

Fondation

 de la
France Libre



Ceux qui n'ont

jamais posé

leurs armes

La mémoire des Français Libres

Voici le Fac-similé de la couverture de l'ouvrage majeur à la réalisation duquel nos souscripteurs ont bien voulu participer ? Si certains de nos lecteurs souhaitent disposer d'un tiré à part représentant cette couverture, il leur suffira de nous le demander. Il leur sera donné satisfaction gratuitement.

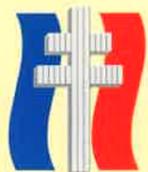
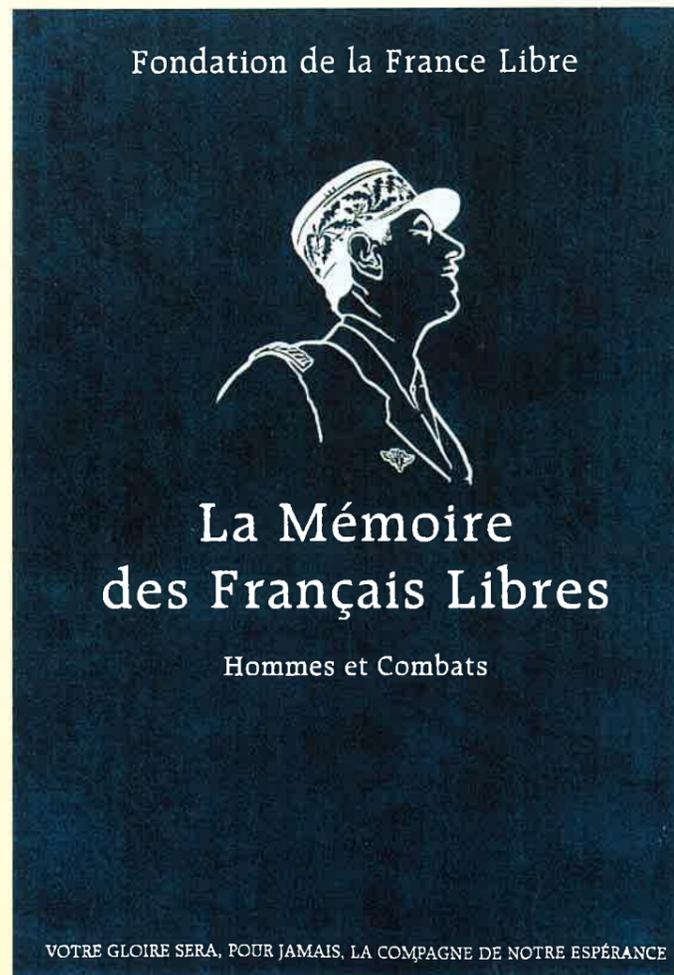
Avec beaucoup de retard, dû à des circonstances imprévues, le premier tome de 500 pages est en cours d'impression. Les deux suivants devraient être achevés cette année. Nous étudions la possibilité d'effectuer la livraison en deux fois. La saisie n'étant pas achevée, il est difficile d'apprécier exactement le nombre final de pages : il ne devrait pas dépasser 3 000.

Deux améliorations importantes ont été apportées. Un papier couché de 115 g sera utilisé (90 g auparavant). Un premier cahier de 16 pages couleur (Tome 1), sur papier brillant 135 g servira d'introduction.

Nous ferons figurer les noms des premiers souscripteurs en tête de l'ouvrage pour les remercier de leur confiance et leur patience.

Nous étudions enfin la possibilité de faire dorer les trois tranches de chaque tome, procédé qui achèvera de faire de cet ensemble un objet de prestige où chacun trouvera les récits de nos combats et le souvenir de ceux qui les ont menés.

Voir plus loin le bulletin de commande.



Fondation de la France Libre

59, RUE VERGNIAUD 75013 PARIS
TEL. : 01 53 62 81 82 - FAX : 01 53 62 81 80

Etablissement reconnu d'utilité publique par le décret du 16 juin 1994 Journal Officiel n° 140 du 18 juin 1994

Sommaire

Vie de la Fondation

Le Mot du Président	
Une Fondation pour le futur :	
- L'allocution de Georges Caïtucoli	3
- Motions au général Jean Simon et à Yves Guéna	4
- Délégations de la Fondation	5
- Courrier des lecteurs	6

Dans les délégations

Chez nos amis

SAS, les cérémonies du souvenir	8
FAFL, ceux du Lorraine, par le général Y.-M. Gueguen	10
Ordre de la Libération, le site internet	11
Nouvelle-Calédonie	11
Évadés et internés en Espagne	12

Chronique

1 ^{er} DFL, la campagne d'Italie au sein du CEF, par le général Bernard Saint Hillier	13
2 ^e DB, 1 ^{er} mars 1941 : la prise de Koufra, par le général Jean Delmas	19
En souvenir des SAS, par Georges Caïtucoli	22
FNFL, le poids de la marine, par le vice-amiral d'escadre Émile Chaline	25
Évadés de France :	
- L'exemple de Pierre Dac	26
- Le temps du courage est venu, par le père Maurice Cordier	27
Réseaux d'Indochine, le maquis du Transbassac, par le capitaine (CR) Jules Petitpierre	28

Rubrique

Hommages :	
- Claude Bouchinet-Serreules, second et intérimaire de Jean Moulin, par Jacques Maillet	29
- François Bédarida, de la Résistance à l'Histoire, par G. Caïtucoli	30
L'origine de la Croix de Lorraine	31
Les jeunes volontaires français	32
Ceux du Bataillon de chasseurs de Camberley	32
Avis de recherche	33

In memoriam

Carnet

In memoriam	34
Carnet	38



Revue d'information
trimestrielle de la
Fondation de la
France Libre
Parution : Novembre 2001
Numéro 2

© « BULLETIN DE LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE ÉDITÉ PAR LA FONDATION DE LA FRANCE LIBRE »

N° commission paritaire : 1202 A 05624
Reconnue d'utilité publique (Décret du 16 juin 1994)

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ :
59, rue Vergniaud - 75013 Paris
Tél. : 01 53 62 81 82 - Fax : 01 53 62 81 80

VERSEMENTS : CCP Fondation de la France Libre
Paris CCP La Source 42495 11 Z
Prix au N° : 30 F
Abonnement annuel : 90 F (14 Euros)

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la présente publication - loi du 11 mars 1957 - sans autorisation de l'éditeur. La conception de la croix de Lorraine pour la une de couverture est un copyright © CASALIS, gracieusement mis à la disposition de la Fondation.

MISE EN PAGE, IMPRESSION, ROUTAGE :

Imprimerie - Le Mans - 02 43 43 75 80

Dépôt légal 4^e trimestre 2001

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Georges CAITUCOLI

RÉDACTEUR EN CHEF : André CASALIS

COORDINATION : François BROCHE

CONCEPTION GRAPHIQUE : Bruno RICCI

Le Mot du Président Mission accomplie

Mes chers Amis Français Libres,

Nous avons fait une longue, très longue route ensemble je veux dire combien j'ai apprécié, combien j'ai été sensible à l'aide compréhensive, fraternelle, amicale que vous avez bien voulu m'apporter depuis plus de 20 ans pour me permettre d'accomplir ma tâche.

Après ces années de combat qui font notre orgueil car nous savons que si nous n'avions pas répondu à l'appel du Général de Gaulle pour nous battre à ses côtés et permettre à la France de ne pas quitter le combat, notre pays n'aurait jamais retrouvé sa place de grande nation reconnue. Après ces années marquées par tant d'héroïsmes et de sacrifices sur terre, sur mer, dans les airs, sur tous les fronts où nous avons été engagés, il nous revenait, la victoire obtenue, de faire en sorte que notre parcours glorieux ne soit pas oublié.

Notre Association des Français Libres a eu le devoir de le faire pendant plus d'un demi-siècle, pour être relayée ensuite par la Fondation de la France Libre que nous avons, avec courage et lucidité décidé de créer. Rien n'a été facile car nous avons peu de moyens mais votre générosité, votre disponibilité, votre sens de la solidarité, m'ont permis de mener à bonne fin l'ensemble de nos projets. Ceux de l'an 2000 nous ont donné la possibilité de laisser, pour la postérité, un témoignage de nos combats aux Invalides et pour toujours celui de notre chef le Général de Gaulle sur les Champs-Élysées.

Ces grands moments passés, j'ai pensé que ma mission accomplie, je pouvais enfin accéder à un repos qui m'était recommandé. Mon camarade d'évasion et des combats de Bir-Hakeim, Pierre Messmer, devenu l'une des plus grandes personnalités de l'État, a bien voulu accepter de me relayer à la Présidence de la Fondation et je l'en remercie tout particulièrement car je sais combien cela va honorer notre Fondation mais aussi assurer une parfaite continuation de nos actions.

Je suis par ailleurs tout à fait rassuré par la présence de notre secrétaire général, Georges Caïtucoli, en ce qui concerne la poursuite des activités de notre Fondation. Omniprésent, il en a assuré avec moi la création et depuis il en assume de façon heureuse, la bonne marche dans tous les domaines. Je tiens à l'en remercier très chaleureusement car nous avons toujours travaillé de concert, en pleine identité de vues, en totale confiance. Sa capacité de travail et son parfait dévouement sont une garantie pour demain, tout comme, dans un autre registre, les compétences et le talent de notre camarade Jacques Pigneaux de Laroche à maîtriser nos moyens financiers et à les faire fructifier.

Si tout m'a semblé réuni pour que je puisse me dégager maintenant de mes responsabilités, il va sans dire que je poursuivrais mon rôle au Conseil d'Administration et qu'il me sera encore possible de participer aux activités de la Fondation.

Merci encore du fond du cœur, chers camarades Français Libres pour ce long chemin que vous m'avez permis de faire à votre direction. Tous mes vœux pour le futur.

Sachez que j'ai toujours eu pour vous considération et amitié.

Général d'armée Jean SIMON

Une Fondation pour l'avenir

Pour la première fois, les Délégués officiellement mandatés pour représenter notre Fondation dans l'hexagone et au-delà se sont réunis le lundi 22 octobre au siège de la rue Vergniaud.

Nous aurions aimé insérer un compte rendu plus complet de cette importante réunion à laquelle participaient 75 Délégués (une dizaine ayant dû annuler leur venue pour des raisons de santé) mais l'obligation de remettre d'urgence les textes à l'imprimeur pour la parution imminente du numéro deux de notre revue, nous oblige à nous limiter à l'intervention du Secrétaire général de la Fondation et aux motions adressées au général Simon et à Yves Guéna.

L'allocution de Georges Caïtucoli

Secrétaire général de la Fondation de la France Libre

Chers Camarades,

Depuis le 18 juin 2000, date à laquelle notre Fondation a officiellement pris la relève de l'Association des Français Libres, la tâche essentielle de notre Conseil d'Administration a été de mettre en place ses nouveaux relais.

Cela n'a pas été facile parce que nous n'avons pas voulu imposer une règle unique et obligatoire pour notre représentation. Vous savez qu'au départ, lors de nos différentes occasions d'en discuter, en Assemblées Générales de notre Association par exemple, nous avions plutôt opté pour l'arrêt de l'activité de toutes les sections après qu'elles aient choisi les personnes devant être mandatées par la Fondation pour assurer la succession officielle auprès des autorités locales.

Progressivement nous avons constaté qu'en bien des lieux le maintien ou la création d'une nouvelle association, organiquement liée à la Fondation, présentait localement de plus grands avantages.

Ayant laissé l'entière liberté de choix, car nous pensions que le siège ne pouvait pas connaître sur place la meilleure solution locale, nous avons donc dû entériner des options diverses ce qui n'a pas été toujours facile à gérer. C'est un peu notre maladie de jeunesse car nous n'avions nulle part un exemple équivalent, d'une Association se transformant en Fondation, pouvant nous servir de référence.

Avec réalisme, nous avons donc tenu compte de ces mises en place de formes variées pour lesquelles les anciennes sections avaient opté, mais nous pensons que le temps passant, l'expérience nous aidant, nous verrons mieux les solutions les plus efficaces et sans doute seront-elles prises comme modèles pour proposer une certaine unification dans notre représentation.

Sur un autre plan, ce qui a retardé administrativement notre démarrage, c'est le fait que je n'ai eu personnellement, un minimum de disponibilité qu'à partir du début de l'année. Il m'a donc fallu éponger un long retard de courriers ou de dossiers en suspens. Je crois que depuis plusieurs mois nos camarades ont pu constater que la rapidité des réponses à leurs lettres est redevenue la règle.

La surcharge accumulée par notre petite équipe administrative a été provoquée aussi et il ne faut pas l'oublier par notre responsabilité, notre engagement dans des projets que nous pouvons être fiers d'avoir mené à bien. Il en est ainsi de la réalisation de la statue du général de Gaulle pour laquelle nous étions maître d'ouvrage. Cela nous a littéralement engagé sur le plan administratif, avant et bien après l'inauguration. À titre d'exemple, la seule saisie de plus de 12 mille chèques a mobilisé notre personnel heureusement aidé par des bénévoles.

Ceci est rappelé pour vous faire comprendre qu'il n'y a pas toujours adéquation entre l'ampleur de notre travail administratif et les moyens dont nous disposons pour y faire face.

Lorsqu'un élément extérieur important interfère c'est tout de suite une source d'engorgement pouvant provoquer des reports dans le traitement des dossiers. Je pense que connaissant mieux notre situation, certains seront plus indulgents.

Il ne me paraît pas inutile, ayant abordé ce sujet, d'en profiter pour mieux vous faire connaître la réalité de nos moyens administratifs pour diriger la Fondation. Sous l'autorité du bureau de la Fondation composé, vous le savez, de son Président, du vice-Président, du Secrétaire général et du Trésorier général, ces deux derniers gèrent de fait l'ensemble des problèmes.

Le Trésorier général, Jacques Pigneaux de Laroche a la responsabilité de nos moyens financiers. Il a la charge de les faire fructifier. Il l'a fait de façon remarquable pendant des décennies pour l'Association, il continue avec le même talent à le faire pour la Fondation. Notre comptabilité sous sa responsabilité, est tenue par le Maître Michel Lavenant en provenance de la Marine, dont les compétences et le dévouement sont particulièrement précieux. Le cabinet d'expertise comptable Jombart qui coiffe le tout a toutes les qualités pour certifier la régularité de nos comptes, comme la réglementation l'exige.

Le Secrétaire général, comme on dit, gère la boutique. C'est vaste et très divers puisque cela va du suivi de tous les mandatés en France et au-delà, au bon fonctionnement du Club, en passant par l'organisation de nos manifestations et la prise en compte de nos projets. C'est beaucoup, c'est même trop pour des gens de mon âge et j'y reviendrais.

Je m'appuie dans pratiquement tous les aspects de ma tâche sur Michel Guyllierminetti qui œuvre avec nous depuis plus de 20 ans et en connaît donc tous nos rouages, notre fonctionnement, nos besoins, ayant suivi aussi et de très près le passage de l'Association à la Fondation. Ses qualités multiples, son dévouement, sa disponibilité sont pour moi un atout principal et même une sécurité.

Le secrétariat est assuré par Béatrice envoyée par l'Armée de l'Air. Récente chez nous, elle s'est très rapidement adaptée à notre genre de travail. Elle est pour l'instant encore esseulée et souvent un peu submergée, car la seconde secrétaire en provenance de l'Armée de Terre ne nous a pas encore été affectée ce qui nous pénalise beaucoup.

Vous voyez que pour assurer le bon fonctionnement d'une Fondation comme la nôtre avec les obligations qui sont les siennes, nous n'avons qu'un service administratif très restreint. C'est souvent grâce à l'aide de quelques bénévoles associant qualité et dévouement telles Glade Masselot très présente ou Sophie que je tiens à remercier ici, que nous menons à bien nos initiatives.

Je vous ai dit que je reviendrai sur ce problème d'âge qui me préoccupe. Je ne perds aucune occasion de rappeler que la Fondation n'a pas été faite pour nous, anciens de la France Libre mais pour le futur. C'est donc avec notre aide, nos conseils, notre

concours, tant que nous en avons la force et les moyens, que de nouvelles générations doivent être investies du devoir de mémoire qui a été le nôtre et que l'Association a assumé jusqu'à son passage de témoin à la Fondation.

Notre responsabilité aujourd'hui, à nous anciens, est dans le meilleur délai, lorsque cela n'est pas déjà fait, de transmettre à de plus jeunes la tâche de maintenir le souvenir de notre passé dans les décennies à venir. Nous serions coupables de laisser un vide parce que nos forces déclinent brusquement, nous ne serions plus à même d'assurer ce relais et que nous ne l'aurions pas préparé. Il faut profiter, lorsque c'est le cas, de la lucidité et des capacités que nous avons encore, pour effectuer les meilleurs choix qui permettront de pérenniser le mieux, demain, l'épopée de la France Libre.

Cela s'applique évidemment à moi et je suis heureux et rassuré d'avoir près de moi, à cette tribune, une personnalité remarquable aux capacités multiples qui a accepté de nous aider en m'accordant déjà une partie de son temps, car ancien Préfet il est encore Conseiller d'État, en attendant de pouvoir me remplacer plus complètement de façon progressive. Je vous présente donc Monsieur le Préfet, Jean-Louis Duffeigneux, conseiller d'État.

Je suis sûr qu'ensemble nous pourrions mener à bien l'ensemble des objectifs que nous nous sommes fixés. A ce titre, en-dehors des cérémonies poursuivant la tradition de l'AFL ou de nouvelles comme celle à la statue du Général les 18 juin et 9 novembre dont nous avons pris l'initiative, nous avons eu deux grands problèmes à gérer, parce qu'ils sont le type même du lien que nous devons maintenir le plus longtemps possible. Il s'agit de la revue et du club.

Le premier numéro de la revue de la France Libre que vous avez reçu sera suivi du second dans quelques jours. Notre camarade André Casalis en a eu la complète responsabilité comme c'était le cas précédemment pour la revue de l'Association, et nous devons chaleureusement l'en remercier, mais il n'a plus, hélas, la possibilité d'assumer cette tâche qu'il abandonnera donc à la fin de l'année. Nous tenons à lui dire à cette occasion notre reconnaissance pour l'énorme travail de qualité dont il nous a fait bénéficier. Nous verrons début 2002 comment nous organiser pour suppléer à son départ. Heureusement que notre ami François Broche, écrivain-journaliste, reste près de nous. Il continuera à assurer comme il le fait depuis longtemps la mise en page de la revue, avec son talent habituel. C'est pour nous une grande sécurité et une assurance.

Motions au général Simon et à Yves Guéna

Je suis extrêmement heureux de cette première réunion qui va nous permettre, pour la première fois, ensemble de faire un bilan de la mise en place de nos structures.

Je souhaite la bienvenue à chacun et j'espère que cela va aussi vous permettre de vous rencontrer, de mieux vous connaître, d'avoir des échanges intéressants concernant vos expériences.

Je me dois cependant, avant de débiter nos travaux, de vous informer d'une nouvelle grave. Comme vous le constatez, le Général d'armée Jean Simon, ne préside pas notre réunion. Beaucoup savent qu'il avait, depuis plusieurs mois, des difficultés à soutenir toutes ses obligations. Après un long entretien à la Chancellerie, il y a un mois, il m'a indiqué sa décision d'abandonner sa Présidence de notre Fondation et me l'a confirmé aussitôt. Il avait au préalable obtenu que Monsieur le Premier Ministre Pierre Messmer accepte de lui succéder à la Présidence, ce qui a été accepté ensuite par tous les membres du Conseil d'Administration. Vous savez l'admiration que nous avons pour celui qui nous a représenté si longtemps de façon si prestigieuse mais aussi notre infinie reconnaissance pour

Il faut cependant ne pas oublier que la revue qui est un lien indispensable à maintenir absolument exige une qualité qui a un coût. Nous avons toujours eu de grandes difficultés à obtenir des participations publicitaires pouvant couvrir l'essentiel de ce budget. Seuls les abonnements sont une sécurité et nous vous demandons de mener une véritable campagne pour obtenir par ce biais un soutien à notre parution. Certains de nos camarades se sont déjà attelés à ce problème et leurs résultats sont prometteurs. Nous tenons à les en remercier mais c'est par une généralisation de cet effort que nous pourrions obtenir la couverture financière de ce trait d'union.

Sur un autre plan, notre club est un lieu de rencontre permettant aux anciens de se retrouver et aux plus jeunes d'accéder à un espace de convivialité rappelant d'exceptionnels moments historiques. Il n'y en a pas d'autres à Paris aussi chargés d'un tel passé.

Sa fréquentation diminue malheureusement de façon naturelle. Pour y remédier, il faut l'effort de chacun en sachant que ce club est maintenant accessible à tous les bénéficiaires de notre carte d'appartenance à la Fondation et à leurs invités sans limitation de nombre.

Compte tenu des services mis à disposition et de la qualité de la restauration offerte, nous devrions pouvoir intéresser de plus en plus ceux des générations qui nous ont succédé. C'est dans ce but que nous lançons une publicité, avec l'encart que vous avez découvert dans votre dossier, afin de sensibiliser, par exemple, toutes les écoles militaires dont les promotions qui se réunissent chaque année régulièrement ont la possibilité de se retrouver dans un lieu qui représente historiquement beaucoup pour elles. N'oublions pas que de nombreuses promotions portent le nom de l'un de nos camarades.

Parce que c'est seulement l'effort de tous qui peut améliorer notre situation, je veux compter sur la volonté de chacun pour nous aider à renforcer la fréquentation de notre club sans laquelle nous ne pourrions sans doute pas en poursuivre l'activité.

J'ai tenu à évoquer ces deux sujets, la revue et le club car ils font partie de nos préoccupations principales et immédiates. Les projets de la Fondation seront examinés ensuite comme cela est prévu par notre ordre du jour. Auparavant je demande à notre camarade Jacques Pigneaux de Laroche, Trésorier général de se mettre à votre disposition pour toutes questions que vous pourriez lui poser concernant la partie financière. Je vous remercie.

l'action qu'il a menée à la tête de l'AFL, ne ménageant ni sa peine, ni son temps pendant des décennies.

Je voudrais que nous lui adressions une motion lui exprimant nos sentiments reconnaissants.

Motion 1

Mon Général, au moment où vous avez décidé, pour prendre du recul et avoir davantage de disponibilités personnelles, d'abandonner vos responsabilités à la tête de la Fondation de la France Libre que vous avez créée après en avoir pris l'initiative dès 1990 à Strasbourg, les Français Libres veulent d'abord vous dire leur admiration pour le formidable et héroïque combattant que vous avez été de Bir-Hakeim à l'Authion en passant par l'Italie mais aussi leur immense reconnaissance pour l'action, auréolée de votre prestige de Chancelier de l'Ordre de la Libération, que vous avez menée à la tête de l'Association des Français Libres pendant près de 25 ans.

Les délégués de la Fondation, réunis ce jour pour la première fois, au siège de la Fondation, vous souhaitez, mon Général, la meilleure des santés et le repos que vous avez si parfaitement gagnés. Ils vous assurent de leur affection et de leur amitié.

J'ai aussi des explications à vous donner sur des absences à cette tribune. Nous sommes honorés par la présence du Général d'armée Alain de Boissieu, qui représentera le Conseil d'Administration, mais pour se faire il a renoncé à se rendre à l'Élysée, comme moi-même d'ailleurs, pour une cérémonie qui se déroule en ce moment même, au cours de laquelle le Président de la République doit remettre à notre camarade Yves Guéna, ancien de la colonne Leclerc, Président du Conseil Constitutionnel, les insignes de Grand officier de la Légion d'honneur. Notre Président Pierre Messmer, Jean Mattéoli Président de la Fondation de la Résistance et l'Amiral Chaline Président des FNFL, sont de ce fait à l'Élysée ce qui motive leur absence tout à fait compréhensible.

Il se trouve que cette réception à l'Élysée a coïncidé en jour et en heure avec notre réunion mais Yves Guéna a insisté pour que je vous dise combien il regrettrait de ne pas être avec nous aujourd'hui. Je

propose que nous lui fassions parvenir une motion de félicitations pour cette superbe distinction qui l'honore mais qui rejaillit sur toute la France Libre, fière du parcours de l'un des siens.

Motion 2

Les délégués de la Fondation de la France Libre tenant ce jour lundi 22 octobre leur première réunion adressent leurs très chaleureuses félicitations à Yves Guéna, Français Libre, Président du Conseil Constitutionnel, à l'occasion de la remise à l'Élysée, par le Président de la République, de son insigne de Grand officier de la Légion d'honneur.

Cette superbe décoration qui honore l'exceptionnel combattant de la colonne Leclerc qu'il a été autant que le remarquable homme d'État qu'il est devenu est ressentie comme une marque de reconnaissance réjouissant tous les anciens de la France Libre qui en sont très fiers pour lui. Ils veulent en ce grand jour l'assurer de leur fraternelle amitié.

Délégations de la Fondation

État des sections de l'AFL pour lesquelles délégués et suppléants ont été accrédités officiellement par le siège de la Fondation de la France Libre auprès des autorités locales

Pour toutes informations complémentaires que vous aimeriez avoir sur ces délégations, le siège est à votre disposition.

AIX-EN-PROVENCE
Louis MONGUILLAN

AUSTRALIE
G.A BROUET

BAS RHIN
Gaston PERNOD

BOUCHES-DU-RHONE
Charles STEFANI

BOULOGNE BILL
Louis VANNIER

BRÉSIL
Moïse GRAZIANI

CANNES
Gerard BRAULT

CHARENTE
Gaston BERTRANET

CHARENTE-MARITIME
Gérard WEILL

CHER
Maurice HOUE

CORREZE
Jean MAZALEYRAT

CORSE
Jean LANGUILLON

CRÉTEIL ET ENVIRONS
Michel HENRY

DEUX-SEVRES
Henri ECOCHARD

DORDOGNE
René RAYEZ

DOUARNENEZ
Pierre CABELLIC

DOUBS
Bernard WEIL

DUNKERQUE
Eugène MARRECAU

ESSONNE
Michel BOULANGER

FRÉJUS, ST RAPHAËL-EST
Maurice NIDELET

GARD
Gisèle MARADENE

GIRONDE
Bertrand GRENIER DE

GRANDE-BRETAGNE
Jean LUCAS

HAUTE-SAVOIE
Roger BUQUIN

HERAULT
Lucien FESTOR

ILLE-ET-VILAINE
Yves LE BRAS

INDRE
Rodolphe BENIZRI

INDRE-ET-LOIRE
Gilberte LE DILY

JURA
Marcel GABRIEL

LA VIENNE
Henri SEGRETAIN

LANDES
Louis LASERRE

LE HAVRE
Roger CUFFEL

LILLE
Édouard PICK HERBAUX

LIMOUSIN
Pierre SAGNET

LOIR-ET-CHER
René COCHEREAU

LOIRE-ATLANTIQUE
Christian ROY

LOIRET
Evrard LABLEE

LORIENT
Robert SAERENS

LOT
André TRITSCH

LOT-ET-GARONNE
Francis RUFFIER-MONNET

MADAGASCAR
Malatia RAZAFIMAHEFA

MAINE-ET-LOIRE
Bertrand GOGENDEAU

MAISON-ALFORT
Henri MALHERBE

MANCHE NORD
Étienne BOUCHARD

MANCHE SUD
Julien OZANNE

MARNE
Louis CARRIERE

MEURTHE-ET-MOSELLE
Robert SANCHI

MOSELLE
François L'HORSET

NELLE CALÉDONIE

José CASAROLI

NEUILLY S/SEINE

Claude LECLERC

NICE

Robert BINEAU

PARIS-EST

Jean CAMUS

PARIS-OUEST

Roger NORDMANN

PARIS-SUD

Michel ROBERT-GAROUËL

PAU BEARN

René POMMIERS

PAYS BASQUE

Jean DEFFIEUX

PUY-DE-DOME

Jean GARNABEDIAN

PYRÉNÉES-ORIENTALES

Marc GERVAIS

ROUEN

Henry COUSYN

ROYAN

Louis MARC

SÉNÉGAL

Roger ORLEAC

SOMME

Daniel BOURRIEZ

ST-NAZAIRE

Robert LASNIER

ST-PIERRE-ET-MIQUELON

Marie COUEPEL

SUD FINISTÈRE

Marcel HEUZEL

SUISSE

Odetta PEYROT

TARN

François LOCUFIER

TOULON OUEST VAROIS

Maurice VASSEUR

VAL-DE-MARNE

Pierre CASTELNEAU

VAL-D'OISE

André FOURNIER

VANNES

Armel COUEDEL

VAUCLUSE

Paul RAVARD

VENCE

Franck DAUMAS

VENDÉE

Gérard BLANDINEAU

VINCENNES ET ENVIRONS

Jean RINGENBACH

VOSGES

Roger LE NEURES

YONNE

Claude POT

YVELINES

Jean-marie COMMEAU

Courrier des lecteurs

La lecture du premier numéro de la revue de la Fondation de la France Libre éveille en moi un très grand intérêt. Effectivement, les précisions développées dans la lettre générale du Secrétaire Général, sa lettre aux anciens Présidents de sections, exprimées avec clarté et réalisme m'éclaircissent, en me rassurant, sur les quelques points restés un peu nébuleux dans mon esprit, faute de précisions fournies par les responsables locaux, quant aux buts, perspectives et volonté des responsables de la Fondation et sur la pérennisation de notre passé ; justes aspirations qui tiennent à cœur chez la majeure partie de nos camarades.

Le contre-amiral Gilbert Fabre

Interrogé par Sud-Ouest au mois de juin dernier dont l'enquêteur lui demandait : Pourquoi et comment avez-vous été choisi ? notre camarade Bertrand Grenier de Cardenal, délégué de la Fondation, lui a répondu :

La Fondation dont le siège est à Paris, présidée par le général d'armée Jean Simon, a tenu à être représentée dans les régions. Sa volonté principale est que son délégué soit choisi dans une génération qui survivra aux derniers Français Libres pour assurer la pérennité dont je vous parle plus haut. Mon âge et la connaissance étendue que ma profession m'ont permis d'acquérir, l'estime, la considération et l'admiration que je porte à ceux qui firent don de leur vie pour que nous, jeune génération, soyons en régime de liberté, ont entraîné mon engagement pour faire en sorte que la flamme qui a animé des hommes et des femmes de toute condition et de toute origine ne s'éteigne à jamais. Ma candidature fût acceptée par le Comité directeur de l'association et entériné par Paris. Je peux donc participer concrètement à la mise en place des moyens permettant de perpétuer pour les générations futures ce que fut le formidable défi relevé il y a plus de soixante ans par le général De Gaulle et la glorieuse cohorte qui l'avait rejoint pour que notre pays retrouve sa liberté, sa place dans le monde, son honneur.

RENOUVELLEMENT DE VOTRE PARTICIPATION À LA FONDATION POUR L'ANNEE 2002

Je renouvelle ma participation à la Fondation de la France Libre,
et je joins à cet effet un chèque de F., ou € à titre de don*.

Nom Prénom

Adresse

Code postal Ville

N° de participant à la Fondation

* Ce don ouvre droit à la déduction fiscale dans le cadre de la loi et des règlements en vigueur.

GIRONDE

Les cérémonies commémoratives du 18 juin se sont déroulées dans la grande majorité des communes de la Gironde.

À Lesparre dans le Médoc, Monsieur le sous-préfet, Monsieur le Maire, le commandant de Gendarmerie, le président des Anciens Combattants, etc. ont assisté à la lecture de l'Appel par Marcel Mallet, FNFL et dépôt de gerbe par le colonel Verrier, Compagnon de la Libération.

Sur le Bassin d'Arcachon à La Teste, en présence des autorités et sous le contrôle de Joseph Campion, FNFL, le texte de l'appel a été lu avec beaucoup de sûreté par une écolière de 11 ans.

À Bordeaux la cérémonie au Monument aux Morts de la France Libre réunissait un public nombreux autour des autorités civiles et militaires. La lecture de l'appel avait été confiée à un jeune lycéen de 18 ans, lauréat du Concours de la Résistance. Un déjeuner cordial et fraternel avait regroupé de nombreux FFL accompagnés de leurs épouses autour de Bertrand de Cardenal, délégué départemental de la Fondation. Après la cérémonie, un cocktail était offert par la municipalité bordelaise dans les beaux salons du Palais Rohan en présence d'Alain Juppé, député-maire de Bordeaux.

La cérémonie terminée, nous la résidence de Monsieur l'Am-

bassadeur de France où un chaleureux accueil nous y était réservé.

LOT

La cérémonie de l'appel du 18 juin au Monument aux morts de Cahors, a été célébrée en présence des autorités civiles et militaires du Lot, ainsi qu'une présence importante d'Anciens Combattants et Déportés avec leur drapeau. L'appel a été lu par le colonel Miran, Président de Rhin et

Danube, qui en avait demandé cet honneur, plusieurs mois à l'avance. Dépôt de gerbes par Mme Jourdan, Préfet du Lot, M. Roumegoux, maire de Cahors, et de votre serviteur. Sonnerie aux morts et la cérémonie se termine sur l'exécution de la Marseillaise.

Délégation du SÉNÉGAL



Dakar, cimetière de Bel-air, 18 juin 2001 :
Le président de la Fondation de la France Libre pour le Sénégal,
M. Roger Orléac, procède à la lecture de l'Appel.

Les Anciens Combattants, toutes associations confondues, sont venus nombreux assister à la cérémonie du 18 juin qui s'est déroulée comme à l'accoutumée au monument aux morts du cimetière de Bel-Air.

Les militaires Français du 23^e BEMA rendaient les honneurs. Son Excellence monsieur Jean de Gliniasty assistait à cette cérémonie, l'Ambassadeur de Grande-Bretagne s'était fait excuser et avait été remplacé par son premier conseiller, le capitaine de vaisseau Faures Fustel de Coulanges commandant les forces françaises du

Cap Vert et le colonel Jacod attaché de Défense assistaient également à la cérémonie.

Quant au Sénégal, il était représenté par les colonels Djibril Ba, chef d'État-major adjoint, Ibrahima N'Diaye commandant la zone militaire N1 et Aliouna Ba, chef de corps du gouvernement national des sapeurs-pompiers.

Après l'historique lu par le lieutenant Casier du 23^e BIMA, le Président de la Fondation de la France Libre, M. Roger Orléac procéda à la lecture de l'appel.



Cahors, monuments aux morts, 18 juin 2001 : lecture de l'Appel par le colonel Miran, président de Rhin et Danube, et dépôt de gerbe par Mme Jourdan, Préfet du Lot, et M. Roumegoux, maire de la ville.

SAS

Cérémonies du Souvenir

Cette année encore les anciens SAS participèrent à de nombreuses cérémonies du Souvenir en dépit des difficultés pour certains, de se déplacer. Fidèles aux rendez-vous de la mémoire, ils ont ainsi maintenu les liens qui les unissaient, au-delà de la mort avec leurs camarades qui n'ont pas eu la joie et le bonheur de saluer leur victoire.

Les anciens du 3^e SAS à CLERVAL (Doubs) le 5 mai

Invités par le maire de la commune, une dizaine d'anciens de la 2^e Cie (Sicaud) ont assisté à la cérémonie qui marquait l'extension du musée de CLERVAL où de nombreux souvenirs laissés par des SAS sont exposés dont un mannequin tout équipé.

À cette occasion, les SAS retrouvèrent quelques anciens des maquis du LOMONT avec lesquels ils avaient combattu lors de l'opération Abel où la compagnie avait été parachutée fin août-début septembre 44 après l'opération Derry sur le Finistère Nord. Après l'allocution de bienvenue du maire, c'est Maurice Duno qui, avec beaucoup d'émotion, évoqua des souvenirs de ces combats.

La cérémonie terminée ainsi que la visite du musée, des survivants, SAS de la « bande à Sicaud » se retrouvèrent autour d'une bonne table.

Cérémonie à AMSTERDAM

Dans le même temps, à l'initiative de notre ami le Colonel (ER) Jansen, Noël Créau et M. Starckmann ont assisté à la cérémonie traditionnelle en souvenir des victimes de la guerre en présence de SM. La Reine des Pays-Bas.

À Assen comme tous les ans, les élèves du collège Dr Nassau, ont commémoré le souvenir des SAS français devant le

monument sur lequel sont gravés les noms de nos 33 camarades tués au combat lors de la libération de la province de Drenthe en avril 1945. La TV néerlandaise a consacré une émission à l'action des SAS français et reproduit des témoignages de gens qui nous avaient aidés.

Le colonel Jansen nous a annoncé que la traduction d'AMHERST qu'il a entrepris est bien avancée. Il espère faire paraître le livre en néerlandais dans les premiers jours de l'an 2002.

Le 6 juin à PARIS

Un déjeuner amical avait réuni, au Club des Français Libres à Paris, une bonne soixantaine de convives (SAS et bergères). En fin d'après-midi, une vingtaine de camarades dont J. Quillet et Ch. Bridoux, venus de loin, se retrouvaient sous l'Arc-de-Triomphe où nos amis anciens des Réseaux Action qui traditionnellement ravivaient la Flamme avec nous tous les 6 juin, nous avaient invités.

Cérémonies en Bretagne où le calendrier est particulièrement chargé

- À Duault le 10 juin : Un nombre réduit d'anciens SAS représentaient la section Ouest-Bretagne au milieu d'amis de la Résistance.

- À Saint-Marcel le 17 juin : Après avoir déposé une gerbe à la Croix des Parachutistes (Pigneux), la plupart des SAS de Bretagne assistèrent à la cérémonie de La Nouette auprès de notre fidèle ami Loïc Bouvard et le nouveau maire M. Briand. À l'issue de la cérémonie, les SAS se sont retrouvés pour déjeuner ensemble.

Le nombre de visiteurs du musée ne faiblit pas. Nos 4 livres de l'Histoire des SAS français parmi d'autres, y sont vendus.

- Les anciens SAS ont également assisté le 24 juin aux cérémonies de la chapelle des Haies, le 14 juillet à Trédion et Penthièvre puis le 15 juillet à Plumelec et Kérihuel.

- Le 14 juillet, dirigée par M. G. Possémé, Président du Musée, une délégation d'anciens résistants et parachutistes slovaques dont le musée est jumelé avec celui de Saint-Marcel, ont tenu à déposer une gerbe au Mémorial de Plumelec.

Quelques SAS étaient présents et Noël Créau fit un exposé succinct des opérations SAS en Bretagne de juin à août 1944.

- Enfin, le 17 août, deux anciens assistaient à la cérémonie de la libération de Paimpol, à laquelle des SAS avaient participé. Ils furent accueillis cordialement par le Général (CR) Jacques Saleun qui a commandé le COS, élu maire de Paimpol après avoir quitté l'armée.

Le 16 septembre à Somloire : Cérémonie commémoration des combats du Bois-d'Anjou

Cette année encore, la traditionnelle cérémonie en souvenir de l'opération Dickens a été célébrée le 3^e dimanche de septembre, sur la commune de Somloire (Maine-et-Loire).

Malheureusement le nombre d'anciens SAS diminue chaque année, mais devant la stèle, Michel Petit avait pu réunir quelques fidèles : G. Blandineau, F. Florit, M. Halabi, P. Lard, Devannes J.G. Gayard (P. Roux malade était excusé).

Autour d'eux étaient présents les autorités civiles et militaires, les représentants des associations patriotiques de la région avec leurs drapeaux.

Après la levée des couleurs, dépôt de gerbes, la Marseillaise chantée par un para, Michel Petit rendait hommage à tous ceux qui, de près ou de loin, ont participé à cette opération, relatant les faits marquants, parachutages et combats des sticks de la Compagnie Fournier du 3^e SAS de la mi-juillet à la mi-octobre 1944 sur un large territoire s'étendant de la Loire-Atlantique, les Deux-Sèvres, le Maine-et-Loire, la Vendée jusqu'à La Rochelle.

Il invoqua ensuite la dissolution de l'Amicale Nationale et nos contacts avec la Fondation de la France Libre.

Un vin d'honneur fut servi à la mairie suivi d'un copieux buffet autour duquel les SAS retrouvaient nos amis MM. O. Fournier, Jaillette, Le Falhum, Godet et Roux ainsi que le fils de notre regretté A. Benoit.

On se sépara dans l'espoir de se retrouver plus nombreux l'année prochaine.

Les anciens du Grand-Sud-Ouest à Albi

Nous n'avons pas été en mesure de donner dans le précédent numéro de la revue beaucoup d'informations sur la réunion des membres du Grand-Sud-Ouest tenue à Albi le 4 mai.

Roger Flamand, le président, avec l'aide du dévoué J. Devès, avaient pu réunir 22 anciens et épouses plus Fanny Pascual, petite-fille de notre camarade Paul Robineau qui est en train de préparer à Montpellier une thèse sur les anciens SAS français.

Roger déplore le nombre réduit de participants qui peut s'expliquer par l'implantation des SAS sur une grande région comprenant 35 départements, d'où la difficulté de trouver un point de rencontre facile d'accès pour tous.

Pourtant, l'existence de cette section qui conserve la même structure juridique, la même forme, est essentielle pour maintenir des liens étroits avec nos héritiers du 1^{er} RPIMA et la conservation de nos précieux souvenirs déposés à Bayonne.

Des regrets sont exprimés par les présents sur la dissolution de l'Amicale que certains jugent un peu prématurée.

L'après-midi fut consacrée au tourisme. La magnifique cathédrale d'Albi-Toulouse-Lautrec et Cordes-s-Ciel - sous la conduite d'une charmante guide qui sut captiver son auditoire.

Le chapeau de Napoléon est à Bayonne

Nous avons appris le retour, après bien des péripéties et de longues démarches, du chapeau de Napoléon maintenant déposé auprès de celui de Wellington dans la vitrine de la salle d'honneur du 1^{er} RPIMA par le Colonel B. de Turckheim, chef de corps et P. Soblanski, conservateur honoraire.

Les chapeaux de Napoléon et de Wellington avaient été remis à Tarbes le 2 octobre 1945 par le général Calvert au Colonel Paris de Bollardière commandant, à l'époque, le 2^e RCP qui rassemblait les anciens des 3^e et 4^e SAS restant dans l'armée. C'était un don de Lady Astor, qui au nom de la nation britannique voulait, à sa façon, « rendre hommage à la conduite exemplaire et héroïque des SAS français pendant la guerre ».

Nous sommes heureux que ces deux coiffures historiques soient réunies, auprès de notre drapeau, sous la bonne garde de nos glorieux héritiers du 1^{er} RPIMA.

Assemblées ordinaire et extraordinaire de PACA-Corse

C'est à Jouques (Bouches du Rhône) que se sont tenues ces réunions le 20 mai. Le président M. Loï ouvre la séance en saluant les participants (29 membres présents ou représentés). Après la minute de silence, le secrétaire général R. Forgeat présente le rapport d'activité : dissolution de l'Amicale Nationale, préparation des nouveaux sta-

tuts, rappel du décès de trois anciens de la section, travail de mémoire pour apporter leurs témoignages aux élèves des collèges et lycées participant au prestigieux concours National de la Résistance, maintien des relations avec les autorités de la région et des rapports des anciens SAS avec la Fondation de la France Libre... Une année bien remplie ! Après l'adoption à l'unanimité des rapports moral et financier (solde positif de 34 000 F), le président ouvre l'Assemblée extraordinaire : dissolution de la section et création d'une Amicale des anciens parachutistes SAS de la France Libre de la région PARA-Corse. Le projet des statuts de la future Amicale, approuvé par le bureau, remis à chacun des membres présents, étudié article par article, est ensuite mis aux voix (la domiciliation du siège social est chez le président à Jouques). Ont voté pour - membres présents ou représentés 27 - 2 ont voté contre. La création de la nouvelle Amicale étant adoptée à la majorité, le président exprime sa satisfaction et formule le souhait que cette Amicale grandisse grâce à d'éventuels ralliements de camarades isolés suite à la dissolution de l'Amicale Nationale.

Après un vote, le bureau est ainsi constitué : Marc Loïc, président ; Raymond Forgeat secrétaire général-vice-président ; Flaminus Leca vice-président ; Eugène Halard trésorier ; André Giusti, délégué pour la Corse. Un sympathique repas suivit, à l'issue duquel on versa le champagne suite à un vœu exprimé par notre regretté Maurice Chataux qui souhaitait que nous buvions à sa mémoire.

Mariage

Nous apprenons avec plaisir le mariage de Henri Colcombet, fils de notre camarade Hilaire, avec Mlle Martine Muyldermans. La cérémonie s'est déroulée le 1^{er} septembre à Hasselt en Belgique.

Tous nos compliments à Hilaire et à son épouse et nos vœux de bonheur aux jeunes mariés.

Déjeuner SAS à Paris

Nous rappelons qu'un déjeuner SAS est prévu au Club de la Fondation de la France Libre le vendredi 7 décembre 2001 et vendredi 18 janvier 2002 (déjeuner traditionnel de la galette).

Il appartient à chacun de réserver directement ses places auprès du gérant du Club, 59 rue Vergniaud, 75013 Paris, tél. 01 53 62 81 81.

Nous recommandons aux responsables des Associations SAS régionales (ex Sections) ainsi qu'aux camarades isolés d'adresser les textes concernant les SAS directement à Noël Créau, 40, rue des Poissonniers, 92200 Neuilly-sur-Seine.

Restons vigilants

Philippe Akar est intervenu par écrit auprès de M.Y. Lecouturier, auteur du livre « Les plages du débarquement » Édition Ouest-France, qui avait omis de citer l'action des SAS en Bretagne disant simplement « le Commando Kieffer est la seule unité française engagée le jour J ».

Noël Créau par lettre a donné à l'hebdomadaire « Le Point » des informations complémentaires sur l'action des SAS français à propos d'un article « 6 juin 1944 - l'histoire revisitée par Mitterrand » où l'on rappelait que ce dernier avait déclaré en 1994 que « les Français participant à l'opération Overlord ne dépendaient pas de la France Libre, mais étaient des volontaires directement engagés dans l'armée britannique ».

N'hésitez pas à chaque fois que cela semble nécessaire à prendre la plume pour rétablir la vérité.

PROJETS DE VOYAGES EN 2002

HERAKLION Crète

En présence de hautes personnalités grecques, britanniques et françaises, une cérémonie commémorant le soixantième anniversaire du raid des SAS français sur la base aérienne d'Héraklion se déroulera le 14 juin 2002.

Si vous êtes intéressé par un voyage d'une semaine en Crète à l'occasion de cette commémoration, il n'est pas encore trop tard pour prendre, sans délai, contact avec Jack Sibard 7, avenue du Docteur-Daignas, 33700 Mérignac. - Tél. : 05 56 47 49 11. Départ prévu (charter Bordeaux A-R), le 10 juin et retour le 17 juin 2002. Prix (à confirmer) 4 500 F par personne.

ÉCOSSE (David Stirling)

Comme cela fut évoqué à Sennecey nos amis britanniques comptent bien retrouver de nombreux SAS français le 8 juin quelque part en Écosse, au Nord d'Édimbourg, lors de l'inauguration de la statue du colonel David Stirling.

Certains de nos camarades des Rhône-Alpes ont suggéré qu'un voyage du souvenir pourrait être organisé à cette occasion soit avant ou après la cérémonie. Les anciens pourraient revoir Cupar, Comrie, Auchinleck, Édimbourg par exemple.

Pour permettre l'organisation d'un tel voyage il est impératif de connaître, à titre indicatif, le nombre de SAS intéressés afin de pouvoir leur communiquer : dates, itinéraire et coût. Prendre contact rapidement avec Paul Ravassard, 5, rue Claude-Brosse, Apt Ste Marie, 24, Route du Limonet, 69370 Saint-Didier-au-Mont-d'Or.

NDLR - Il semble difficile, étant données les dates, de participer aux deux voyages ; cependant rien d'impossible pour le SAS.

Remarque également que ces périodes de pèlerinage risquent de coïncider avec les dates des élections législatives prévues les 9 et 16 juin.



Les anciens du 3^e SAS à Clerval (Doubs), le 5 mai 2001. Les survivants de la « bande à Sicaud » ont commémoré les combats de l'été 1944 (opérations Abel et Derry).

In memoriam SAS

Gwennaël Bolloré

Commando de la France Libre
Ch. L.H. - M.M.
C.G. - M.FFL

Notre ami avait écrit dans un de ses poèmes publié en 1955 « *La course est terminée, je dois quitter la barque...* ». C'est ce qu'il fit, heureusement bien plus tard... le 12 juillet 2001.

Gwennaël avait 16 ans lorsqu'en 1942, avec quelques camarades, il gagna l'Angleterre sur un petit bateau.

Trop jeune pour l'armée... Mais la Marine accepte toutefois de lui donner des cours d'infirmier. Il réussira ensuite à rejoindre les Commandos et participer à leur éprouvant entraînement.

Il sera ainsi, parmi les premiers, engagé au petit matin du 6 juin 1944 à Ouistreham avec le Commando Kieffer. Le médecin français de l'unité sera rapidement tué et le sergent infirmier sérieusement blessé. Gwennaël reste seul pour s'occuper des morts et assurer les soins aux nombreux blessés, faisant l'admiration de ses camarades.

Peu après la guerre, il sera amené à prendre les fonctions de Directeur de l'usine à papier familiale. Il a 20 ans !

D'une activité intense, multiple, s'intéressant à la littérature, l'édition, le cinéma, le théâtre, la radio puis la TV sans oublier les métiers de la mer.

Complétant sa formation scientifique, il créa le musée océanographique de l'Odé et deviendra un spécialiste mondialement reconnu.

Il publiera de nombreux ouvrages dont « *Nous étions 177* » qui dépassera 100 000 exemplaires et participera à la création du musée N° 4 - Commandos en Normandie. Toutes ces activités ne l'empêcheront pas d'être administrateur écouté de notre Amicale SAS/Commando au sein du conseil national, pendant plusieurs années.

Gwennaël repose maintenant dans le caveau de famille à Ergué-Gabéric près de Quimper. Assistait, à la cérémonie, auprès de ses enfants et petits-enfants d'anciens commandos et FNFL auxquels s'étaient joints Noël Créau et R. Flamand, représentant les SAS.

d'après M. Chauvet

Jean Paulin

(4^e SAS)

M.M. - C.G. - EV - M. FFL - C.G. - H

Un des survivants des premières équipes larguées en Bretagne n'est plus. En effet, Jean Paulin avait sauté - parmi les 9 SAS du Stick Déplante - dans la nuit du 5 au 6 juin 1944 au nord de Saint-Marcel. Il était responsable de l'équipe radio de ce groupe. Jean est décédé le 20 juillet à Juan-les-Pins. Quelques camarades dont F. Leca, A. Noto portant le drapeau, R. Forgeat qui lut la prière des SAS ainsi que de nombreux FFL; assistaient le 24 à l'émouvante cérémonie d'adieu auprès de Olivia, leurs enfants et petits-enfants.

Après avoir participé aux combats de 39-40, Jean prendra le chemin de l'Espagne sur lequel il rencontra R. Terrisse et P. Pams,

devenus de fidèles amis qui avec lui rejoindront les SAS en Grande-Bretagne, en passant par les filières classiques, Figueras, Barcelone puis Miranda avant de gagner Gibraltar.

Après un stage chez les paras polonais à Largo, le sévère entraînement SAS en Écosse, Jean suivra la formation radio spécifique au SAS et sera fin prêt, au premier rang, lors du déclenchement des opérations en France.

Rescapé des durs combats de Bretagne, il sera des opérations Spenser au Sud de la Loire, puis Franklin dans les Ardennes belges. Jean et Olivia, une jeune anglaise qu'il avait épousé pendant la guerre, formaient un couple dont l'amitié était recherchée.

Non seulement Jean Paulin avait été un valeureux combattant, il avait écrit en 1948 un livre qui eut son succès à l'époque « *La rage au cœur* » que le Colonel Bourgoïn préfaça. Il avait également publié un recueil de poèmes de guerre.

- Nous avons appris cet été le décès de Pierrick Blanquet, fils de Renée et de notre regretté camarade Claude Blanquet. Que Renée, si douloureusement éprouvée, sache combien nous participons à son chagrin.

- Sylvie Devize nous a quittés, nous qui avons eu le privilège de la connaître, savons combien elle s'intéressait à tout ce qui concernait les SAS.

Elle a surmonté de lourdes opérations avec une volonté peu commune, gardant activité intellectuelle et attention aux autres. Quel exemple ! Nous pouvons être fiers de cette fidèle épouse d'un SAS qui a pris tous les risques avec, cependant sa famille en danger en France.

Amicale des anciens des F.A.F.L.

Le 3 octobre 2001, les FAFL ont honoré, une fois encore, au pont de Tolbiac un équipage du Lorraine qui, au retour d'une mission réussie sur une centrale électrique à Chevilly-Larue, gravement touché par la DCA, s'abîma dans la Seine à hauteur de ce pont.

Le Groupe réserve de bombardement n° 1 (GRB 1) fut constitué durant l'été 1940. Il reçut le nom de groupe « Lorraine » en septembre 1941, et est alors formé de deux escadrilles : « Metz » et « Nancy ». Elles sont équipées de 20 Blenheim.

Le Lorraine installé en Égypte participe aux offensives contre l'Afrikakorps aux côtés de trois squadrons de la RAF. En janvier 1942, le capitaine de Saint Péreuse prend le commandement du Groupe après la mort au combat du lieutenant-colonel Pijeaud.

Fin 1942, le Lorraine part pour la Grande-Bretagne. Le 7 avril 1943, il devient le squadron 342 de la RAF. Le 6 juin 1944, 24 Boston du Lorraine sont à l'avant-garde de l'armada alliée. Le 17 octobre 1944, le Lorraine s'installe en France à Vitry en Artois.

Après cette brève introduction, le président des FAFL, le général Y.-M. Gueguen, ancien pilote du Lorraine, rappela aux personnes présentes le sacrifice de cet équipage :

« Nous sommes réunis aujourd'hui pour rendre hommage au lieutenant Lamy, à l'adjudant Balcaen, au sergent Roussarie et au sergent Jouniaud, équipage du groupe Lorraine qui s'est écrasé au pont de Tolbiac le 3 octobre 1943.

Je voudrais remercier de leur présence Mme Christienne, représentant le Maire de Paris, qui a des raisons particulières d'être avec nous car son mari décédé, le général Christienne, fit une longue et brillante carrière opérationnelle au groupe Lorraine.

Je voudrais remercier l'armée de l'Air en la présence du général Rémy, représentant le général Job, chef d'état-major, le détachement de l'Escadron Lorraine basé à Reims et a section en armes qui rend les honneurs. Je remercie de leur présence les présidents et les membres des associations.

Le 3 octobre 1943, le groupe de bombardement Lorraine était engagé, avec douze avions, dans une opération importante qui visait à couper les forces allemandes de l'énergie électrique nécessaire à leur soutien logistique et au transfert d'importantes unités.

Cette mission était dangereuse et difficile, car effectuée à très basse altitude, ce qui renforçait la précision mais aussi la

vulnérabilité : difficile, car l'objectif était situé à proximité de l'agglomération parisienne, obligeant d'accroître encore les procédures de protection de nos concitoyens, ce qui était pour nous un souci majeur. Il avait même été précisé au briefing que les pilotes des avions, touchés gravement, devaient essayer de se poser sur la Seine. Le leader de cette opération était le commandant de Rancourt qui commandait le Groupe. Jusqu'à l'objectif le plan de vol fut parfaitement suivi, malgré une DCA, dont l'intensité et la précision croissaient à l'approche de l'objectif. Le bombardement fut parfaitement réussi et les rapports de la gendarmerie et des pompiers révélèrent que la centrale avait été détruite à 95%.

L'attaque exécutée, deux avions touchés furent en détresse, l'un d'eux dut se « crasher » près de Rambouillet, l'un des survivants fut le pilote, lieutenant Lucchési, l'autre fut le sergent Marulli de Barletta qui put rejoindre le maquis et qui est parmi nous aujourd'hui. Le sous-lieutenant Barailler et le sergent-chef Godin ne survécurent pas au crash et périrent.

L'autre avion, plus durement touché, dut essayer de se poser sur la Seine à proximité du pont de Tolbiac. Les quatre membres

d'équipage trouvèrent la mort et furent inhumés au cimetière de Clichy avant d'être pris en compte par leurs familles.

Le lieutenant Lamy était un avocat à l'avenir brillant, l'adjudant Balcaen, navigateur, était séminariste, le sergent Roussarie et le sergent Jouniaud se préoccupaient plus de l'avenir de la France que du leur.

Comme tous ceux qui rejoignirent le général de Gaulle, ils le firent sans aucune recherche d'intérêt personnel s'engageant dans un combat, dont ils devinaient qu'il serait long et meurtrier. Ils restaient fidèles aux valeurs dans lesquelles ils avaient été élevés et à l'attachement viscéral à leur patrie et à son histoire. Ils réalisaient aussi, et il est étonnant qu'aussi peu d'autres l'aient fait, que la France ne retrouverait sa liberté, sa grandeur et son histoire qu'après que les Allemands en eussent été chassés. Dans le même temps les autorités de Vichy, alliaient le ridicule et l'infamie, en condamnant tous ceux qui avaient fait ce choix, aux peines de la désertion en temps de guerre au profit d'une puissance étrangère.

Lieutenant Lamy, adjudant Balcaen, sergent Roussarie, sergent Jouniaud, vous avez fait ce choix avec détermination, avec modestie, avec courage et nous sommes fiers de vous rendre hommage en ces lieux qui furent, pour vous, ceux du sacrifice.

Je voudrais associer à cet hommage le sous-lieutenant Barailler et le sergent-chef Godin abattus avec l'équipage du lieutenant Lucchési.

Général Y.-M. Gueguen

Chancellerie de l'Ordre de la Libération

L'Ordre de la Libération sur le web

Paris, le 13 juin 2001 - La Chancellerie de l'Ordre de la Libération a annoncé aujourd'hui la création de son site internet www.ordredelaliberation.fr. Ce site, consacré à l'histoire de l'Ordre et des Compagnons de la Libération, a été mis en ligne le 18 juin 2001, à l'occasion de la commémoration de l'Appel lancé à la radio de Londres par le général de Gaulle le 18 juin 1940.

Le site de l'Ordre National de la Libération retrace l'engagement et le sacrifice des hommes et des femmes qui ont œuvré, auprès du général de Gaulle et dans la Résistance, pour la libération de la France en refusant immédiatement la défaite. Parmi les plus connus, on peut citer Jean Moulin, Pierre Brossolette, Berthie Albrecht, le commandant Mouchotte, le général Leclerc, Félix Eboué...

Ce site, institutionnel, historique et culturel, s'adresse à tous : étudiants, passionnés d'histoire ou chercheurs. On peut notamment y trouver :

- l'historique de l'Ordre de la Libération, ses caractéristiques, ses activités et son avenir ;
- des repères chronologiques et bibliographiques, sur le contexte et sur le général de Gaulle ;
- une base de données sur les Compagnons de la Libération ;
- la présentation du Musée de l'Ordre de la Libération, comprenant des galeries de photos.

Nouvelle-Calédonie

L'anniversaire de l'appel du 18 juin a été célébré à Paita par un dépôt de gerbe et la lecture de l'Appel, en présence du maire de la commune Monsieur Harold Martin et de Monsieur Paul Robineau, par notre camarade Roger Menesson.

A Nouméa, Monsieur Jean Leques a fait un exposé portant sur les principales étapes de l'histoire de la France Libre devant les élèves de 4^e, 3^e et seconde du collège de La Rivière Salée.

Prenant ensuite la parole, Paul Robineau a évoqué les événements ayant eu lieu en Nouvelle-Calédonie à la même époque ; à la suite de quoi, sur la demande des élèves, il a dit quelques mots sur ses propres campagnes.

Monsieur Robert Garric, ancien résistant a, quant à lui, parlé des maquis et de la déportation et ses conséquences.

Monsieur José Casaroli a conclu la réunion en rendant compte de la dissolution de la section et en rappelant les nombreuses actions auxquelles elle a participé par le passé.

À Nouméa, toujours, le 61^e anniversaire de l'appel du 18 juin a été célébré en présence des autorités civiles et militaires et sous la présidence de Monsieur José Casaroli, président de section.

Après le dépôt de huit gerbes, la sonnerie aux morts et la Marseillaise, un cocktail réunissait les invités à la mairie. Monsieur Jean Leques, dans son allocution, rappelle les heures difficiles de 1940 et les sacrifices consentis par la population néo-calédonienne au cours de la guerre. Le Président Casaroli lui répondit dans ces termes : « Tout d'abord, permettez-moi de remercier le maire et son conseil municipal de nous recevoir, dans cette belle salle d'honneur de la mairie. L'an dernier, lors du soixantième anniversaire de l'appel du 18 juin 1940, je vous rappelais que si nous avons été 56 800 à rejoindre le général de Gaulle, pour nous battre à ses côtés, jusqu'à la victoire, nous ne sommes plus que quelques milliers de ces temps d'héroïsme et de fureur et même aujourd'hui, quelques centaines.

Ces Français Libres qui étaient-ils ? « Tout ensemble les enfants de la révolte et de la discipline » a écrit Maurice Druon. De toutes confessions arrivant de tous horizons pour rejoindre un général inconnu, seul et dému de tout qui incarnait une « certaine idée de la France ».

Ces volontaires ont accepté tous les risques pour un combat qui semblait sans espoir, mais « vingt siècles d'histoire sont là pour attester qu'on a toujours raison d'avoir foi en la France ».

C'est ce sursaut de fierté et d'honneur qui a permis à notre pays de recouvrer sa liberté et d'être présent à l'acte de reddition. Aussi, les derniers survivants Français Libres ont le devoir de rappeler aux générations montantes la valeur symbolique de l'appel du 18 juin 1940, mais aussi la raison de croire et de comprendre que la liberté demeure le plus précieux des biens.

En ce jour d'anniversaire, fidèle à l'esprit de l'appel, nous évoquerons avec le souvenir du général de Gaulle, ces hommes et ces femmes, qui, dans la France Libre ou la France captive ont donné leur vie pour la défense de leur idéal de paix, de dignité et d'honneur.

Vive la Nouvelle-Calédonie, vive la France.

Jean Colonna

Notre petite communauté de Français libres vient encore de perdre un de ses fervents membres. Après celle de Roger Sauvan, ancien du contre torpilleur Le Triomphant, originaire de Nouvelle-Calédonie, c'est encore un calédonien qui nous quitte.

Jean Colonna (36123) de Nouméa s'était engagé le 3 mai 1941 au 1^{er} Bataillon du Pacifique. Parti sur le S/S Zelandia pour Sydney, il séjourne au camp de Liverpool (Australie), embarque sur le Queen Mary pour l'Égypte et la Palestine.

Il participe aux combats de Bir Hakeim, puis à ceux de Tunisie.

Jean est décédé le 3 septembre 2001.

G. A. Brouet



Nouméa, 18 juin 2001 : commémoration de l'appel. On reconnaît sur la photo MM. Meunier, José Casarol, Simon Loueckhote, sénateur et président du Congrès, Jacques Lafleur, député et président de la province Sud, Pierre Frogier, député et président du gouvernement, ainsi que Jean Lèques, maire de Nouméa.

Union des Anciens Combattants Évadés de France et Internés en Espagne

Département des LANDES

L'assemblée générale ordinaire de l'Union a eu lieu le 12 mai 2001 à Rion-des-Landes sous la présidence du Père Maurice Cordier, Président National. Les participants ont été accueillis par Louis Lasserre, co-président de l'Union Départementale.

- Le rapport moral faisait état de l'inauguration d'une plaque commémorant l'épopée des Combattants Volontaires landais à Tartas et, surtout, du ralliement de l'Union Départementale à la Fondation de la France Libre.

Ce dernier événement s'imposait du fait de l'éclaircissement des rangs de l'Union, la décision en fut prise unanimement lors de l'assemblée générale du 7 septembre 2000. Le co-président souligne à cette occasion que : « Notre Fondation n'a pas été créée pour les survivants de notre grande épreuve, mais pour les générations nouvelles. Notre devoir est justement, avec nos compagnons landais Français Libres parmi nous aujourd'hui et pour la plupart évadés de France comme nous, avec les forces et les moyens qui nous restent, de choisir, de trouver, mettre en place des volontés plus jeunes portant considération voire admiration à notre épopée, afin qu'elles prennent la relève pour rappeler notre passé.

Le rapport financier fait état de 33 834,22 F au chapitre des recettes et de 28 949,41 F à celui des dépenses, d'où un solde disponible de 4 884,81 F.

Le montant des cotisations sera reconduit pour l'année 2001.

Ces deux rapports sont approuvés à l'unanimité.

Cette assemblée générale fut suivie d'une réunion à laquelle assistaient les autorités civiles et militaires au cours de laquelle intervint Monsieur Joël Goyheneix auquel répondit le Père Cordier.

Une cérémonie religieuse célébrée à l'église Saint-Barthélémy fut suivie d'une cérémonie au monument aux morts et d'une très cordiale réception offerte par la municipalité.

Inauguration d'un monument de la Royal Navy à Hermanville-sur-Mer

Le 6 juin 2001, jour anniversaire du débarquement des troupes alliées en Normandie, a eu lieu à Hermanville-sur-Mer l'inauguration d'un monument érigé à la gloire des marins de guerre et marchands alliés qui ont combattu pour la libération de l'Europe.

Ce monument est l'œuvre de M. David Cottrel, un ancien marin de HMS Swift, engagé dans les opérations du débarquement devant Hermanville et qui, au matin du 6 juin, avait participé au sauvetage

C'est au cours de cette réception que Louis Lasserre rappela le témoignage de son cousin Jean Dupau, ancien maire de Boos, que voici :

« En novembre 1942, Robert Mollie, premier responsable de l'Organisation Civile et Militaire (O.C.M.) dans les Landes, prédécesseur de « Léon des Landes », a une entrevue, au lieu-dit « Boré », avec Madeleine et Alfred Dupau, dont le fils Roger dit « René », responsable des F.T.P.F. a été arrêté le 5 septembre 1942, conduit au Fort du H, et sauvagement torturé par l'équipe Poinso. Jusqu'à cette arrestation, la famille Dupau hébergeait régulièrement les agents interrégionaux F.T.P.

Mollie leur demande de travailler pour l'O.C.M., puis l'Armée Secrète (A.S.). Ils acceptent et sont chargés de rechercher un terrain pour les parachutages d'armes. Ils proposent un terrain, lieu-dit « La Brûle », à la limite de Rion-des-Landes, près d'une ferme abandonnée où Roger Dupau entreposait, avant son arrestation, des explosifs, des journaux et des tracts de la Résistance. Annoncés par un message de Londres (BBC) « Les roses sont fleuries » deux parachutages d'armes s'effectuent au lieu-dit « La Brûle » sur le territoire de la commune de Boos, les 19 et 20 avril 1943, par un grand clair de lune, une dizaine de containers chaque fois. Entreposées aux abords de « Maisonnave », dans une grange de la ferme du « Cassou », ces armes sont ensuite acheminées près de Tethieu, à la ferme de « Libe », chez Georges Degos, par un camion des établissements Marmajou de Dax.

Robert Mollie, traqué par la police française et par la gestapo, est hébergé et ravitaillé par Madeleine et Alfred Dupau, à la ferme du « Cassou », dans un abri souterrain aménagé pour la circonstance. C'est là qu'il reçoit Madame Pierre de Gaulle et ses deux enfants, venus à bicyclette à travers la forêt qui sont hébergés durant deux jours à Rion-des-Landes, chez René Dorlanne dit « Pip ». Avant de partir, Madame Pierre de Gaulle a tenu à rendre une dernière visite à Robert Mollie... ».

du destroyer norvégien Sevenser qui venait d'être torpillé et déplorait la perte de 34 marins. Plus tard le 24 juin, HMS Swift sautait sur une mine, entraînant 17 de ses marins dans la mort.

Le monument est érigé sur la digue d'Hermanville-sur-Mer. Il a été inauguré en présence de M. Cottrel, du capitaine Grower qui commandait HMS Swift en juin 1944, d'une délégation britannique et d'un groupe d'une vingtaine d'anciens marins de la France libre avec, à leur tête, le capitaine de vaisseau Bouchi-Lamontagne.

La mairie d'Hermanville-sur-Mer entretient avec ferveur le souvenir de nos combats. Elle a donné le nom de l'amiral Giret à l'une de ses rues. Son musée rappelle le glorieux sabordage du Courbet. Il est réconfortant de constater que les sacrifices des marins alliés ne sont pas oubliés.

Fédération des Réseaux d'Indochine

Le capitaine J. Petitpierre nous transmet une très intéressante étude sur l'une des héroïques actions de la Résistance française face au coup de force javanais.

L'intérêt historique que présente le document justifie sa présence dans la section « Chronique » de cette livraison de la Revue de la Fondation.



Inauguration du monument d'Hermanville-sur-mer, sur la photo : Mme Bosse-Jaureguiberry et le commandant Bouchi-Lamontagne

1^{re} Division Française Libre

La campagne d'Italie au sein du C.E.F.

Par le général Bernard Saint-Hillier

Tracts allemands lancés d'avions :

- 1 - « Les montagnes et les vallées ensoleillées d'Italie désirent vous voir ».
- 2 - « Venez en Italie, la mort vous y attend »
- 3 - « La route de Rome est pavée de crânes »

Le 25 décembre 1943, la 1^{re} Division française libre, stationnée en Tunisie, est désignée pour aller renforcer le Corps Expéditionnaire français d'Italie (C E F. Commandée par un jeune général de 45 ans, Diego Brosset, ardent et dynamique, elle se présente comme une grande Unité puissante et forte de 18 500 hommes bien entraînés au combat. Notre DFL est alors organisée, armée et équipée suivant les normes britanniques, elle ne peut donc faire partie de la V^e Armée américaine. Cela permet au général Giraud d'annuler son départ et de la remplacer par la 9^e DIC.

Le général de Gaulle en décide autrement : nous partirons. Dès cet instant nous recevons toutes sortes de matériels américains prélevés parfois sur d'autres Divisions d'Afrique du Nord. Le 26 mars 1944 l'ordre d'embarquer à partir du 13 avril parvient à l'état-major ; nous n'avons alors perçu qu'un tiers de ce qui est nécessaire. Aussitôt tout un fourniment afflue et faute de temps tout ne pourra être distribué avant notre arrivée sur le sol italien ; les postes radios 511 seront même remis aux unités de la 4^e Brigade le jour de leur montée en ligne. Dès le 29 avril, les artilleurs commencent à gagner leurs observatoires et à reconnaître leurs emplacements de batterie et le 2 mai, le général prend la responsabilité du secteur où se trouve notre base de départ, les unités d'Infanterie entament leur mouvement vers l'avant.

L'idée de manœuvre alliée

La DFL participe à la fin d'une bataille commencée en janvier 1944, qui reste dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale comme une des plus acharnée et des plus meurtrières.

Les troupes allemandes bien équipées, surtout en mortiers et lance-flammes, occupent une ligne de défense redoutable la « Gustav Stellung » construite à l'abri des rivières Rapido et Garigliano, et appuyée sur des montagnes faciles à défendre : trente kilomètres plus au nord est préparée une deuxième position défensive la « Dora Linie » parfois appelée « Ligne Hitler ».

L'attaque générale alliée doit faire sauter ce verrou qui commande la route de Rome, et résiste depuis cinq mois. Fort du seul succès tactique allié remporté en janvier au Pentano et au Belvédère par le CEF, le

général Juin propose d'attaquer par la montagne, de rompre le dispositif allemand sur les Monts Faito et Majo. Il introduira ensuite, dans la brèche ainsi faite, ses troupes marocaines habituées à la montagne. Une avance rapide dans le Massif des Aurunci doit obliger les Allemands au repli.

Cette conception audacieuse est refusée par le général Alexander, commandant en chef ; celui-ci confie à la VIII^e Armée britannique, à l'Est, l'effort principal dans la plaine avec Cassino et Rome pour objectifs. La V^e Armée à l'Ouest reçoit une mission de diversion ; le général Clark qui la commande donne sa chance au général Juin.

Le CEF attaquera donc par la montagne ; c'est lui qui décidera de la victoire.

Préparation de l'attaque et mission de la DFL

Le dimanche 23 avril, le chef d'état-major accompagne les généraux Juin et Brosset sur un observatoire situé en avant de nos lignes à moins de 200 mètres de l'ennemi : A leurs pieds, le secteur d'attaque de la Division. Le général Juin expose ce qu'il attend de nous « Vous nettoierez cette boucle du Liri. Vous pourrez ainsi vous accoutumer aux méthodes de combat allemandes sur ce théâtre d'opérations. Ensuite vous passerez en réserve du CEF. »

La Division a donc pour mission de compléter l'action sur la droite de la 2^e Division marocaine chargée de l'effort principal. Nous avons à « nettoyer » une bande de terrain de 30 kilomètres de profondeur sur 4 de large. Notre avance dépend de la progression des Britanniques qui attaquent à l'Est, dans la plaine, au-delà du Liri affluent du Garigliano et de la conquête sur notre gauche des sommets du Girofano par la 2^e DIM.

Notre secteur comprend donc les pentes couvertes de broussailles et de cailloux qui descendent du Girofano - nous en avons la responsabilité à partir de la courbe de niveau 500 - jusqu'à la plaine qui borde la rive droite du Liri. Celui-ci est défendu par le 44^e Kampfgruppe du colonel Nagel, groupement tactique allemand qui possède tout l'armement et les 2/3 des effectifs d'une Division. Ses vétérans ont combattu en Pologne, en France et sur le front Russe. Les villages, transformés en points d'appui, sont bâtis sur des hauteurs et paraissent inexpugnables. Les Italiens les ont mis sous la protection des saints : San Appolinaire, San Andrea, San Giorgio, San Ambrogio. Un profond fossé antichars barre la plaine du Liri : les Allemands savent que les Alliés cherchent la décision en pays plat avec des unités mécanisées, ils ont donc construit des blockhaus, et réparti de nombreux

antichars dans le système défensif. Et, ce que nous ignorons, ils possèdent une formation de chars en réserve derrière San Andrea.

Pour cette attaque nous recevons en renfort plus de 130 blindés, le 3^e Spahis marocains du colonel Pique Aubrun, un régiment de Tank Destroyers (le 8^e RCA du colonel Simon), et le 757^e Bataillon de chars américains du colonel Dickey.

La mise en place avant l'attaque

Le général Brosset décide d'engager la 4^e Brigade du colonel Raynal sur la partie haute de notre secteur. L'attaque se fera face au NNO, parallèlement à l'axe de progression de la 2^e DIM. Son avance doit déborder les défenses accumulées dans la plaine de la boucle Liri-Garigliano ; celles-ci seront ensuite abordées et réduites par un détachement blindé groupant tous nos chars et soutenu par le 22^e BMNA du commandant Lequesne.

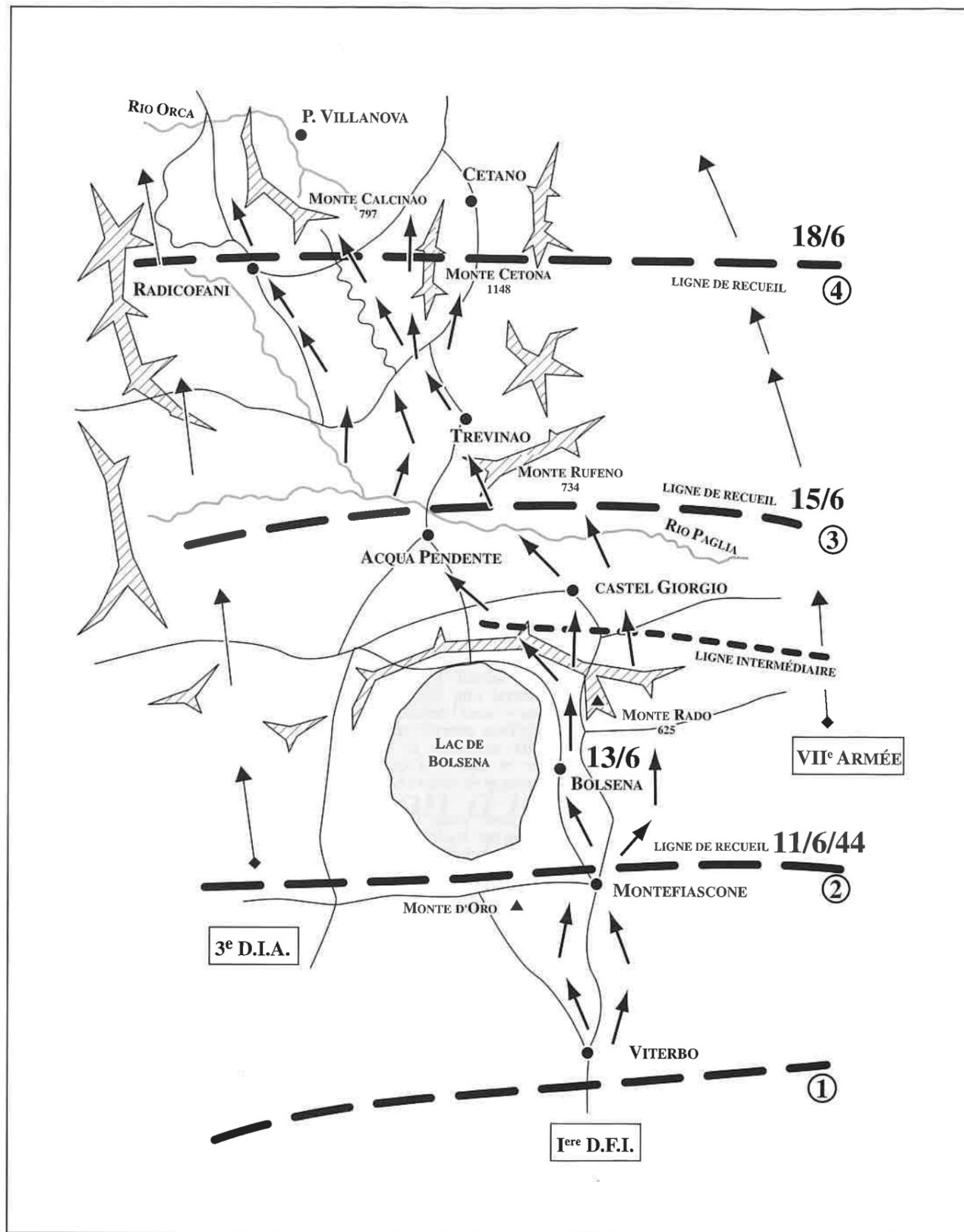
La première difficulté à résoudre est l'introduction des éléments d'assaut dans l'étroite tête de pont que nous possédons sur la rive droite du Garigliano. Pour parvenir à leur base de départ, les Bataillons de la 4^e Brigade BIMP du commandant Magny, BM 24 du commandant Sambron, premier échelon d'attaque, puis le BM 21 du commandant Fournier doivent descendre, de nuit, jusqu'au Garigliano par une large voie creusée dans le roc. Ils traversent ensuite le fleuve sur deux ponts : le « Léopard » qui supporte les engins les plus lourds, le « tigre » pour les autres véhicules. Un nuage épais de fumée cache aux vues de l'ennemi ces deux ponts.

Le 44^e AA semble ne pas s'inquiéter de l'activité que mènent nos pipercubs ; dès le 9 mai ceux-ci observent les tirs de harcèlement (450 coups) de notre Artillerie. Des patrouilles du 22^e BMNA et du 1^{er} Bataillon du Génie (capitaine Neuville) reconnaissent le fossé antichars sans éveiller l'attention.

Résumé des opérations de rupture du front

L'heure H est fixée à 23 h 30 le 11 mai. La nuit tombe sur un monde silencieux après une journée exceptionnellement calme et chaude. Quand la pleine lune se lève enfin, à l'heure prévue le front s'éveille et s'illumine des lueurs des coups de départ de 2 400 canons.

La 4^e Brigade est prête, elle attend l'appui du 1^{er} RA. Pour le moment nos pièces font



partie d'un chœur de 500 canons, tous ceux du CEF tirant au profit de la 2^e DIM.

Le Groupement blindé commandé par le colonel Dickey, articule en trois vagues composées chacune de 3 escadrons de chars et d'une compagnie du 22^e BMNA, se met en route : Il franchit le pont du

« tigre », l'Artillerie allemande tire à l'aveuglette sans l'atteindre. Les Nebelwerfer et les mortiers ennemis harcèlent notre base de départ.

A la Division les transmissions fonctionnent très mal, la radio est brouillée, les lignes téléphoniques coupées, ce qui

nous prive de liaisons rapides avec le colonel Raynal et notre groupe blindé. Il en sera ainsi jusqu'à 8 heures du matin.

À une heure du matin, de nuit donc, le BIMP et le BM 24 démarrent et atteignent leurs premiers objectifs malgré la résistance ennemie : 1.500 mètres sont ainsi

franchis. Mais a 2^e DIM n'a pas pris le Girofano, et au petit jour le BIMP est pris à partie par des feux de mortiers violents puis par une contre attaque dévalant des hauteurs à sa gauche. En quatre heures il perd 41 hommes, dont 3 officiers tués et 84 blessés dont 6 officiers : il reflue. Le BM 24, isolé, est à son tour pris à partie et perd 60 tués ou blessés dont 4 officiers. Il reçoit l'ordre de se replier sur sa base de départ. Il a fait 20 prisonniers.

Le BM 21 qui progressait dans le sillage du BM 24 découvert parle repli du BIMP subit lui aussi quelques pertes.

De son côté, le Groupement blindé est à pied d'œuvre vers une heure du matin ; tandis que le Bataillon du Génie lance de nuit une passerelle d'Infanterie sur le Garigliano et comble le fossé antichars, le 22^e BMNA conquiert, au corps à corps, une bande de 2 kilomètres de terrain le long de la rive droite du Garigliano, il est appuyé par une base de feux placée sur l'autre rive et constituée par les escadrons de reconnaissance des 3^e RSM et 1^{er} RFM (Savary, Kermadec, Langlois).

À 5 heures du matin le Groupement blindé du colonel Dickey attaque vers le NNO. Il est formé de trois « vagues » comprenant chacune 3 escadrons de chars et une compagnie du 22^e BMNA. Ces « vagues » sont commandées respectivement par le capitaine de corvette

Amyot d'Inville du 1^{er} RFM, le capitaine de Galbert du 3^e Spahis et le major Cockrane du 757. Un groupe de soutien le suit composé de la compagnie lourde du 22^e BMNA et d'un peloton de notre Bataillon de DCA sur Halftrack.

Nos chars sont aussitôt pris à partie et les tentatives de progression subissent des tirs de mortiers, d'artillerie et des redoutables canons AA de 88. Une contre attaque de chars allemands partie de San Andrea bloque définitivement notre offensive en fin d'après-midi. Le groupement a avancé de 1.000 mètres mais au soir il piétine et s'entasse : plusieurs de ses blindés sont en feu, d'autres embourbés dans un terrain marécageux.

Le 22^e BMNA, pendant ce temps, mène un dur combat d'infanterie et progresse de deux kilomètres dans le dispositif allemand. Une cinquantaine de prisonniers du 44^e Auf Abt restent entre ses mains.

Considérant que « l'ennemi est plus fatigué que nous » le général Juin ordonne de reprendre l'offensive le 13 mai. Cette fois la 2^e DIM s'empare au matin du Girofano, libérant la 4^e Brigade de la menace qui pèse sur sa gauche : Celle-ci « remet ça ». Le BM 24 a remplacé le BIMP. Il reprend tous les points d'appui enlevés la veille mais réoccupés par l'ennemi après notre repli. C'est à la grenade et au coupe-coupe que les Tirailleurs du Tchad prennent la cote 241 que la section tahitienne du lieutenant Bellec avait enlevée à la baïonnette, le 12 mai.

De son côté le BM 21 progresse. Le soir il conquiert le village de San Andrea avec

l'appui de l'escadron du capitaine de Galbert dont trois chars sont en feu.

Il est impossible de citer tous les actes de courage qui marquent le succès de la Brigade, seul sera mentionné le nom d'un sergent chef sénégalais Nackiena Bamba du BM 21.

Le Groupement blindé progresse sur tout son front et atteint San Ambrogio que l'ennemi abandonne en hâte. La zone conquise sur quinze kilomètres de profondeur est nettoyée au cours de la journée du 14 mai. San Andrea, San Ambrogio, San Giorgio sont entre nos mains. Tout au long du combat le général Broset court d'une unité de tête à l'autre, mettant de l'ordre ici, entraînant celui-là : on le voit partout.

À la fin de la journée, la Division est en avance sur la 2^e DM et sur les Anglais.

Nous avons capturé 220 prisonniers, tué 1 200 Allemands. Dans la seule journée du 12 mai, les Groupes Marsault, Jonas, Bruneton, Crespin du 1^{er} RA ont tiré 20 000 obus.

Le général Juin nous adresse ses félicitations et le général de Larminat nous rend visite.

Une mention spéciale revient au 22^e BMNA qui dans ce combat a perdu 214 hommes, dont 55 tués. Sur 34 officiers, 11 sont blessés et 5 tués : le capitaine Ait Idir, algérien, les lieutenants Piobetta, normalien, Siri, officier de réserve et Langlois, Saint-Cyrien (trois frères Langlois sont morts pour la France comme leur père, enseigne de vaisseau, en 1917), le sous-lieutenant Duport enfin, instituteur, dont le corps repose dans la crypte du Mont Valérien où il représente le CEF.

Forcement de la ligne Dora

L'ordre du CEF est d'exploiter le succès. La DFL a donc se trouver dans la plaine. Face à la ligne dora que la 3^e DIA est chargée de déborder par les hauts, à l'Ouest ; son flanc droit est découvert, chaque jour accroît le retard des Britanniques. La progression vers Monte d'Oro et Monte Calvo s'avère ardue ; d'abord l'ennemi ne se laisse pas faire, ensuite le terrain favorise es embuscades et la 44^e Auf. Abt. À reçu mission de bloquer sans idée de repli l'avance de la DFL. Les blindés ne progressent que difficilement dans ce paysage coupé de ravins et de chemins creux ; de murettes et des haies y forment un damier serré, les routes ne sont plus que des pistes poussiéreuses. Dans les villages calcinés, les hommes du Détachement de circulation routière arborant leur calot bleu et rouge, ceinturon et baudrier blanc, règlent la circulation.

Le 16 mai, la 4^e Brigade avance cependant : le BIMP est remonté en ligne, il relève le 22^e BMNA. La situation évolue favorablement non sans peine, non sans pertes. Le BM XI (commandant Langlois) de la 2^e Brigade prend la place du BIMP qui a perdu 16 tués et 43 blessés : le commandant Magendie remplace le commandant Magny

« fauché à bout portant par une mitrailleuse allemande à la tête de son Bataillon qu'il galvanisai de son courage ».

Le 17 mai, la 2^e Brigade du colonel Garbay prend en charge le secteur d'attaque. Pendant toute cette journée le combat fait rage, le village de Castello Chiaia, abordé en fin de matinée par le BM 24 est enlevé par le BM XI, avec l'appui des chars, après une violente préparation d'artillerie : les ruines sont pleines de cadavres allemands. En fin de journée, le BM 4 (commandant Fougerat) atteint la rivière Forma Quesa, le BM 5 (commandant Bertrand) enlève de nuit le Monte Calvo et Santa Maria. En même temps l'aviation allemande grenade l'état-major de la Division et la 13^e demi-brigade de Légion qui perd plus de 40 hommes par Bataillon.

Le 18 mai, le général de Gaulle, accompagné de M. Diethelm, des généraux de Lattre et Béthouart, inspecte la Division. Il procède à une remise de décorations et cite à l'ordre de l'Armée le 22^e BMNA, l'Escadron de chars légers (enseigne de vaisseau Barberot) du 1^{er} RFM qui a perdu la moitié de ses effectifs et l'Escadron de Galbert du 3^e RSM. La croix de la Libération est remise au capitaine Morlon du 1^{er} Ra et à titre posthume au lieutenant Piobetta.

Dans la soirée, une tête de pont est réalisée au-delà de la rivière Forma Quesa : Après une vaine tentative du BM 4, le BM XI réussit au troisième essai à franchir la rivière, malgré les tirs de mortiers et ceux des chars allemands.

L'audace de nos Tirailleurs, l'efficacité de notre artillerie et l'appui des Sherman américains (3 sont en flammes) ont eu raison de l'obstination ennemie. Le Génie rétablit aussitôt le passage pour permettre la reprise de l'attaque le 20 mai au matin.

Ce jour-là, en fin de matinée, l'avance reprend, le BM 4 progresse en liaison avec la 3^e DIA ; le BM 5, au centre, fonce sur le Monte Morone, le BM XI, à droite, pousse sur la route de Pontecorvo. Le 1^{er} RFM et le 8^e RCA sont avec les éléments de tête.

Le 44^e Kampfgruppe ayant été détruit, les Allemands ont fait venir un nouveau Groupement tactique formé autour du 9^e Pnazer-grenadiers.

Tous les points forts sont réduits, y compris le monastère de Capuccini transformé en fortin. Le soir, la 2^e Brigade toute entière a entamé le flanc droit de la ligne Dora. Le BM 24 resté en flanc-garde le long du Liri combat un ennemi en position au-delà de la rivière. À partir de San Giorgio nous pratiquons ainsi une espèce de marche en crabe : l'avantage que nous avons pris sur les Allemands rend leurs positions intenable devant les Britanniques. Nous avons vue sur leurs arrières et bombardons leurs rassemblements ; ainsi le 21 mai nous cassons, dès son débouché, une contre-attaque de 70 chars allemands.

Dans cette même journée, les deux Bataillons de Légion (commandant de Sairigné, commandant Morel), sont engagés sur les

pententes boisées du Mont Leucio que couronne un monastère. Elle y subit quatre violentes contre-attaques appuyées par une dizaine de chars. Le combat est très dur jusqu'à la nuit : l'ennemi finit par abandonner la partie laissant sur le terrain 2 chars et 42 tués. Nous avons perdu 100 légionnaires et 3 officiers.

Sa progression de 15 kilomètres en 5 jours a coûté à la 2^e Brigade 100 tués et 360 blessés.

L'Armée allemande se replie devant le CEF et notre Division est arrêtée par ordre. Elle attend que les Britanniques s'alignent sur elle, ce sera fait le 25 mai.

La DFL dans l'exploitation du succès

Après la rupture du front allemand, la Division aurait dû passer en réserve, mais il subsiste encore un étroit créneau libre où, avec l'aide de l'escadron Savary des fusiliers marins s'exerce la Légion. Entre les Britanniques, qui traînent un peu, et le reste du CEF, qui progresse, se creuse un vide que notre Division a pour mission de combler : la 2^e Brigade s'y emploie.

Enfin le 26 mai, dégagée de toute obligation, la Division est au repos et peut reconstituer ses effectifs (1 500 pertes) et remplacer bon nombre de matériels. La veille, à la tombée de la nuit, l'état-major subit sans grand dommage, un gros bombardement.

Cependant les Alliés approchent de Rome, déclarée ville ouverte par les Allemands.

Le général Juin décide de forcer les passages du Tibre avec les 3^e DIA et 2^e DIM, et charge la 1^{re} DFL de protéger le flanc droit de leur attaque. Pour nous cela consiste à reprendre notre marche en crabe, au long du Sacco cette fois ; nos voisins ont à nouveau un retard d'environ 10 kilomètres.

Les trois Brigades repartent en avant, elles avancent dans une poussière effroyable. Les camions des 101^e et 103^e Compagnies du Train soulèvent des tourbillons qui retombent en ensevelissant, ici ou là, une carcasse malodorante d'animal.

Nous devons intervenir contre les derniers bouchons ennemis que les Allemands ont dressés avant Rome pour gagner le temps nécessaire au renforcement de la position défensive sur laquelle ils ont décidé de nous attendre.

Nous sommes le 4 juin : depuis cinq jours déjà le 1^{er} RA canonne tout ce qu'il repère à sa portée. Le 1^{er} RFM et le 8^e RCA surveillent en direction du Nord-Est, d'où, à tout moment peuvent surgir les chars de deux Panzer-division qui, pour l'instant, retardent la VIII^e Armée.

Grâce à l'action de la 2^e Brigade (BM 5) nos blindés franchissent la rivière Teverone ; la 1^{re} Brigade du colonel Delange atteint Val-

monte et la 4^e Brigade occupe Calve (BM 24) et Palestina (BIMP). Ces villages sont construits au carrefour des routes qui commandent l'accès aux faubourgs de Tivoli, non loin de la villa Adriana, ruines impériales romaines brutalisées par la guerre.

Les éléments retardateurs allemands sont tenaces, ils multiplient les embuscades et notre Génie a fort à faire à réparer routes et ponts.

Tout à coup, ordre nous est donné de libérer tous les itinéraires de notre secteur ; les Britanniques désireux d'arriver les premiers à Rome n'hésitent pas à utiliser tous les chemins possible. La Division est littéralement asphyxiée, il lui est impossible d'avancer et le ravitaillement même ne parvient plus aux Unités de tête.

Rome est occupée ce 4 juin, un défilé triomphal est prévu, et notre Division doit y être représentée parla Compagnie Perraud du BIMP. Celle-ci manque le triomphe, mais elle occupe le Palais Farnèse, ambassade de France à Rome depuis la veille. La ville paraît petite, impression due, sans doute, au souvenir que nous gardons de la puissante Rome antique. Elle s'est couverte de drapeaux, bien souvent rouges, ses rues sont barrées de larges banderoles souhaitant la « bienvenue à nos libérateurs » et les femmes jettent des fleurs à nos Marsouins : la chute de Rome semble devenue une victoire italienne.

Le 9 juin, un Corps de poursuite est constitué aux ordres du général Larminat, mettant en ligne la 3^e DIA à gauche, la 1^{re} DFL à droite, de part et d'autre du lac Bolsena. La Division repart donc, l'état-major n'a disposé que de quatre heures pour organiser les groupements et diffuser les ordres. Les Unités traversent Rome et se portent à 50 kilomètres plus au nord pour relever les Américains. Tout au long de la route n° 2 des carcasses de chars et de véhicules jalonnent notre itinéraire, et au soir nous parvenons à 2 kilomètres de Viterbo.

En tête de notre colonne, marche l'avant-garde sous les ordres du colonel Garbay : d'abord le 1^{er} RFM et les TD des Chasseurs d'Afrique soutenus par les chars medium américains du 757^e Bataillon qui vient d'être remis à notre disposition. Puis progresse sous le commandement du lieutenant-colonel Gardet l'Infanterie en camions et un Groupe du 1^{er} RA.

Le Génie est souvent appelé à l'avant pour réparer des destructions de ponts ou de routes, ou enlever les mines dont les Allemands ont fait un large emploi.

La progression reprend le 10 juin menée sur deux axes : Sur l'axe principal, les éléments du 1^{er} RFM et les TD des Chasseurs d'Afrique, les chars américains, soutenus par le BM XI sont bloqués vers 22 heures à 2 kilomètres au sud de Montefiascone. Sur l'axe secondaire, nos blindés et le BM 4 brisent la résistance ennemie près de Marta et occupent en fin de

journee une partie de Montefiascone. Les nombreuses mines qui parsèment le terrain, le ravitaillement en essence et en vivres qui parvient péniblement aux unités de tête par des routes étroites, encombrées de véhicules, ont rendu notre avance extrêmement difficile. Les 17 prisonniers que nous avons fait à l'ennemi appartiennent à une unité de Grenadiers récemment arrivée du Danemark.

Nous avons perdu une cinquantaine des nôtres, et parmi eux le capitaine de frégate Hubert Amyot d'Inville, commandant le 1^{er} RFM, le « Pacha » pour ses fusiliers marins, « l'Amiral » pour ses pairs. Français libre de Juin 1940, c'est une haute et belle figure qui disparaît, tuée dans son véhicule de combat par l'explosion d'une mine.

Durant la nuit, le BM 4 nettoie le village fortifié de Montefiascone, site pittoresque juché sur un piton d'où il domine toute a contrée. Nos hommes y trouveront du vin, beaucoup trop même.

Sur notre droite, la Division blindée Hermann Goering a arrêté, au prix de lourdes pertes, l'avance des Britanniques.

Nous nous réveillons le 11 juin trempés par un violent orage, avec une impression de désastre après un déluge. L'avance reprend enfin, lentement, à partir de 11 h 30. Nous nous heurtons aussitôt à des chars qui battent en retraite à petite vitesse sous la pression de notre Avant-Garde.

La journée du 12 juin va être plus rude. Dès le démarrage, la Division rencontre de très vives résistances. Les Allemands nous opposent, non pas des Divisions, mais un canevas de Kampfgruppe se battant successivement sur deux lignes qu'ils appellent de « recueil » et constituées par une série de points d'appui reconnus et préparés sur les hauts : il faut enlever, un par un, ces points désignés par une cote et sans nom.

L'ennemi engage tout ce qu'il peut : ses secrétaires, ses cuisiniers, les 31 hommes de la garde personnelle du maréchal Kayserling, commandant en chef, se font tuer sur place. C'est un combat furieux où la défense est avantagée par un terrain très couvert et accidenté, la 2^e Brigade perd 150 hommes. Parmi les tués figure le commandant Fougerat, chef de corps du BM 4, humain et courageux, adoré de ses subordonnés ; une rafale de mitraille l'a fauché, le capitaine Guillaumet le remplace.

Nous avons fait 70 prisonniers, très abrutis par les tirs d'artillerie.

La 3^e DIA avance à l'ouest du lac Bolsena. À sa droite un Bataillon du 7^e RTA violemment pris à partie, est obligé de se replier ; ses effectifs disponibles ne permettent pas de tenir a position, la 3^e Division demande en renfort un Bataillon à la 1^{re} DFL. C'est le 2^e BLE (capitaine Simon) qui arrive vers 16 h 30 au sud-est de Valentona. Il attaque et rétablit la situation, récupérant tout l'armement lourd perdu par nos voisins.

Cette nuit-là, trois aviateurs allemands audacieux viennent grenader et mitrailler l'état-major et le Q G de la Division, malgré notre DCA antillaise (lieutenant-colonel Léotard) cette attaque aérienne nous cause une trentaine de pertes.

Le 14 juin, la 2^e Brigade va au repos auprès de Montefiascone pour compléter à nouveau ses effectifs, les 4^e et 1^{re} Brigades prennent la poursuite à leur compte, fusiliers marins et TD du 8^e RCA en tête.

Chacune des Brigades dispose d'un axe : à l'est se trouve Raynal, à l'ouest Delange ; les opérations continuent, mais au prix de grosses fatigues parce que le CEF nous a retiré la 101^e Compagnie du Train.

- Les Coloniaux, progressent sur un terrain boisé, occupé sur les points hauts. Monte Ruffano est couronné le 14 par le BM 21 après une marche harassante, TorreAlfina tenu par 150 parachutistes du 11^e Régiment est enlevé le 15 par le BM 24. Sans Casciane de Bagni conquis le 17 par le BIM, après deux jours de combat : 40 Allemands tués, 8 canons de 88 pris.

- Les Nord-Afriains et la Légion disposent d'une bonne route la n° 2, axe tout au long duquel vont combattre les Allemands qui se replient et laissent derrière eux d'importantes destructions. Acquapendente est occupé le 15 par le 1^{er} BLE, Celle Sul Rigo est pris le 17, après un sérieux combat, par le 22^e BMNA aidé du BM 21. Pour ces deux groupements la poursuite s'est heurtée à des difficultés croissantes : les destructions et mines abondent, les tirs de mortier et d'artillerie frappent avec précision.

Ainsi au soir du 17 juin, l'ennemi se raidit et met en œuvre des éléments plus importants qu'au début de notre engagement. De plus une pluie froide, abondante glace nos Tirailleurs qui gravissent, matériel au dos, des pentes transformées en patinoires.

Rupture de la dernière position de résistance au seuil de la Toscane

Le 18 juin la Division est au contact d'une position de résistance que l'ennemi veut défendre à tout prix. Dans notre secteur d'attaque deux points culminent constituant de solides points d'appui : le Mont Calcinajo sur l'axe de la 4^e Brigade, le fortin de Radicofani en face de la 1^{re} Brigade. Leur possession livre l'accès de la plaine de Toscane. Grâce aux renseignements obtenus par l'état-major une violente contre-batterie permet de museler en grande partie l'artillerie allemande.

- Au Groupement Est, la 4^e Brigade se porte vers le Mont Calcinajo (BM 21) qui culmine à 732 m, et le Mont Cancelli (BM 24) à 798 m d'altitude. Etiré sur 4 kilomètres de front le BM 21 atteint à 10 heures son objectif, qui se couvre peu à peu d'un épais brouillard. Il est alors contre-attaqué par le 3^e Régiment de parachutistes allemands, le combat

s'engage au corps à corps. Le 1^{er} RA engage le sommet de puissants tirs d'arrêt, et les BM 24 et BIMP interviennent pour dégager leurs camarades. Les chars allemands qui apparaissent sont arrêtés par les TD du 8^e RCA, ils refluent laissant deux carcasses brûlées de chars « Tigre » sur le terrain.

Au soir les Allemands abandonnent la partie, la 4^e Brigade vient de remporter un grand succès sur cette croupe dénuée du Calcinajo, mais la Compagnie Coutin « qui a tenu », dit son capitaine mourant, est anéantie.

Le BM 24 a occupé, un instant, le village de Ponti Vetriana.

- Au Groupement Ouest, la Légion atteint en fin de matinée les premières maisons de Radicofani. Ce village est défendu avec acharnement. Malgré les mines et les pièges, le 1^{er} BLE enlève le point d'appui et le château transformé en fortin par les Allemands, il perd dans ce combat de rues 5 tués et 25 blessés. L'ennemi abandonne 90 prisonniers et un butin énorme.

Le 22^e BMNA progresse également, mais il est gêné dans son mouvement par les falaises abruptes entre lesquelles coule le Fiume.

Tous les Bataillons de la Division sont donc en ligne.

Le lendemain la DFL franchit la position allemande rompue par notre action brutale mais une pluie intense l'arrête sur la ligne Piaggio Villanova (BIMP) et Piaggio Reggiano (2^e BLE).

En trois jours nous avons pris ou détruit 3 chars lourds Tigre, 6 Panthers, 25 canons de divers calibres dont 4 pièces de 88 m/m et 2 automoteurs. On ne compte plus les mortiers, armes automatiques ou fusils abandonnés.

Malheureusement cette victoire est chèrement acquise, nous perdons le colonel Laurent Champrosay : l'explosion d'une mine lui a brisé les deux jambes et il meurt de ses blessures sans avoir repris connaissance. Une émotion intense saisit la Division, consciente autant de la perte subie que de la dette de reconnaissance qu'elle doit à ce jeune colonel de 36 ans qui a forgé le 1^{er} RA à son image.

La victoire, chèrement acquise, que notre DFL remporte en Italie, appartient en premier aux formations d'assaut dont nous avons relaté les exploits.

Etroitement mêlés à ceux-ci, les Bataillons du Génie et des Transmissions partagent les aléas du combat en première ligne. Les Artilleurs de DCA antillais utilisés, soit en appui antichars, soit pour seconder les colonnes de ravitaillement, participent au plus près au combat.

Mais rien ne serait possible sans l'efficacité des services qu'il s'agisse du dévouement des formations sanitaires, du rendement de

l'Intendance du travail de Titan accompli par la Compagnie de réparation divisionnaire.

Il suffit, pour chacun de ces éléments, d'extraire des citations dont ils ont été l'objet, quelques mots se rapportant aux combats d'Italie, pour s'en rendre compte.

Tout d'abord, au sein même des Brigades, les Compagnies de canons d'infanterie (commandant Lalande, capitaines Magendie, Ceccaldi et Foubert) participent aux débouchés des attaques et au combat rapproché.

Les Compagnies antichars (capitaine Miville, capitaine Stahl, capitaine Goriau) forment l'ossature des lignes de défense destinées à conserver le terrain conquis.

Les Sapeurs du lieutenant-colonel Tissier ont été cités « réparant les brèches au plus près de l'ennemi, parfois en avant des premiers éléments d'infanterie ».

Au Bataillon des Transmissions du commandant Piette se trouvent réunis des Coloniaux, des marins, des légionnaires. Tous « conscients de l'importance de leur mission et de la confiance de leurs camarades des autres armes ont travaillé inlassablement, nuit et jour, sous les tirs des mortiers et d'artillerie à installer et à réparer les communications de la Division dans les rudes terrains d'Italie ».

Un éloge tout particulier est dû au Détachement de circulation routière du capitaine Pons. Formé de jeunes engagés dans les FFL, étudiants pour la plupart, il a pour mission de régler, surveiller la circulation, reconnaître les axes de progression et renseigner les unités. « Employé donc constamment en avant, derrière les troupes d'assaut, il s'est montré ferme, ardent, animé du meilleur moral malgré les pertes sévères « qu'il a subies ». Il compte parmi ses morts le 1^{er} tué de la Campagne d'Italie : l'aspirant Pauly.

Appartiennent également à l'arme du Train les conducteurs du commandant Dulau. À l'origine de cette formation se trouvent les cadres et quelques hommes du Corps Expéditionnaire de Norvège et les jeunes évadés de France en 1940 âgés de seize à vingt ans.

Formés en roulant dans les déserts, ces jeunes enthousiastes ont, « pendant la Campagne d'Italie », assuré un service exceptionnellement pénible, gagnant l'admiration et la reconnaissance des autres Unités de la Division.

Le Groupe antillais des FTA du commandant Lanlo va pouvoir « faire preuve des plus belles qualités militaires » en maintes occasions. Il sera en effet mis à contribution en toutes occasions : Défense contre avions efficace lorsqu'il s'agit de défendre l'état-major, ravitaillement ou transport de troues quand les besoins dépassent les disponibilités en transports normaux, Défense contre blindés aussi.

Enfin, les Services de la Division réussissent à satisfaire, dans des conditions particulièrement difficiles, tous les besoins de ses Unités malgré l'étirement et l'encombrement des communications et la rapidité de la progression des Formations d'assaut.

Le Groupe d'Intendance divisionnaire de l'intendant Perrat « n'a cessé de pourvoir sans relâchement ni défaillance et en toutes circonstances aux besoins des troupes de la Division. Auxiliaire précieux pour le Commandement et les Troupes qu'il ravitaillait ».

Parallèlement la 9^e Compagnie de Réparation divisionnaire du lieutenant Banel « véritable usine ambulante » se distingue dans la remise sur pied des véhicules et de l'Armement soumis à une très rude épreuve. Cet effort considérable lui vaut d'être cité ainsi par le général Brosset : « Elle a joué son rôle et l'a très bien joué s'égalant, par là, aux meilleures Troupes de la Division ».

Pour conclure, il reste à évoquer le dévouement de nos Formations sanitaires auxquelles tant d'entre nous ont eu recours.

Le Bataillon médical du médecin-colonel Le Bihan, l'ambulance chirurgicale des docteurs Vernier et Vignes, composés du personnel sanitaire typiquement Français libres tant par son hétérogénéité que par le meilleur esprit « Free French ».

« Grâce au dévouement et aux qualités techniques de son personnel ont contribué à sauver la vie à de nombreux blessés dans les circonstances les plus difficiles et souvent sous le feu de l'ennemi ».

Un cocktail très particulier existe à notre Division : l'Ambulance Hadfield Spears. Formée à l'origine en 1939 pour servir dans les Forces françaises, cette Formation après « l'aventure de Juin 1940 » rejoint la France libre. L'État-major et l'Administration sont Français, le matériel roulant, technique, hospitalier est anglais, les infirmières et les conductrices sont anglaises : voilà nos « Spearettes ». À leur côté des infirmiers et conducteurs Quakers, puis du personnel engagé au Tchad pour satisfaire le logistique domestique. Les autorités « moustachis » n'ont pas hésité à affubler cet ensemble d'une appellation qu'il refusera toujours de porter : Formation chirurgicale mobile n° 3.

Aux ordres du médecin-colonel Vernier et du médecin-commandant Vignes, elle sera soumise « les 23 et 24 mai 1944 » au pilonnage de l'Artillerie ennemie à San Giorgio du Liri perdant quelques blessés.

Miraculeusement l'ambulance pleine à craquer (210 blessés) a toutes ses tentes percées sans qu'un blessé soit atteint à nouveau. Nos « Spearettes » auront vécu dans la peine et dans la foi l'étonnante épopée de notre Division.

Engagés sur un front commun avec les Américains et les Anglais (et des Polonais), nous avons bénéficié des services - combien utiles et appréciés - des officiers de liaison

britannique - colonel Jack Whyte, et américain, commandant Coleman Romain et lieutenant W. Chandler.

L'un et l'autre surent très vite assimiler notre esprit Free French, grâce à quoi bien des incompréhensions purent être évitées et bien des satisfactions furent obtenues.

Nous sommes relevés le 20 juin pour participer au débarquement de Provence.

La Division a perdu en Italie 2 739 hommes dont 200 officiers ; depuis le début des opérations le 11 mai, 673 tombes jalonnent le chemin qu'elle a parcouru dont celles de 15 officiers.

J'extrait du motif de la citation à l'ordre de l'Armée accordée à la Division le 27 janvier 1945 le texte suivant : « Glorieuse Division issue des Forces françaises libres, qui, sous les ordres du général Brosset, a participé d'une façon éclatante au retour de la Victoire. Engagée en Italie, elle participe aux assauts lancés contre la ligne « Gustav », enlevant de nombreux villages, prement défendus, puis, après avoir troué la ligne « Hitler » (18 mai 1944) aux monts Santa Maria et Monte Morone (20 mai 1944), s'empare des faubourgs de Pontecorvo. Du 10 au 13 juin, elle bouscule l'ennemi dans les combats de Montefiascone et de Bolsena puis enlève de haute lutte Radicofani et le Mont Calcinajo, totalisant 1 000 prisonniers dont 15 officiers ».

Le 30 juin les troupes font mouvement sur le terrain d'aviation de Marcanise. À 17 h 30 un avion atterrit, le général de Gaulle vient passer en revue et féliciter ses fidèles.

À l'issue de la Revue le général de Gaulle décore :

- Les étendards et fanions cités à l'ordre de l'Armée : 1^{er} RFM, BIMP, BM 5, 1^{er} BLE, 1^{er} Cie FV du BM 21.

- Il remet la croix de la Libération au général Brosset, au capitaine de Corta, docteur Genet, lieutenant Germain de la Légion ; à l'officier des équipages Colmay du 1^{er} RFM ; au capitaine Hautefeuille et au Père Bigot de la 2^e Brigade ; au capitaine Neuville du Génie ; au capitaine Perraud, au Père Starky, au docteur Carmot, au sergent chef Tranap de la 4^e Brigade.

- Le général Brosset, le lieutenant-colonel Gardet sont faits officiers de la Légion d'honneur et chevaliers des commandants de Sairigné, Morel, Sambron, Saint Hillier et les capitaines Tencé, Chavanac, Quirot et Morlon.

- La Médaille militaire conférée à l'adjudant Delsol, au sapeur Lucciani, au tirailleur Nigabayo, au légionnaire Blauch, au sergent Mamadou Koulibali.

- La croix de Guerre est remise au colonel Raynal, au docteur Vallon, aux tirailleurs Aziz Cherif et Orakite Dratie, au quartier maître Guaffi et au Matelot fusilier Pont, cités à l'ordre de l'Armée.

Tous ces récipiendaires représentent symboliquement leurs Unités car bien d'autres médailles et croix de Guerre sont attribuées à la division pour cette Campagne victorieuse.

Ce récit de nos combats d'Italie est sans doute trop succinct, tant d'actions personnelles mériteraient d'être racontées ! Mais il est impossible de parler de notre Division sans évoquer le chef qui la commandait : le général Brosset. Il va avoir 45 ans lorsqu'il prend le commandement de la DFL. En Italie il l'entraîne « comme une Compagnie » à l'assaut de la ligne « Gustav ». Au « deuxième soir de bataille qui finit en soir de victoire » il sait qu'il est capable de mener le combat d'une Division.

« Je ne serai jamais un vrai général, mais ma Division est une vraie Division » écrit-il. Boutade évidemment, mais il sait, car la preuve en est faite désormais, qu'il peut manier infanterie, artillerie et même des blindés. « C'est très étrange, écrit-il, encore, que cette découverte progressive des possibilités que l'on représente. Je suis toujours étonné des gens sûrs de soi, il est beaucoup plus sûr de ne s'apprécier, comme dit Saint Hillier, qu'à l'autopsie ». Peut-être pense-t-il à cet instant au début de sa carrière militaire, quand « pour faire craquer des barrières » il s'engage à 17 ans pendant la Grande Guerre et gagne dans le rang 5 citations.

Depuis, cet homme extraordinaire, au corps puissant, ce guerrier, cet organisateur, cet explorateur de déserts, cet ethnologue, ce diplomate s'est épanoui. En 1939, il se heurte au manque d'audace et d'imagination de ses chefs et rrompt avec une hiérarchie qu'il juge archaïque. Il rejoint en 1940 le général de Gaulle qu'il sert un temps comme chef d'état-major. Mais l'action, le combat l'appellent, il va y donner toute sa mesure.

Évoquons-le donc tel que nous l'avons connu en short et en képi, conduisant à tombeau ouvert sa jeep à la sirène hurlante. Il est en premier échelon avec les unités qu'il lance dans la bagarre : ici il rétablit une situation, là entraîne des chars et commet bien des imprudences.

Cette méthode de commandement très particulière ne vaut que pour lui, n'est applicable que par lui : une liaison radio le maintient constamment en contact avec son chef d'état-major, il connaît à tout instant la situation de sa Division, court d'un P.C. à l'autre, décide, et l'état-major met en forme et diffuse les ordres particuliers à tous les échelons : Génie, DCR, Brigades ou Blindés.

Il faudrait un volume pour décrire tout ce qu'il est, une encyclopédie pour dire ce qu'il sait, une bibliothèque pour contenir tout ce qu'il dit. En tout il cherche sa limite : la perfection. Le général aime ses hommes et sa Division, et chacun parmi nous cherche, comme son chef, à donner le meilleur de soi-même.

Général Bernard Saint-Hillier

2^e Division blindée 1^{er} mars 1941 : la prise de Koufra

Par le général Jean Delmas

Le 1^{er} mars 1941, le colonel Leclerc avec 300 hommes dont 150 Français libres prennent Koufra, oasis du centre-est de Libye tenue par une forte garnison italienne.

Cette première victoire française, sous commandement uniquement français, reste le symbole de leur participation à l'offensive britannique contre les Italiens en Afrique et de la volonté de reconquête française. Le serment, prononcé le lendemain par le colonel Leclerc pour galvaniser l'énergie de ses hommes, entre dans la légende.

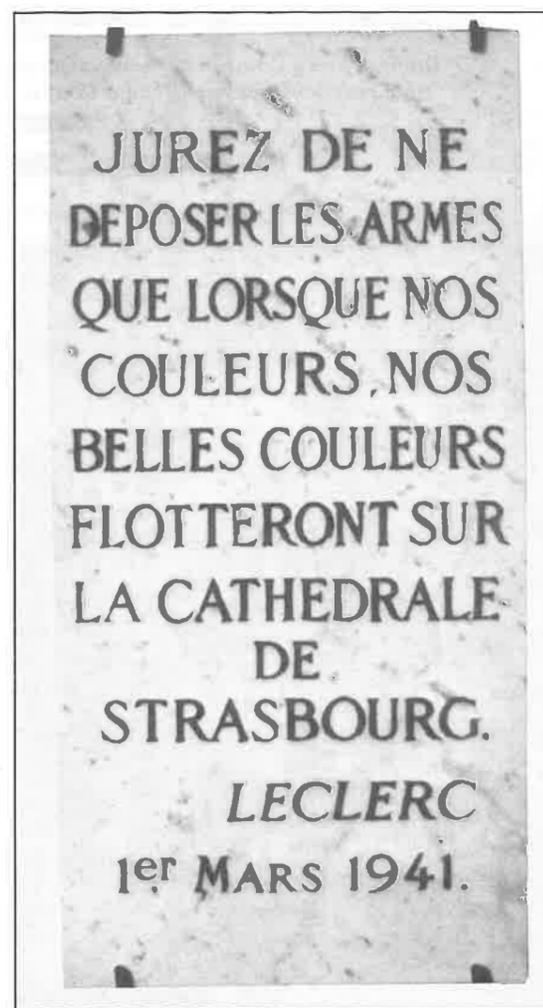
En cette fin d'hiver 1940-1941, l'Allemagne encore « amie » avec l'URSS, régnait sur le continent européen après avoir tenté d'écraser sous les bombes la détermination du peuple britannique à continuer la lutte.

Dans cette nuit noire, les Français de zone occupée cherchaient avec anxiété à trouver des raisons d'espérer à travers les nouvelles brouillées de la BBC. Quelques petites étoiles commencèrent à scintiller, mais n'étaient-elles pas filantes ?

En décembre, la contre-offensive anglaise à la frontière égyptienne fit planter les premiers drapeaux sur la carte d'Afrique. En janvier, l'annonce de la mort au combat, dans une oasis d'un lieutenant-colonel d'Ornano émeut. Et ce nom de haute tradition militaire démentait la presse collaborationniste qui traitait de « politicards enjivrés » ceux qui avaient rejoint de Gaulle. Mais d'Ornano était mort au cours d'un raid britannique sur Mourzouk qu'il accompagnait.

L'étoile la plus scintillante fut Koufra en mars 1941. Qui connaissait cette oasis et son vainqueur, un certain colonel Leclerc ? On trouva Koufra au sud-est de la Libye. On apprit ainsi qu'une petite colonne française, à 700 km de ses dernières bases du Tchad avait fait capituler une forte garnison italienne et planté sur le fort le drapeau français. Le Courier de l'Air, édité à Londres et « distribué » aux Français par la Royal Air Force, titra, le 10 mars, « une victoire française ».

Effectivement, c'était une victoire purement française : la colonne Leclerc agissait indépendamment des Britanniques. L'opération avait été voulue par de Gaulle et prouvait que la France avait repris sa place sur le champ de bataille. Et cette victoire française réjouissait d'autant plus le cœur des Français que le vaincu était l'Italien dont le coup de poignard dans le dos de juin 1940 était trop récent pour être oublié.



Choc psychologique certain pour l'honneur national, mais n'était-ce pas un coup d'épingle au niveau de la stratégie opérationnelle en Afrique ? Leclerc ne pouvant assurer la garde du fort, la mission passa aux Britanniques. Cette

occupation de Koufra n'empêcha pas la grande offensive victorieuse de Rommel récemment débarquée à Tripoli. Mais l'aérodrome de l'oasis de Koufra, sur le chemin direct Tripoli-Addis-Abeba pouvait être une étape utile aux Italiens pour secourir leurs troupes d'Afrique Orientale, attaquées par les Britanniques.

Quand les forces du général Graziani avait conquis Koufra en 1931, leur chef avait écrit : « Koufra est une étape dans la grande marche symbolique vers l'accomplissement du destin infaillible de l'Italie ».

Symbole pour symbole ! Koufra reste désormais dans la conscience française le symbole de la volonté de reconquête française. N'est-ce pas à Koufra que Leclerc a fait le serment de ne pas déposer les armes tant que les flèches de la cathédrale de Strasbourg ne seraient pas libérées ?

Général Jean Delmas

*Ancien président de la Commission française d'Histoire militaire
Président du conseil scientifique
du Mémorial Leclerc
et du Musée Jean Moulin*

• Ce texte a paru dans la revue « Les chemins de la mémoire » N°105 (mars 2001). Nous remercions le général Delmas ainsi que M. Désaubliaux, rédacteur en chef de la revue, de nous avoir autorisés à le reproduire.



Drapeau pris à l'ennemi par le régiment de tirailleurs sénégalais du Tchad à Koufra.



Leclerc et les hommes de sa colonne, après la prise de Koufra.

Ordre du Jour N°73

Officiers, sous-officiers et soldats
de la 2^{me} Division Blindée.

En cinq jours vous avez traversé les Vosges malgré les défenses ennemies et libéré Strasbourg.

Le serment de Koufra est tenu!

Vous avez infligé à l'ennemi des pertes très sévères, fait plus de neuf mille prisonniers, détruit un matériel innombrable et désorganisé le dispositif allemand.

Enfin et surtout, vous avez chassé l'envahisseur de la Capitale de notre Alsace, rendant ainsi à la France et à son armée son prestige d'hier.

Au nom du Général de Gaulle et de la France, je vous en remercie.

Nos camarades tombés sont morts en héros, Honorons leur mémoire!

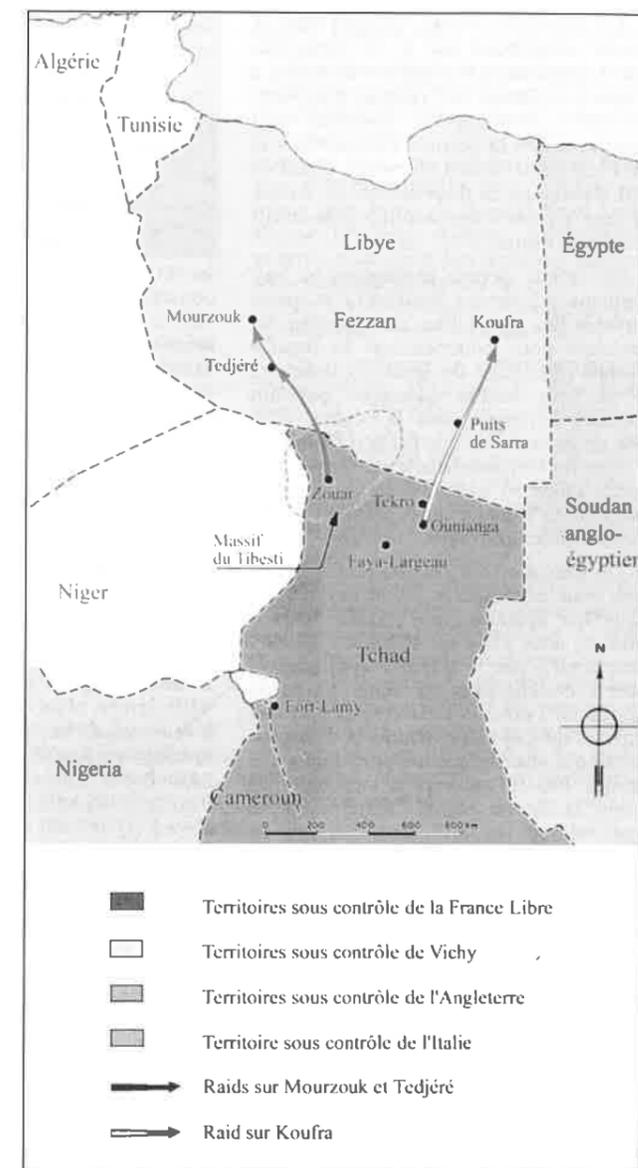
Strasbourg, le 24 novembre 1944.

Le Général LECLERC,
Commandant la 2^{me} Division Blindée.

L'ordre du jour du 24 novembre 1944 : Strasbourg a été libérée, le serment a été retenu.



Leclerc examine le fanion de la « Sahariana du Cufra » pris sur l'ennemi en déroute.



Vers Koufra janvier-mars 1941. Carte extraite du fascicule sur Koufra édité par la DMPA (voir ci-contre).

Spécial Air Service

Le Mémorial du souvenir

Par Georges Caïtucoli

Ces dernières années, compte tenu de lourdes obligations que je ne pense pas utile de rappeler, je n'ai pas pu me rendre à Sennecey-le-Grand où, chaque 4 septembre, des cérémonies du souvenir sont organisées par la section Rhône-Alpes et son Président Hilaire Colcombet. Ayant en 2001 davantage de disponibilité de temps, j'ai tenu à y participer comme je le faisais fidèlement avant.

En ce site devenu prestigieux, se rassemblent fidèlement résistants et parachutistes Français Libres du « Spécial Air Service » pour commémorer la bataille devenue légendaire de Sennecey-le-Grand. Ils se sont battus ensemble pendant plusieurs semaines dans la région. C'est donc en ce haut lieu que j'ai pris l'initiative de créer un Mémorial dédié aux Paras de la France Libre du SAS. Il a été inauguré le 4 septembre 1984 au cours d'une très belle et émouvante cérémonie.

Un retour en arrière me paraît nécessaire pour expliquer le choix de ce beau village que la Nationale 6 traverse. Depuis juillet et août 1944 les Paras du 3^e SAS commandés par « Conan » (Château-Jobert) étaient engagés dans plusieurs régions de France : la Bretagne pour les hommes du Capitaine Sicaud et de Tupet-Thomé qui seront d'ailleurs parachutés une seconde fois un mois plus tard dans les Vosges, la Vienne avec le Capitaine Simon venu relever les SAS britanniques du Capitaine Tomkin, qui s'y battaient depuis la nuit du 5 juin 1944, veille du débarquement de Normandie, et avaient eu 37 tués sur 40, le Maine-et-Loire avec le capitaine Fournier, la Corrèze avec le capitaine Wauthier. Enfin avec « Conan »



Un stick avant le départ en opérations.

les sticks de la 1^{re} et 2^e Compagnie, en particulier les Troops des lieutenants Porot et Rouan et celle du lieutenant Colcombet avaient mission d'attaquer tout ce qui passait sur les Nationales 6 et 7 et leurs environs.

Mary-Basset et Jarrot (« Goujon »), deux des hommes les plus extraordinaires de la lutte clandestine qui s'étaient déjà rendu secrètement deux fois à Londres où les SAS avaient, bénéficié de leurs précieux conseils, avaient été nommés responsables militaires du Général de Gaulle pour respectivement le Lyonnais et la Saône-et-Loire. C'est avec leur maquis, opérant en symbiose parfaite, que les Paras dès leur arrivée, réussirent des embuscades classées parmi les plus meurtrières de la guerre. Elles furent encore renforcées par l'arrivée de jeeps et leur venue mérita d'être rappelée car elle fut une extraordinaire prouesse. Pour cela, il faut remonter le temps.

David Stirling, « le Major fantôme », avait créé à l'automne 1941 en Égypte, une nouvelle unité qu'il avait baptisée, en Britannique ayant toujours opéré dans des services secrets, « Spécial Air Service ». Il avait proposé au commandant de la VIII^e Armée, alors en grande difficulté face à Rommel, de former des petits groupes de spécialistes supérieurement entraînés qui parachutés (ou en utilisant d'autres moyens) très loin derrière les lignes ennemies y sèmeraient désordre et destructions (le bordel disait-il) avec une priorité pour l'attaque des aérodromes, afin de détruire au sol les avions de la Luftwaffe.

David Stirling (Sir David car la Reine l'a ensuite anobli) m'a raconté plus tard que lorsque cette proposition avait été soumise

par le général Ritchie au quartier général, la moitié des galonnés et étoilés présents était consternée, l'autre riait avec plus ou moins de retenue...

Elle fut pourtant acceptée par le Général Auchinleck, commandant en chef car, après tout, elle ne demandait que de petits effectifs et très peu de matériel. Alors pourquoi pas ? La première mission effectuée par Paddy Maine (surnommé plus tard « Monsieur SAS » car il a détruit une centaine d'appareils ennemis avec ses hommes) permit, sur l'aérodrome de Tamet, de faire exploser et embraser 24 avions de combat. Ils n'étaient que cinq. Quelques jours plus tard, ils regagnaient les lignes alliées et fêtaient ce premier exploit au Bijou Bar pas loin de Kabret, leur base et lieu d'entraînement.

J'ai, eu quelques occasions dans la *Revue de la France Libre* de relater les exploits des SAS en Cyrénaïque, Tripolitaine, Tunisie. Également dans mon livre *Missions de l'impossible*¹, mais je ne les rappelle aujourd'hui que pour indiquer que David Stirling avait aussi eu l'idée, au printemps 1942, de doter son unité de jeeps spécialement armées (Vickers jumelées à l'avant et à l'arrière plus une Browning de 12,7) pour des raids en profondeur très à l'arrière du front.

C'est ainsi que le 27 juillet 1942 à une heure du matin, 16 jeeps firent irruption sur l'aérodrome de Sidi Hanneisch, à 150 kilomètres des lignes, utilisés par une redoutable escadrille allemande de Heinkel 111. Elles en repartirent après en avoir incendié et détruit une trentaine à la mitrailleuse. Trois des jeeps, sous le commandement du lieutenant Augustin Jordan, avaient des équipages français. Dans l'impitoyable traque qui suivit, notre camarade André Zirnheld trouva la mort. Dans ses papiers précieusement recueillis avant d'ensevelir son corps sous un amoncellement de pierres, pour le protéger des chacals, on trouva la bouleversante « Prière », qui a maintenant été adoptée par les écoles militaires françaises.

Quelques mois plus tard, précédant l'avancée victorieuse de la VIII^e Armée, à laquelle participait la 1^{er} DFL et des escadrilles des Forces Aériennes Françaises Libres, les jeeps des SAS, Stirling en tête, étaient lancées dans un raid extraordinaire de plusieurs semaines. Parties d'Égypte en avant-garde de l'offensive non stop de Montgomery, qui devait se terminer par la capitulation des forces ennemies d'Afrique du Nord, elles se retrouvèrent en Tunisie. Elles avaient tout attaqué sur les arrières de Rommel et en particulier les précieux dépôts de carburant.



Mmes Roseline Léon du Four et Bérengère Bordeaux-Montrieux fleurissent la tombe de leur père, le capitaine Guy Combaud de Roquebrune.

Trois jeeps françaises conduites par les lieutenants Michel Legrand, François Martin et Harent, tous trois futurs Compagnons de la Libération, (mais hélas à titre posthume pour les deux derniers) seront les premières à effectuer la jonction avec les alliés dans le sud Algero/Tunisien le 30 janvier 1943. Les G.I. ignorant tout du SAS et désagréablement impressionnés par des hommes mal rasés aux tenues peu réglementaires, s'empressèrent d'abord de les placer dans un lieu discret sans dire vraiment qu'on les enfermait. Il fallut plusieurs communications avec le Q.G. de Montgomery pour que tout rentre dans l'ordre.

Tout cela pour vous dire que ces fameuses jeeps étaient devenues une tradition SAS. En conséquence, lorsque le débarquement de Normandie fut préparé, le général Mac Leod commandant les SAS, devenus, cette fois, une réelle brigade car, compte tenu des formidables résultats obtenus en Afrique, il avait été décidé d'en multiplier l'effectif, très normalement, le commandement décida qu'elle comprendrait une unité spéciale de jeeps. Il ne savait pas trop comment lui permettre d'accéder à son théâtre d'opération, mais il faisait confiance à l'amélioration des techniques de parachutage du matériel. Ce problème ne s'était jamais posé en Lybie car les voitures s'infiltraient chez l'ennemi en passant par les confins désertiques où, le front était fluide, pour ensuite remonter vers leurs objectifs en naviguant dans le Sahara, comme on le fait sur mer avec compas et boussole.

Pour opérer sur le continent, cette méthode étant impossible, il fallait prévoir le parachutage pour permettre aux jeeps de faire des raids aussi efficaces qu'en Afrique derrière les lignes ennemies, mais, dans le présent, la méthode n'était pas au point et les premiers essais avaient été catastrophiques, désespérants. Le général Mac Leod, peu enclin au renoncement, imposa la poursuite des recherches avec l'appui de son chef le général Browning commandant toutes les unités de parachutistes, y compris les SAS qui cependant gardaient le contrôle total de l'étude des objectifs et des moyens nécessaires pour les atteindre.

Dans la perspective d'une solution heureuse du problème, chaque régiment fut doté d'une section jeep. Celle du 3^e SAS fut confiée à l'un des plus brillants, l'un des plus remarquables et des plus chaleureux meneurs d'hommes de l'unité, le capitaine Guy Combaud de Roquebrune, un officier d'une grande intelligence et d'une rigueur morale qui le rendait intransigent sur certains points. Son étonnant parcours lui conférait un prestige qui lui permettait, par l'exemple qu'il était, d'assurer un commandement indiscuté avec des hommes prêts à le suivre où il le déciderait, sachant que cela serait la seule et la meilleure solution.

Littéralement ulcéré par la guerre qu'il venait de subir où tant de carences avaient abouti à une défaite paraissant irrémédiable, dès sa démobilisation il n'avait songé qu'à la revanche. Malgré sa lourde charge familiale, car il avait six enfants, il décida rapidement d'utiliser son imprimerie familiale pour éditer des tracts et de premières feuilles clandestines tentant de montrer, à une France désarmée, qu'il ne fallait pas renoncer, mais se battre.

Une telle activité ne pouvait pas rester longtemps non détectée, et la Gestapo l'arrêta une première fois. Il préféra ne pas attendre la suivante et, après un rocambolesque passage par l'Espagne et ses prisons, il rejoignit Londres avec son complice Hilaire Colcombet.

Refusant les importantes fonctions qu'on lui proposait au sein de l'équipe gouvernementale, il s'engagea dans les parachutistes de la France Libre, unité que le Général de Gaulle avait créée dès Octobre 1940. Il en avait confié le commandement au capitaine Bergé qui s'illustra en Cyrénaïque et en Crète à la tête du French Squadron, du « Spécial Air Service » de David Stirling.

Après la victoire en Afrique du Nord, les rescapés de ces opérations, des évadés de France par l'Espagne et des volontaires d'Afrique du Nord furent regroupés en Grande-Bretagne pour former à partir d'avril 1943 les 2^e et 3^e régiments de para-

chutistes intégrés aux SAS (3^e et 4^e SAS) qui devaient se préparer pour la grande aventure du débarquement et de la libération de la France.

C'est ainsi que Guy de Combaud Roquebrune fut chargé de mettre sur pied et rendre opérationnelle la section jeep du 3^e SAS. Après plusieurs mois d'entraînements intensifs et d'incessants exercices de jour comme de nuit, au printemps 1944, si l'unité était prête au combat, le problème du parachutage des véhicules n'était pas résolu. Les déceptions s'étaient enchaînées, aucune solution fiable n'avait été trouvée.

Le 6 juin « Overlord » était lancé. Quatre sticks français de 4^e SAS eurent l'honneur, dans la nuit du 5 au 6, d'être l'avant-garde de l'armée alliée qui devait prendre pied sur notre sol et ensuite déferler pour le libérer. Des sticks britanniques, dans la même nuit, furent parachutés en Normandie et dans la Vienne. Les jeeps restèrent en attente de progrès techniques. Les semaines passèrent sans résultats probants. La bataille faisait fureur en Normandie. L'avancée alliée modifiait sans cesse les objectifs.

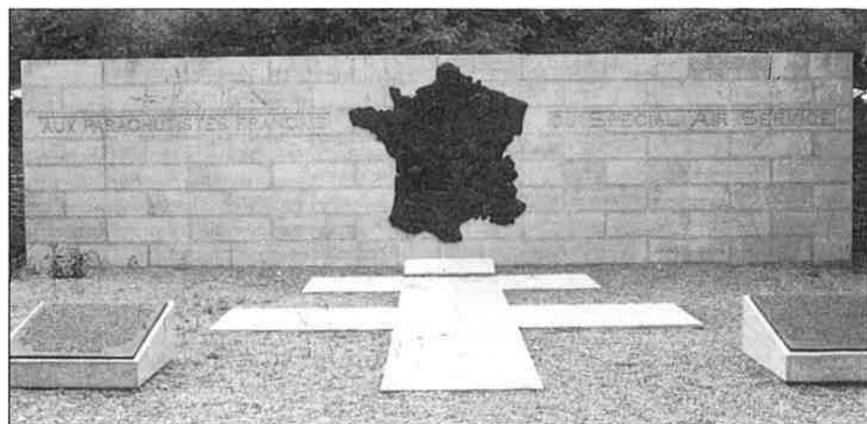
Pour préparer le débarquement qui aurait lieu en Méditerranée, une grande partie du 3^e SAS fut parachutée en Bourgogne, avec « Conan », son commandant. Hilaire Colcombet et les quatre sticks de sa compagnie opéraient du côté de Macon/Cluny avec l'appui des hommes du très remarquable maquis de André Jarrot « Goujon ».

Alors que ses camarades se battaient déjà un peu partout en France, le capitaine Guy de Combaud se morfondait. Sa colère et sa déception s'étaient chaque fois qu'au Q.G. il rencontrait le général Mac Leod, jusqu'au jour où celui-ci lui proposa une extraordinaire solution pour permettre aux jeeps de s'infiltrer dans le dos de l'ennemi sans passer par un parachutage encore non maîtrisé.

Les Américains devant lancer depuis Avranches une très importante offensive, il s'agissait ni plus ni moins, que de profiter du moment où le front serait rompu par l'avancée victorieuse des chars pour, dans la confusion ainsi créée, en empruntant les petites routes et les sentiers dans les bois, se retrouver largement derrière les lignes. Partant de là, de nuit le plus possible, par les voies secondaires de la France occupée, il faudrait rejoindre en des lieux convenus certains sticks déjà en opération pour les renforcer. Cela paraissait fou mais le commandant des jeeps n'hésita pas une seconde.

Deux jours après, il embarquait et retrouvait la France. Dans la foulée, à la suite des chars de Patton, sa petite unité s'engouffrait de nuit dans la brèche réussie par le général américain et, après un périple en tout terrain et par les chemins de campagne, il rejoignait en Bourgogne, avec la moitié de son effectif, les sticks de Conan et Colcombet appuyés par les maquis de Jarrot. Au cours des inévitables accrochages lors de ce long périple en France occupée, surtout au passage des ponts, il réussit à limiter ses pertes à un tué et un blessé.

L'autre moitié de l'unité confiée au lieutenant Picard poursuivit sa route pour épauler d'autres SAS, plus au sud. Vingt-



Le mémorial des SAS à Sennecey-le-Grand (Saône-et-Loire), inauguré le 4 septembre 1984.

quatre heures de repos et le jour suivant, à la tombée de la nuit, un convoi entier ennemi était détruit sur la Nationale 6 au lieu-dit du « Bois Blanc » grâce à la puissance de feu des quatre jeeps venues appuyer deux sticks de Colcombet.

Après bien des embuscades du même genre, le 3 septembre une information obtenue par Jarrot précisait qu'un très gros convoi ennemi se formerait à Sennecey-le-Grand dans la nuit pour, très encadré par des unités de DCA, se diriger au petit matin vers le Nord où une ligne de défense allemande se mettrait en place. Son ravitaillement était exigé du maire pour sept heures. Seules les jeeps pouvaient se rendre sur les lieux à temps. Guy décida de les engager.

Alors que les véhicules allemands avec leurs occupants à bord étaient en ordre de départ, les uns derrière les autres, tout le long de la route nationale qui traverse Sennecey-le-Grand, les 4 jeeps qui s'étaient infiltrées dans le village, remontèrent le convoi et tirant à bout portant de toutes leurs armes sur chaque camion croisé avec des balles explosives et incendiaires, sans oublier les « gammon bombes » explosant à l'intérieur des véhicules, elles le détruisirent.

Par une ruelle, les jeeps avaient prévu d'accéder à une petite voie de dégagement pour s'échapper. Hélas des camions y stationnaient ne permettant pas de l'emprunter. Il fallut faire demi tour et tenter de rejoindre la route nationale où l'enfer avait été déclenché. Dès qu'elles y débouchèrent, elles furent prises sous le feu des canons de DCA dont les plates-formes à l'avant du convoi n'avaient pas été touchées. Le capitaine Guy de Combaud Roquebrune fut tué le premier. Trois jeeps furent anéanties avec leur équipage. La dernière, en feu, échappa miraculeusement. Les courageux habitants du village réussirent à en cacher les occupants et permettre de les soigner car ils étaient gravement atteints. On ne sut jamais exactement l'étendue des pertes ennemies ce jour-là, évaluées de toute façon à plusieurs centaines.

C'est en souvenir de cette bataille meurtrière et légendaire, livrée par les SAS, que le Mémorial des Parachutistes Français Libres du « Spécial Air Service » a été implanté dans ce village de Sennecey-le-

Grand martyrisé ensuite par les représailles allemandes. Nous l'avons décidé avec Hilaire Colcombet et André Jarrot le formidable « Goujon » de la Résistance, sans même savoir comment on le financerait mais vous savez que notre devise est « qui ose gagne ».

Notre talentueux SAS Jean Mélinand accepta, à la seule condition que cela soit bénévole, de prendre en charge le projet depuis sa conception jusqu'à sa réalisation. Ce fut une superbe réussite.

Si je suis heureux d'avoir pris cette initiative et de l'avoir menée à bien, je suis aussi, je l'avoue, très fier de ce qui a suivi. Au cours d'une visite faite à Londres à David Stirling, il m'avait dit combien il trouvait dommage et inéquitable que les SAS soient en Grande-Bretagne, divinisés et considérés à juste titre comme l'élite de l'élite alors que les SAS français restaient pratiquement méconnus chez eux.

« Si l'on considère le parcours du « Spécial Air Service » depuis sa création jusqu'à la fin de la guerre, finalement les Français en ont fait autant que les Britanniques. Nous avons d'ailleurs perdu, vous et nous presque autant de camarades, morts au combat derrière les lignes ennemies. Alors je vais proposer que ce Mémorial des SAS de Sennecey-le-Grand soit international pour être celui de tous les SAS, toutes nationalités confondues ».

Je ne pensais pas, malgré l'indiscutable autorité que le créateur du SAS avait sur tous ceux qui avaient participé à l'exceptionnel combat de cette exceptionnelle unité, qu'il parviendrait, à faire adopter Outre-Manche, cette proposition tant, des décennies après, les SAS étaient devenus pour les Britanniques la référence absolue. Dans l'ensemble, ils ignoraient d'ailleurs totalement que des Français en nombre et des Belges dans une compagnie, y avaient beaucoup participé et parfois très glorieusement.

Mais le pouvoir du « Gourou », comme il était surnommé, restait total. C'est ainsi que le 4 septembre 1988 dans une cérémonie de grande ampleur et d'une rare qualité, en présence de plusieurs Ministres, le mémorial de Sennecey-le-Grand s'est internationalisé pour devenir celui de tous les SAS.

En ce jour mémorable présidé par David Stirling, nous étions honorés par la présence de Mary Churchill, grande amie d'Hilaire Colcombet et dont le frère Randolph avait été SAS en 1942, de nombreux SAS britanniques venus de tous les horizons et en particulier nos camarades Lord Georges Jellicoe (héros de la Crête), Carry Elves, le Viscount Slim, Josling et une foule d'autres, anciens des SAS. Pour couronner le tout, un contingent de SAS britanniques actuels en uniformes (et c'était une première) s'est aligné aux côtés d'une compagnie de Paras du 1^{er} RPIMA unité de tradition, porteuse de notre drapeau « Compagnon de la Libération ».

En ce grand jour, notre ami le Sénateur André Jarrot, ancien Ministre, compagnon de la Libération, le formidable « Goujon » de la clandestinité, était entouré de la foule de ses camarades résistants et des maires des villages des environs. Tous les ans, le 4 septembre, ces fidèles sont là avec le Sénateur-Maire de Sennecey-le-Grand, M. Emorine que nous ne remercierons jamais assez, ainsi que ses prédécesseurs, pour sa constance et son aide afin que le souvenir de ces événements tragiques et glorieux reste toujours présent.

Lorsque l'on sait ce que « le Spécial Air Service », les SAS, représente en Grande-Bretagne, c'est un véritable honneur qui a ainsi été rendu à leurs camarades français, en acceptant que le lieu officiel où ils doivent venir se recueillir, en souvenir de tous leurs disparus, soit situé en France.

En cette circonstance, David Stirling, après que nous ayons dévoilé ensemble, les stèles où sont gravées en lettres de bronze, pour la postérité, les noms de tous les nôtres qui sont morts en mission, derrière les lignes ennemies, fit un formidable discours et nous donna rendez-vous pour le jubilé des SAS en 1992 à Londres. « J'interdis à chacun de nous de disparaître de cette terre avant cette date », avait-il même ordonné ! Trop, hélas, n'ont pas pu lui obéir.

Mais depuis, chaque année, les Britanniques honorent de leur présence notre cérémonie du 4 septembre et le colonel Léa, vice-président exécutif de la Regimental SAS les représentait ce jour-là, accompagné d'anciens avec le bérêt sable portant la devise « Qui ose gagne ». Ils peuvent constater que comme toujours ce grand moment du souvenir se déroulait dans une atmosphère de grande émotion, en présence d'une foule locale qui, fidèlement et avec ferveur tient à venir nombreuse pour rappeler ces combats que nous avons mené au coude à coude, hommes des maquis et SAS.

Vous savez maintenant à peu près tout sur ce superbe mémorial de Sennecey-le-Grand et sa raison d'être. N'hésitez pas à faire un détour pour aller vous y recueillir lorsque vous êtes dans cette Bourgogne aux vins réputés. Nos camarades disparus méritent qu'on se souvienne de leur sacrifice.

Georges Caïtucoli

1 - Éditions Les Presses de la Cité ou Fondation de la France Libre.

Forces navales françaises libres Le poids de la marine

Par le vice-amiral d'escadre Émile Chaline

Dans une note personnelle, adressée le 8 février 1942 au général Otto von Stupnagel, commandant en chef des forces d'occupation en France, l'amiral Darlan, alors vice-président du Conseil, écrivait :

« En ce qui me concerne j'ai la conviction que l'intérêt des deux peuples, allemand et français, est dans le rapprochement. J'ai toujours eu cette conviction ; sans cela en juin 1940, moi aussi, je serais parti en dissidence. J'avais sur mes navires 45 milliards de francs et la Flotte m'aurait suivi ».

La défection de la marine française est certainement l'acte le plus lourd de conséquence de toute la période qui suit la demande d'Armistice par le maréchal Pétain. Si notre Flotte, la quatrième du monde, avait décidé de poursuivre la lutte, je ne doute pas qu'elle aurait entraîné avec elle tout l'Empire.

Seuls, une poignée de marins, avec à leur tête l'amiral Muselier, ont répondu à l'appel du général de Gaulle. À ce handicap du nombre, s'ajoutent deux autres difficultés :

- Beaucoup de jeunes volontaires ne sont pas des professionnels du métier des armes ou de la mer, leur formation va prendre du temps.

- La plupart des navires français qui se trouvent en Grande-Bretagne sont dans un état matériel médiocre.

Mais ces problèmes seront bientôt aplanis. Les personnels de tous grades font preuve d'une bonne volonté manifeste ; dans les écoles de la Royal Navy, où ils s'instruisent, ils sortent presque toujours dans les premiers devant leurs condisciples britanniques. À HMS Osprey, le commandant de l'école morigène ses nationaux :

« Je veux bien que les Froggies¹, soient plus forts que vous en technique ou tactique, mais je ne puis admettre que vous rédigez en langue anglaise moins bien qu'eux ».

Avec lucidité, l'amiral Muselier décide d'armer des bâtiments neufs de construction britannique.

Un instrument de combat de taille modeste mais d'une efficacité remarquable va se développer rapidement et apporter dans les années difficiles une aide très appréciée aux Alliés. Les FNFL sont aux côtés de la Royal Navy quand l'issue est incertaine, quand l'ennemi remporte des succès sur tous les fronts que ce soit dans l'Atlantique, la Manche ou la Méditerranée. Après l'entrée en lice de l'URSS, du Japon et des États-Unis, les marins de la France libre sont présents sur tous les océans.

Bien que leur Histoire s'achève officiellement le 3 août 1943, les FNFL deviennent les FNGB², et s'accroissent de plusieurs unités, dont 4 frégates qui vont poursuivre les exploits de leurs aînés.

À la Libération, sont armés en quasi-totalité par des marins de la France libre, plus de soixante navires marchands, le contre-torpilleur Le Triomphant, les sous-marins Rubis, Minerve, Junon, Curie, les avisos Savorgnan de Brazza, Commandant Duboc, Commandant Dominé, Chevreuil, Moqueuse, les frégates l'Aventure, La Décou-

verte, La Surprise, l'Escarmouche, les corvettes Aconit, Lobélia, Roselys, Renoncule, Commandant Détrouy, Commandant Drogou, Commandant d'Estienne d'Orves, les patrouilleurs Président Houduce et Reine des Flots, le croiseur auxiliaire Cap des Palmes, les chasseurs 10, 11, 12, 13, 14, 15, 1, 42, 43, les MTB 90, 91, 92, 93, 96, 98, 22, 7, 23, 9, le 1^{er} RFM, le 1^{er} BFM Commandos, la 6^e Flottille d'Exploration.

Le palmarès des FNFL est remarquable : La place d'honneur revient aux navires marchands, qui ont apporté une très importante contribution à la Victoire, pour ne citer que le Fort Binger qui repousse au canon un sous-marin ennemi, la Franche Comté, infatigable ravitailleur à la mer des escortes de convois, l'Indochinois, surnommé le « tramway de l'Atlantique » pour sa régularité de ses traversées en solitaire et qui apporte sous les bombardements incessants un millier de tonnes de viande aux habitants de l'île de Malte qui en sont privés depuis dix mois, le Félix Roussel qui, sous le feu des Japonais à Singapour, réussit à sauver un millier de femmes et d'enfants.

Les contre-torpilleurs, torpilleurs, avisos, frégates, corvettes, patrouilleurs ont joué un rôle important dans la bataille de l'Atlantique. C'est Churchill qui a dit :

« C'est la bataille qu'il fallait à tout prix gagner, car sans cette victoire, il n'y aurait pas eu d'autres batailles ni d'autres victoires ».

4 U-Boote³ seront officiellement coulés, l'U 136 par le Léopard, les U 432 et 444 par l'Aconit, l'U 609 par la Lobélia. Nos bâtiments de surface ont effectué tout au long de la guerre plus d'une cinquantaine de gérades contre des U-Boote ; ils leur ont infligé des dommages non négligeables et ils ont une part certaine dans des destructions qui ne leur sont pas officiellement attribuées.

Les sous-marins ont été particulièrement actifs :

- Le Rubis effectue 28 missions de guerre, mouille 683 mines auxquelles on attribue la perte de 19 unités ennemies.

- Le Minerve et la Junon effectuent de très nombreuses patrouilles sur les côtes de Norvège à la recherche des cuirassés Bismark et Tirpitz ou en missions spéciales et périlleuses de débarquement d'agents secrets.

- Le Curie, s'illustre en Méditerranée où il réussit, au cours de sa 13^e patrouille, la destruction en quelques heures de 3 cargos.

Mais les 9 corvettes FNFL (en comptant l'Alysse et le Mimosa) ont coulé à elles seules 3 U-Boote, soit un coefficient d'efficacité de 0,33.

Les Chasseurs opèrent en première ligne en Manche et dans l'estuaire de la Tamise : ils seront engagés dans les opérations meurtrières de Bruneval et de Dieppe.

À partir de mars 1943, la 23^e Flottille de MTB entre en action dans la Manche. Les vedettes ont pour mission d'intercepter et détruire sur les côtes de France convois et patrouilles ennemis. Elles s'en acquittent brillamment coulant ou endommageant plus d'une vingtaine de navires ennemis.

Les fusiliers marins comptent parmi les plus glorieuses unités FNFL. Le 1^{er} BFM devenu plus tard le 1^{er} RFM sera engagé aux côtés de la 1^{er} DFL et partagera ses succès à Bir Hakeim, en Afrique, en Syrie, en Italie et en France. Le 1^{er} BFM commandos participera à un grand nombre de raids discrets mais périlleux dans les îles anglo-normandes, sur les côtes de France, en Belgique et en Hollande et bien sûr, le 6 juin 1944, il s'illustrera à Ouistreham.

Le 6^e FE entrera en opérations fin 1943 ; elle compte dans ses rangs beaucoup de ceux qui se sont couverts de gloire avec le groupe air-marine, le fameux squadron 340, dans les combats aériens au-dessus de la Manche pendant la bataille d'Angleterre et à Dieppe.

Lors du débarquement en Normandie, sont présents : le 1^{er} BFM Commandos, le Courbet, la Combattante, 4 frégates, 4 corvettes, 6 chasseurs et 8 MTB. La plupart de ces unités navales seront ensuite engagées dans la réduction des poches de l'Atlantique.

Outre les sous-marins et bâtiments de surface coulés précédemment cités, les FNFL ont détruit 14 avions ennemis, dont 4 par le Courbet et 8 par les Chasseurs.

Nos unités ont souvent prêté secours à des navires en détresse telle la Roselys en février 1942. Le convoi qu'elle escorte au retour de Mourmansk traverse un champ de mines : le chef d'escorte et 5 navires marchands sautent. La Roselys n'hésite pas à accoster directement les groupes de survivants malgré les risques énormes que représente cette navette dans le champ de mines : elle récupérera 179 hommes et 5 navires différents. Ce sont au total plus de mille trois cents rescapés qui sont à porter au bilan de la France libre, le record appartenant au Commandant Détrouy avec 322 en une seule fois.

L'activité des FNFL s'est malheureusement traduite par de douloureuses pertes. La marine marchande a payé le plus lourd tribut. Mais la marine de guerre n'est pas en reste avec les disparitions du Léopard, du Surcouf et du Ch 5 par fortune de mer, celles du Narval, du Mimosa, d'Alysse, du Viking, du Poulmic, du Ch 8 et de la Combattante par action de l'ennemi.

Ce qu'une poignée d'hommes a fait est impressionnant. Ils ont détruit à eux seuls plus de sous-marins, de bâtiments de surface et d'avions que tout le reste de la marine française.

Quand on pense au courage, à l'esprit d'abnégation jusqu'au sacrifice, dont ont fait preuve les marins de Vichy à Mers DEL Képhy, en Syrie, à Casablanca, à Madagascar, on ne peut que regretter que tant de qualités n'aient pas été mises au service de la France libre, des Alliés et de la Victoire.

Le vice-amiral d'escadre (C.R.)

Émile Chaline

¹ Froggies = Grenouilles, surnom amical des Français, mangeurs de grenouilles

² FNGB = Forces Navales en Grande-Bretagne

³ Les corvettes FNFL sont très performantes. Les 348 corvettes alliées engagées dans la bataille de l'Atlantique ont coulé 50 U-Boote, soit un coefficient moyen d'efficacité de 0,14.

Évadés de France

L'exemple de Pierre Dac

Oui... Mais qu'ont-ils donc de spécial qui les différencie des autres ? Robert Belot, dans son livre « Paroles de Résistants » (Berg-International 2001, disponible aussi à la Fondation), tente d'éclairer leur personnalité. Ici, Pierre Dac, le célèbre humoriste et Maurice Druon.

Il faut à présent en venir au paradoxe que représente cette Résistance du troisième type et qui permet de retrouver la parole de ceux qui en ont été les artisans.

À première vue, nous sommes en présence d'un phénomène éclaté qui se déroule hors de France, d'un flux de population déscendré et désinstitutionnalisé, pourrait-on dire, produit de micro-décisions qui, sans concertation, sans plan d'ensemble, vont finir par former une donnée historique qui pèse sur l'événement. Nous sommes donc bien à l'opposé d'un mouvement de résistance, d'un réseau ou même de la France libre, dont les membres sont régis par une hiérarchie, un organigramme, assignés à des fonctions précises. Ceux-là pourront se compter à la Libération au moment de ce qu'on appelle la « liquidation ».

Cette spécificité, un ancien candidat à l'évasion, auteur du Chant des Partisans, l'avait entrevue intuitivement et lyriquement vingt ans après la Libération. Maurice Druon, invité par un groupement d'évadés, se félicitait de cette initiative qui permettait enfin de « mettre face à face, de placer côte à côte tant de frères de cœur, de décision et d'épreuve qui, jusque-là, forcément, s'ignoraient, et de les amener, se regardant, à se demander vingt ans après, les motifs qui les ont conduits d'Amiens et de Montpellier, de Colmar et de Saint-Brieuc, d'Avignon, de Bourges, de Périgueux, à décider chacun pour soi d'un acte qui les fait si semblables ». Comment a-t-il été possible que « toutes ces voies diverses » aient eu la même direction ? Sous l'effet de quelle main invisible, pour quelle ultime raison « tous ces gestes dives, héroïques ou quotidiens, toutes ces actions, éclatantes ou secrètes » ont-ils pu se fédérer et se coaliser en un mouvement collectif ?

Apparemment, donc, cette modalité de la Résistance est la moins apte à produire des sources par où pourrait surgir la parole résistante. Et pourtant, elle a laissé des traces exceptionnelles qui permettent de revisiter le champ du refus et de ses postures. Elle nous paraît intéressante aussi en ce qu'elle n'émane pas des professionnels de l'écriture ou de la pensée (même si l'on peut y rencontrer des agrégatifs en philosophie, par exemple), ou de membres de mouvements ou réseaux qui en reproduiraient les mots d'ordre.

Ces traces, ces sources, on peut les retrouver grâce à l'internet qui les évadés ont dû subir et à la présence d'un organisme qui, on l'a vu, avait pour mission de les faire sortir d'Espagne. C'est dans ces

prisons que ces futurs combattants découvrent que d'autres ont fait comme eux et qu'ils constituent un enjeu, à la fois diplomatique, politique et économique, qui les dépasse et qui concerne un ensemble d'acteurs qui eux aussi, pour cette raison, ont laissé des archives.

Selon des modalités et des fréquences qui évolueront de 1940 à 1944, ces hommes, ces détenus, las d'un enfermement qui violente leur désir de servir la cause de la liberté, ne tardent pas à manifester leur impatience. Ils savent plus ou moins qu'une possibilité de sortie existe et que le reflux sur la France totalement occupée n'est pas pratiqué. Même si leur parole n'est pas totalement libre - ils n'ont qu'une confiance très limitée en leurs geôliers qui parfois leur confisquent leurs carnets de route -, ils savent qu'ils risquent moins qu'en France (surtout après novembre 1942). Aussi ne craignent-ils pas d'écrire à tous les interlocuteurs susceptibles de leur prêter une oreille bienveillante et efficace pour abrégier leur détention, ou tout simplement pour trouver un soulagement à leur tourment.

Un exemple célèbre illustre cet usage en liberté surveillée de la parole de l'évadé, Pierre Dac, le célèbre humoriste qui rejoindra le général de Gaulle, tente de passer la frontière franco-espagnole une première fois, à la fin de l'année 1941. Il est pris sur le fait, jugé rapidement par les autorités françaises, interné un court moment, puis libéré. Que dit Pierre Dac au commissaire de police qui l'interroge ? Une part de vérité (la crainte des mesures antisémites), mais aussi une part de mensonge (il dit être parti « sans but précis », et regretter son acte alors qu'il sait très bien qu'il va retenter l'aventure à la prochaine occasion pour rejoindre Londres et la France libre).

« Je me nomme Pierre Dac, j'étais réfugié à Toulouse, 42, boulevard de Strasbourg, depuis le 12 juillet 1940. Antérieurement, j'habitais Paris, 45, rue de Douai (9^e) où j'exerçais la profession de chansonnier. Désespéré par les mesures prises à l'encontre des israélites, et sur coup de cafard, je me décidais à me rendre en Espagne, sans but précis. Je quittais Toulouse le 15 novembre 1941 à destination de ce pays. J'ai franchi la frontière clandestinement, le lendemain soir, par le col de Banyuls. J'étais accompagné d'un camarade actuellement en Espagne, lequel s'était auparavant mis en rapport avec un guide qui, je crois, habite Banyuls. Je ne connais pas le nom de ce guide et ne pourrais le reconnaître. Arrêté avant mon arrivée à Barcelone, j'ai été incarcéré sur le champ à la prison de cette ville et relâché seulement aujourd'hui. Je regrette sincèrement mon acte ».

Un an après, Pierre Dac franchit avec succès la frontière mais connaît la rigueur et la langueur des prisons espagnoles, à Cacérès notamment, dont le régime est sévère. Doyen du groupe des Français, il prend la

plume pour tancer un représentant local de la Croix-Rouge française et réclamer une libération prochaine. Le ton est à l'évidence beaucoup plus libre que dans la déclaration précédente. Là, il déclare franchement le dessein qui l'anime depuis deux ans, évoquant non des « regrets » ou des « coups de cafard », mais le « courage » et « l'honneur ».

« J'attire votre attention, Monsieur le délégué, sur le délicat de la situation morale faite à tous mes camarades, pour la plupart des jeunes gens dont le courage et le cran ne sont plus à démontrer. Le point crucial de cette situation morale est constitué par le vague et l'incertitude. (...)»

En ce qui me concerne, permettez-moi de vous rappeler que, âgé de 49 ans, j'en suis à mon second passage en Espagne et que le premier s'est soldé par 150 jours de détention tant en Espagne qu'en France. Depuis deux ans 1/2, mon existence est intégralement consacrée à ce qui fait que mes camarades et moi sommes actuellement ici. (...)

Si je vous écris cette esquisse de curriculum vitae, c'est uniquement pour vous démontrer que mes camarades me considèrent comme habilité pour parler en leur nom, ce dont je suis heureux et fier. Nous sommes ici des hommes qui avons choisi le droit chemin de l'honneur. (...) Je comprends parfaitement les difficultés avec lesquelles vous êtes aux prises, mais je ne doute pas non plus que vous comprendrez les sentiments qui nous animent et qui sont exclusivement basés sur la grandeur et la noblesse ».

Lorsqu'ils tentent d'écrire en France pour rassurer leurs familles, les évadés sont beaucoup plus discrets sur leurs intentions, de peur d'exposer les leurs à des représailles de la part des autorités françaises.

Aux Évadés de France

Attention ! Si vous souhaitez recevoir la Revue de la Fondation de la France libre, à la suite du présent numéro, il est absolument nécessaire de vous abonner. Cherchez et trouvez le bulletin d'abonnement dans ce numéro.

Permanences

Le bureau des Évadés de France, au 59, rue Vergniaud, se trouve au premier étage (ascenseur). Il est ouvert les mercredis et jeudis après-midi mais on peut prendre d'autres rendez-vous.

Téléphone direct : 01 48 89 05 19

« L'Union des Combattants »

Vous recevrez par ailleurs le dernier numéro de « L'Union des Combattants » qui ne paraîtra plus après le 31 décembre 2001.

Abonnez-vous donc à la Revue de la Fondation de la France libre.

Le temps du courage est venu...

Par le Père Maurice Cordier

Chers Camarades Évadés de France,

Ce premier message, dans les colonnes de « Fondation de la France libre », fait suite aux Éditoriaux de « l'Union des Combattants », qui constituaient jusqu'ici pour nous, comme le « point de rendez-vous », où nous avons souvent réussi à communiquer dans le souvenir, la pensée, les idées, mais aussi dans l'action et dans le cœur. Je souhaite que cet espace d'expression, mis à notre disposition généreusement par la Fondation, continue d'être ce point de rencontres fraternelles, jusqu'au bout ; rencontres entre nous, Évadés, mais également rencontres avec tous les Français libres, avec qui, quelles que soient les vicissitudes, nous avons partagé une fois pour toutes le refus catégorique de la lâcheté et de la honte, la passion de prendre les armes pour libérer notre patrie, l'esprit de sacrifice, quels que soient les risques, et au delà, un projet d'avenir qui et encore loin de sa réalisation hélas ! dont le symbole a été, est, et sera la croix de Lorraine, emblème du général de Gaulle. Rencontre entre nous, rencontre avec les FFL, n'est-ce pas, à l'échelle du présent, ce que nous avons passionnément recherché aux horizons de nos vingt ans ?

Il est temps de resserrer les rangs, chers Camarades et de rejeter les considérations, les projets à courte vue, qui, en atomisant les énergies, ont paralysé l'action des Com-

battants que nous sommes toujours et rétréci nos horizons.

Oh ! il ne s'agit pas de reprendre nos armes de guerre, car nous serions vite surclassés. Mais il s'agit de faire entendre ce que nous sommes, notre être, notre valeur, notre honneur. La faiblesse de nos civilisations qui se veulent pacifiques, réside dans leur incapacité offensive : au moment de crises spectaculaires, ce qui domine, c'est d'abord la peur, peur de l'infiniment petit microbe comme de l'énorme bombe ; c'est ensuite la démission : on se retourne, non pas contre l'ennemi, mais contre l'assureur, contre le chef responsable, contre l'État Providence ou contre le... « lampiste » et on se replie derrière les refuges de l'autisme et de l'égoïsme.

Aucun discours politique n'a jamais pu lutter contre cet instinct de survie qui, à la limite, pousserait davantage à retourner dans la sécurité de l'utérus maternel, qu'à prendre le risque de son propre combat pour la vie.

Regardez, chers Camarades, le peuple que nous côtoyons : essayez de faire l'inventaire des groupes humains, qui disposent au fond d'eux mêmes de ce courage d'être, tous les jours, à chaque seconde, à la hauteur de l'événement, le courage de vivre coûte que coûte ces raisons de vivre plus importantes que la vie elle-même. Vous constaterez qu'il y en a bien peu ; encore

une fois c'est un petit reste. Vous constaterez aussi qu'en bonne place, osons dire : entête, il y a ceux qui n'ont jamais posé les armes, il y a ceux qui ont sacrifié leur jeunesse pour aller chercher leurs armes et revenir sur le sol natal apporter la Libération ; dans notre langage associatif, nous disons, il y a les Français libres, il y a les Évadés de France et il y a les Résistants.

Prétention orgueilleuse et intolérable ? Non ! acceptation de prendre tous les risques, au service des autres hommes, oui bien sûr. Et ce avec les armes que nous avons : la valeur de nos personnalités, les preuves de générosité parfois répandues comme un flot de sang généreux ; la force de la pensée affermie par l'intensité du combat ; l'irrésistible poussée de l'amour, quand il consiste à donner la vie pour ses frères ; le courage, en somme, témoigné chaque jour. La puissance de rayonnement de nos possibilités, trop souvent occultées, est bien plus présente et bien plus efficace que nous le croyons.

Après de ce que nous, et nos camarades sacrifiés, ont fait, la rage destructrice des kamikazes paraît bien peu de chose.

Nous serions devenus des lâches si nous laissons percer quelque admiration pour ces terroristes comme cela se voit ou si nous laissons nos compatriotes faiblir. Continuons donc d'être ce que nous sommes, jusqu'au bout et gardons-nous bien de faillir.

Père Maurice Cordier

Notes de lecture

« La vie est belle à en crever »,

de François Lemaire

Au vrai, qu'est-ce qu'un homme ? Au-delà des péripéties quotidiennes, des fauxsemblants de la société, de la vie professionnelle, de la famille et des enfants, que sais-je, qu'est-ce qu'un homme ? ou une femme. C'est sans doute dans l'épreuve, alors que le désarroi le plus noir et les blessures les plus effrayantes semblent devoir nous marquer à jamais que notre véritable nature trouve son expression.

Telle est sans doute la leçon maîtresse que la lecture de ce livre poignant nous apporte. Jacques Beaugé, son héros, a publié auparavant un récit autobiographique qu'il faudrait lire parallèlement à celui-ci. Il serait alors intéressant d'observer l'alternance de l'inspection et de l'observation personnelle avec l'analyse pénétrante de l'observateur extérieur.

J. Beaugé, qui un temps se fera appeler Jacques Lebreton, est un Français Libre de la toute première heure. Privé de ses yeux et de ses mains à l'issue de la bataille d'El-Alamein mais nanti d'une volonté de vivre peu commune, il affrontera désormais l'existence à sa manière. « Dieu m'a désigné pour un autre combat », écrit-il à son père. Il y trouve la liberté intérieure par le biais de l'amour du prochain : des plus pauvres en particulier.

De telles remarques, que sa biographie met excellentement en valeur, resteront sans doute incompréhensibles à beaucoup. Elles en inciteront probablement quelques-uns à lire ces lignes. Elles les entraîneront vers la Lumière dont Jacques Beaugé s'est fait tout à la fois l'acteur, l'avocat et le témoin.

A. Casalis

Biographie de J. Lebreton Sarment. 19,50 € (Sans Yeux et sans Mains de J. Lebreton. Casterman)

• Sur les chemins de l'audace

André Perceval, fils du Commandant Perceval, Compagnon de la Libération, vient d'achever un ouvrage sur son père.

Ce livre raconte son parcours dans les gouds marocains, son passage à Saint-Maixent dont la promotion 1953 porte le nom, sa participation aux combats de juin 1940, son arrestation et son évasion, sa volonté de rejoindre les Forces Françaises Libres, ses campagnes des déserts du Tchad, du Fezzan et de Tunisie, celle de France de la Normandie à

Berchtesgaden en passant par Paris et par l'Alsace, et ses séjours en Indochine où il est tombé en 1952.

En vente auprès de l'auteur :
68 rue Freizier - 73000 Chambéry
150 F + 30 F de port.

• Michel Tauriac vient de publier « Viêt Nam Le Dossier noir du communisme ».

Ce livre nous explique pour la première fois comment, par de diaboliques machinations, les communistes nord-vietnamiens ont réussi à faire croire au monde entier que leur guerre d'hégémonie était une guerre d'indépendance. Comment, aidés par une presse occidentale complice ou complaisante, ils sont parvenus à dissimuler leurs crimes tout en bénéficiant de la plus complète impunité. (...)

Battant en brèche les idées reçues et ranimant les vérités étouffées, ce Dossier noir du communisme au Viêt Nam nous permet enfin de démêler le vrai du faux parmi tout ce qui a été dit et écrit depuis plus de 50 ans sur ce malheureux pays.

Philippe Rameau

Éditions Plon, 253 pages. Prix : 110 F.

Fédération des réseaux d'Indochine Le maquis du Transbassac par le capitaine (CR) Jules Petitpierre

Aujourd'hui, jour anniversaire du coup de force japonais qui, il y a 56 ans, a sapé les fondements de l'œuvre de la France en Indochine, je ne veux pas vous rappeler le sacrifice de 2 650 civils et militaires européens, morts pour la France, ni celui des autochtones qui sont morts aux côtés des nôtres, après des combats acharnés contre un ennemi supérieur en nombre et en armement, qui a attaqué les nôtres trahissement et avec sauvagerie. Ceux qui ne possèdent pas ce récit peuvent l'obtenir en s'adressant au président des anciens TDM ou à celui de l'Anai.

Aujourd'hui, je voudrais saluer la mémoire d'autres héros oubliés, les combattants du maquis du Transbassac, dans le sud de la Cochinchine.

Avant guerre et jusqu'à l'arrivée du général Leclerc, il y avait en Indochine près de 200 gendarmes français.

Soldats exemplaires, tous volontaires pour servir outre-mer, ils ont représenté dignement leur arme, de la pointe de Camau à la frontière de la Chine, des bords du Mékong aux rivages d'Annam et le long des fleuves et routes du Tonkin.

Mis à la disposition des administrateurs civils, ceux qui étaient dans les villes étaient chargés de missions diverses, responsables de la sécurité, du recrutement des auxiliaires, du gardiennage des prisons. Ceux qui étaient affectés aux postes de province recevaient des missions telles que la responsabilité de l'état civil, celles des soins, du renseignement et de la sécurité civile.

Le capitaine de gendarmerie Jean d'Hers, responsable du maquis du Transbassac avait regroupé plus de mille cent maquisards, gendarmes, civils, militaires de la Coloniale et marins, qui ont vaillamment combattu lors du coup de force. Plus de cinquante d'entre eux ont été tués, les autres, après une résistance farouche, ont été envoyés en camp de concentration où beaucoup sont morts des suites de tortures, de maladie ou de malnutrition. Les pertes ennemies ont été plus importantes : 100 tués et 150 blessés environ.

Le capitaine Jean d'Hers est né à Toulon le 17 mai 1910. Pupille de la Nation, il suit au lycée de Toulon une scolarité remarquable qui lui ouvre, en 1929, les portes de la prestigieuse école spéciale militaire de Saint-Cyr. Nommé lieutenant en 1933, après des débuts militaires dans les Chasseurs alpins, il est admis, en 1935, à l'École Nationale de la Gendarmerie. À l'issue de sa formation, il est affecté, sur sa demande, en Cochinchine où il arrive en 1936.

À la déclaration de guerre, il demande vainement sa mutation pour servir sur le front de France. Il est promu capitaine en 1940. Quelques mois après, il est parmi les premiers officiers qui, refusant l'Armistice du 21 juin, se rallie à la France libre, à qui il transmet des renseignements très importants.

Cette activité, quoique clandestine, lui vaut, de la part des autorités locales, aux ordres de Vichy, son éloignement de Saïgon, vers Cantho. C'est là qu'il donne la pleine

mesure de son courage et de sa détermination. Dès mai 1942, il va se dépenser, sans compter, à l'organisation de la résistance dans le Transbassac.

Aussi est-il prêt et prévenu de l'imminence de l'attaque japonaise. Renseigné sur la supériorité de l'ennemi en effectif et en armement, il décide de rassembler ses forces combattantes à la Plantation Gressier, à Xano, à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Cantho.

Nombreux sont les membres du Maquis à ne pas pouvoir rejoindre leur chef. Bloqués par l'adversaire, ils ont défendu, jusqu'au but, leur poste, comme le gendarme maréchal des logis Betaille. Faute de munitions et quelquefois d'hommes pour servir leurs maigres armes, ils ont été tués, faits prisonniers, torturés, envoyés dans des camps de concentration.

Le capitaine d'Hers quitte son épouse de 32 ans et ses six enfants âgés de 12 à 4 ans, le 11 mars en les envoyant derrière la ligne. Il ne les reverra plus.

- L'action directe et le combat contre les Japonais commencent là :

- Destruction des ponts entre le 10 et le 15 mars : Rach-Goï, Long-Thân, Rach-Gia, Phung-Hiep, Thot-Not, Cairang.

- Toutes les installations qui peuvent servir à l'ennemi, notamment : les réservoirs de carburant, usines électriques, distilleries d'alcool, les 22 bacs servant à traverser les rachs. La marine saborde les bateaux, etc.

Vient la journée fatale du 18 mars. Apprenant, en début d'après-midi, la présence près de Nga-Nam, à une trentaine de kilomètres de Baclieu, d'un détachement adverse de 200 hommes, exténué alors qu'il avait passé la nuit à établir les liaisons, il décide de l'attaquer. Bien que ne disposant que d'un faible effectif, (7 européens et 3 autochtones) à bord de ce qu'il a appelé son « destroyer des rizières », un canot à moteur baptisé le « Saint Éloi », armé d'un canon de 25 et de 4 armes automatiques, il se lance à l'attaque.

Le canon de 25 coule une embarcation japonaise pleine de combattants. Malheureusement, le canon s'enraye au moment où le moteur du Saint-Éloi s'arrête, vraisemblablement mis en panne par le mécanicien annamite, à la soldé des Japonais.

C'est alors la dérive du « bateau fou », sous le feu intense de l'ennemi. L'une après l'autre, les armes du bord s'arrêtent au fur et à mesure de la mort de leurs servants, à bout de munitions.

Il n'y aura qu'un seul européen et un autochtone survivants, deux autochtones décéderont de leurs blessures. Seul le soldat Sylvestre, quoique grièvement blessé, survivra. Ils ont été débarqués sur la rive. Le lendemain, attirés par les canonnades, deux missionnaires français trouveront les cadavres de nos héros, dépouillés de leurs vêtements par des pillards. Après les avoir revêtus décemment, enroulés dans les nattes, et donné la bénédiction, ils les ont

enterrés. Outre le capitaine d'Hers, il y avait parmi les morts, le maréchal des logis de la Gendarmerie Deter, le second maître Martel, le second maître Toullec, le quartier maître Guyoux, le caporal de la Coloniale Massmunster. Il faut inclure dans notre hommage les autres autochtones dont on ne possède pas les noms.

Surement la résistance française regroupée plus au Sud, les Japonais reculent vers Cai-Trau. Ils tombent sur la mitrailleuse tenue par le maréchal des logis de Gendarmerie Ravel, le lieutenant Roger, le sous-lieutenant Cuny et l'adjudant Ngoc te de nombreux tirailleurs de la Coloniale. La mitraille fait rage des deux côtés : mortier, grenades, balles traçantes ; elle dure une heure. Le sous-lieutenant Cuny, l'adjudant Ngoc et le maréchal des logis Ravel meurent successivement en servant la mitrailleuse.

Madame d'Hers avec ses six enfants (le septième et dernier est décédé en 1944 des suites de malnutrition) ont été emprisonnés, déportés et internés à Saïgon. Au cours du transfert de Camau à Saïgon, c'est par miracle s'ils ont été épargnés grâce à plusieurs interventions du commandant Sako, officier japonais chrétien, adversaire direct du capitaine d'Hers, parlant français et lui-même père de sept enfants. Il déclara à Madame d'Hers, d'une voix pleine d'émotion et d'admiration :

« Nous leur avons rendu les honneurs avant de les abandonner sur la rive. Votre mari et ses hommes ont sauvé l'honneur de la France en Cochinchine ».

Le second fils de Madame d'Hers a néanmoins été volontairement livré aux morsures de singes afin que cette dernière dise ce qu'elle savait du groupement de résistance de son mari. Arrivée à Saïgon, elle a été internée une journée à la Kempetaï (Gestapo japonaise). Elle a été libérée grâce à l'intervention humanitaire du docteur Phang-Missao et d'autres personnes.

Le capitaine d'Hers a été fait Compagnon de la Libération à titre posthume, sur proposition du général Leclerc par décret signé par le général de Gaulle du 22 janvier 1946. Il est fait chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume le 13 juin 1946. Il a également été décoré de la médaille coloniale le 11 juin 1949 et de la médaille de la France libre le 25 juin 1948.

À Toulon, sa ville natale, dans le quartier « La Rodé », un square porte son nom et on peut se recueillir devant une stèle portant le nom de cet officier d'élite.

Le 18 mars 2000, 55 ans après sa mort, son corps a été transféré du caveau familial au cimetière central de Toulon. De très nombreuses personnalités politiques et militaires, entourées des nombreux oriflammes des associations d'anciens combattants, ont rendu hommage à ce « héros du Transbassac », qui repose désormais au Carré des officiers coloniaux de Toulon.

Et, au nom de Dieu... Vive la Coloniale...

Capitaine (CR) Petitpierre Jules
Rescapé du 9 mars 1945

Claude Bouchinet-Serreules, second et intérimaire de Jean Moulin

par Jacques Maillet

Claude Bouchinet-Serreules est mort à Paris le 8 décembre 2000, à la veille de son 89^e anniversaire. Après la disparition de Jean Moulin (juin 1943), il avait assuré, avec Jacques Bingen, l'intérim de la Délégation générale du général de Gaulle en France occupée, et, avec entre autres Jacques Maillet, celui de la présidence du CNR en zone nord, où, comme l'écrivait le général de Gaulle, il « trouva moyen de garder tous les contacts, en dépit des ravages effrayants qui dévastèrent pendant cette période les états-majors des mouvements » (Mémoires de guerre). Jacques Maillet rappelle ici ce que furent la vie et le combat de Bouchinet-Serreules, dont les Mémoires avaient paru quelques semaines avant sa mort, sous le titre : Nous étions faits pour être libres (Grasset).

La liaison entre la Résistance métropolitaine et la France Libre autour du général de Gaulle était une condition nécessaire pour que celui-ci fut reconnu comme le légitime représentant de la France. La catastrophe de Caluire frappant à la fois Jean Moulin, Ministre délégué du général de Gaulle en France, et les principaux chefs de la Résistance pouvait briser à jamais ce lien indispensable.

C'est clairement à Serreules que revint le mérite d'éviter ce danger en renouant les fils que la catastrophe de Caluire avait brisés. C'est grâce à lui que l'organisation cohérente a été remise sur pied et il compte à ce titre parmi les quelques hommes de la suite du général de Gaulle à qui on peut attribuer le mérite du succès de l'entreprise.

Il se trouve à Vichy le 17 juin et c'est avec horreur qu'il entend le discours du maréchal Pétain déclarant avoir demandé aux Allemands les conditions d'un armistice. D'une part cet appel renie l'engagement que nous avions pris vis-à-vis de nos alliés anglais, d'autre part Serreules, ancien attaché commercial à Berlin, sait que tout accord avec Hitler est un leurre, car le but ultime de celui-ci est de faire de la France, ou des morceaux qui en resteront, un état totalitaire avec son parti unique et ses camps de concentration.

Le 19 juin, Serreules a connaissance de l'Appel du général de Gaulle. Il se pose alors, pour un homme de sa classe sociale et de sa formation, le terrible dilemme de la désertion.

La suite du périple de Serreules vers la France Libre ne fut pas facile. Il réussit à monter à bord du « Massilia », qui embarquait bon nombre d'hommes politiques et le conduisit à Casablanca. C'est à Casablanca qu'il fit la connaissance de Jacques Bingen, ingénieur, beau-frère d'André Citroën, avec lequel il forma une équipe particulièrement efficace. Enfin, après beaucoup d'efforts et de tours de force ils embarquèrent le 2 juillet sur un navire polonais « l'Iskra » qui les conduira à Liverpool.

C'est à bord de « l'Iskra » que Claude Serreules et Jacques Bingen subirent une des plus terribles épreuves morales qui les attendaient dans la France Libre. Il s'agit de la tragédie de Mers el Kébir, où près de 2000 marins français furent tués sous le feu de la flotte anglaise. Avec le recul du temps, il apparaît clairement que Churchill ne

pouvait pas laisser une flotte française intacte sous la menace d'une prise de contrôle par les Allemands qui auraient gagné alors la maîtrise de la Méditerranée. Nous savons de plus que les offres faites à l'amiral Gensoul, commandant la flotte française, n'étaient en rien attentatoires à l'honneur de notre drapeau, puisque au terme d'une de ces propositions la flotte restait sous commandement français mais dans un port sous contrôle britannique. Ce fut d'ailleurs le cas de la flotte d'Alexandrie qui ne posa pas de problème entre la France et l'Angleterre. Mais malheureusement, l'amiral Gensoul, animé par les sentiments ancestraux qu'une partie de la marine française portait à la marine anglaise, ne fut pas loyal dans cette affaire. Il ne transmit pas à ses supérieurs une des quatre propositions britanniques.

« À la place des Anglais j'aurais fait ce qu'ils ont fait, confiera le Général à Alain Peyrefitte. C'était une question de vie ou de mort ». (C'était de Gaulle, p. 145)

Enfin ils touchent au but. Ils arrivent à Liverpool puis sans encombre à Londres. Geoffroy de Courcel est chef du cabinet du général de Gaulle, il est connu de Serreules et Bingen. Après avoir été présenté au général de Gaulle, Serreules s'engage officiellement aux Français Libres et est affecté comme officier d'ordonnance du général de Gaulle.

Des événements importants qui ont marqué la période qui suivit, nous n'en retiendrons qu'un. La mutation des Forces Françaises Libres en Forces Françaises Combattantes. C'était reconnaître l'allégeance au général de Gaulle de la France intérieure et le faire reconnaître comme le chef de tous les Français combattants, qu'ils fussent à l'extérieur dans les Forces françaises libres ou à l'intérieur dans la Résistance.

Jean Moulin était venu à l'automne 41 faire au général de Gaulle un rapport détaillé sur l'état de la Résistance en France. Les deux hommes s'étaient trouvés en communion de pensée et en janvier 42 le général de Gaulle avait envoyé Jean Moulin en mission clandestine en France en qualité de délégué général.

Jean Moulin y fit merveille mais rapidement se posa le problème fondamental de devenir et de l'organisation de la Résistance. Fallait-il accepter dans son organisation les anciens partis politiques et les anciens syndicats ?

La réponse était difficile. L'indignation des Français résistants devant l'impérite des hommes qui nous avaient conduits au désastre de 1940, était vive et justifiée. On savait maintenant qu'il aurait suffi de préparer 5 divisions motorisées pour éviter le désastre et les ministres n'avaient pas pris cette décision.

Un homme passionné, un homme à son aise dans le domaine des idées, Pierre Brossette était en faveur de l'exclusion des anciens partis, à ses yeux marqués d'indignité. Jean Moulin, plus près par ses fonctions de Préfet des réalités politiques, plus soucieux aussi des réalités internationales, tenait pour l'inclusion des partis et des syndicats. Il avait raison, le général lui a donné raison.

Mais il restait à convaincre les chefs des mouvements de la Résistance de coopérer avec les partis politiques. Cette difficulté était aggravée par la réticence qu'avaient beaucoup de chefs de mouvement à se soumettre à la discipline de l'organisation de la France combattante sous l'autorité du général de Gaulle. Ils avaient l'impression de représenter les hommes qui étaient entrés en Résistance de leur propre mouvement. En outre, de manière consciente ou inconsciente, ils pensaient à l'avenir et voyaient un peu les hommes du passé comme des concurrents à éliminer.

Ce fut pour Jean Moulin un succès dont il est difficile aujourd'hui de mesurer, à la fois l'importance, et les difficultés qu'il eut à surmonter. Mais le résultat historique fut acquis : le 27 mai 1943 se réunissait pour la première fois le Conseil de la Résistance. Il était présidé par Jean Moulin et reconnaissait l'autorité du général de Gaulle tant sur les Forces françaises libres que sur les mouvements de Résistance.

Depuis très longtemps Serreules avait demandé à rejoindre une unité combattante mais le Général, à cause de la qualité des services rendus, avait toujours refusé.

En février 43 à l'occasion d'une visite de Jean Moulin à Londres, Serreules lui avait offert ses services. Jean Moulin les avait chaleureusement acceptés. Il plaida sa cause auprès du Général et celui-ci se laissa enfin convaincre. Après les préparations techniques réglementaires, Serreules était prêt et le 16 juin 1943 il fut posé par un bimoteur Hudson dans la région de Mâcon. Cordier, secrétaire de Moulin depuis le début des missions de celui-ci, complète-

ment brûlé, avait été ramené en Angleterre quelques jours auparavant.

Une grande réunion est prévue le 23 juin pour traiter notamment de la réorganisation de l'Armée Secrète. Par suite de fautes techniques commises par certains, les Allemands ont connaissance de la réunion et arrêtent tous les participants.

Serreules, dont la présence était prévue manquait, car il connaissait mal Lyon et il s'était trompé de funiculaire. Malgré les sentiments de désolation que cette erreur lui inspire, ce fut une bénédiction pour la Résistance car c'est lui qui allait atténuer les conséquences de la catastrophe.

Car il s'agissait d'une catastrophe. On peut très mal aujourd'hui imaginer la faiblesse des moyens dont disposait la France Combattante pour coordonner l'action des mouvements de Résistance, organiser l'Armée Secrète et préparer la libération du territoire. Bingen est encore en Angleterre. Serreules est le seul délégué qualifié de la France Combattante en France occupée. Il est difficile à ceux qui n'ont pas pris part au combat clandestin d'imaginer combien toute action était difficile ; il convenait de travailler sans archives, sans connaître les adresses des correspondants, on ne pouvait joindre quelqu'un que par l'intermédiaire des agents de liaison, des précautions constantes contre l'action de la Gestapo secondée par la Milice, plus efficace puisqu'elle est composée de Français, étaient un frein à l'efficacité.

Après Caluire, les liaisons au sommet étaient rompues. Si elles le restaient les résultats du travail de Moulin étaient annihilés. Les mouvements de Résistance redevenaient des entités indépendantes. Il n'était plus question de coordonner l'action militaire de la Résistance avec les états-majors alliés.

Serreules, avec un courage et un sang-froid admirables, déclara à Londres qu'il assurait l'intérim de la Délégation générale et il réussit en deux mois à recréer le réseau de communications qui constituait l'organisation de la Résistance.

C'est un exercice vain de réécrire l'Histoire mais il n'est pas excessif de dire que sans l'action de Serreules les résultats du travail de Jean Moulin risquaient de se trouver détruits. Un autre délégué général fut nommé : il s'agissait d'Émile Bollaert, ancien Préfet du Rhône. Brossolette devait d'une part parfaire sa connaissance du travail clandestin et d'autre part, l'amener à Londres pour être présenté au général de Gaulle.

Serreules, avec Bingen, rétablit en France une délégation, lui-même assurant la présidence du Comité directeur de la Résistance en zone Nord et Bingen la même présidence en zone Sud. De plus, Londres se décida à étoffer la délégation d'un certain nombre de délégués : outre Serreules et Bingen, Closon et Laffon chargés de la préparation de la Libération, Jacques Maillet des études des besoins économiques, José Aboulker des questions médicales et sanitaires et Jean-Louis Fraval, des problèmes de la jeunesse. De même l'organisation militaire fut considérablement renforcée par l'envoi dans chaque région d'un délégué

militaire régional chargé de transmettre les directives du commandement.

Bien entendu des difficultés subsistèrent, elles étaient dans la nature des choses compte tenu du fait que la Libération se rapprochait. Les divergences sur la France que chacun imaginait après la Libération prenaient de l'importance mais une structure existait. L'accord se fit assez facilement sur la nomination d'Alexandre Parodi comme Délégué général. Doué de qualités morales et humaines exceptionnelles, il n'eut aucune peine à établir son autorité tant sur le plan civil que sur le plan militaire. De même, après la mort héroïque de Jacques Bingen qui avala sa pilule pour ne pas parler car il savait tout (mai 1944), proposé par Alexandre Parodi pour la zone sud et confirmé ensuite par le général de Gaulle, je n'eus aucune peine à faire reconnaître mon autorité.

Rien ne peut mieux donner idée de l'importance que représentait pour la France une structure organisée de l'organisation clandestine de la France Combattante que le Conseil interministériel tenu le 27 janvier 1944 à Downing Street avec la participation d'Emmanuel d'Astier et Georges Boris. Au cours de cette séance, Churchill se déclara enthousiasmé par l'action de la Résistance française. Il ordonna que le ravitaillement, les liaisons aériennes et les parachutages nécessaires au maquis et aux organisations de Résistance reçoivent priorité même sur les opérations aériennes contre l'ennemi ; 160 sorties de bombardiers par mois furent prévues en février pour des opérations de parachutages en France. Tels sont les résultats sur l'opinion de nos alliés, de l'organisation de la Délégation de la France Combattante en France et, comme nous l'avons vu, c'est beaucoup à Claude Serreules que nous devons que cette organisation ait survécu à la catastrophe de Caluire.

Pour sa part, Claude Serreules fut rapelé à Londres le 2 mars 1944. Il ne put, malgré son désir, reprendre du service en France avant le 6 juin car dans le but de cacher à Hitler le lieu du débarquement, tout mouvement de personnes de l'Angleterre vers la France avait été interdit. Remarquons que cette opération de « déception » fut efficace car le 8 juin Hitler croyait encore que le débarquement principal aurait lieu dans le Pas-de-Calais.

À son retour en France, avec le titre de commissaire de la République en mission, Claude Serreules intervint activement dans différentes régions de France pour la mise en place de la nouvelle administration et le Ministre de l'Intérieur Texier lui manifesta sa confiance en le faisant son directeur de cabinet. Le général de Gaulle lui remit lui-même la Croix de la Libération.

Tel fut le rôle joué par Claude Serreules en des heures cruciales. Par son courage, son sang-froid, son autorité, il maintint la liaison entre le général de Gaulle et la France Combattante. C'était là une condition nécessaire pour que fut tenu l'engagement contenu dans l'Appel du 18 juin.

Jacques Maillet

Compagnon de la Libération

François Bédarida

De la Résistance à l'Histoire

Historien de premier plan, spécialiste de l'Angleterre victorienne, il avait dirigé la Maison française d'Oxford, avant d'être nommé en 1978 à la tête de l'Institut d'histoire du temps présent, qui avait pris la suite du Comité d'histoire de la 2^e Guerre Mondiale. Son brillant passé de résistant (il avait adhéré à 18 ans au mouvement « Témoignage chrétien »), l'immensité de sa culture et son exemplaire ouverture d'esprit l'y prédisposaient. Il avait, dès lors, orienté ses recherches sur l'histoire des « années noires », qui lui inspirèrent plusieurs ouvrages essentiels : *La Stratégie secrète de la drôle de guerre*, *La Bataille d'Angleterre*, *Le Nazisme et le génocide*.

C'est pourquoi il avait eu, légitimement, sa place, aux côtés - entre autres spécialistes civils et militaires - de Jean-Louis Crémieux-Brilhac, Paul-Marie de La Gorce, François Broche, historiens reconnus de la guerre et de la France Libre, parmi les membres du Conseil scientifique que je présidais et qui prépara la création et l'organisation des nouveaux espaces du Musée de l'Armée consacrés au général de Gaulle à la 2^e guerre mondiale et à la France Libre et à la France combattante. Durant trois ans, il prit une part active à nos travaux, impressionnant d'érudition, soucieux de serrer au plus près la vérité des événements, attentif à tous les points de vue exprimés lors de débats souvent animés, possédant la rare faculté de « recadrer » les problèmes et de parvenir à une juste synthèse.

Nous avons perdu un camarade de combat, un soutien précieux dans l'entreprise destinée à perpétuer le souvenir de ce combat et un ami.

G. Caïtucoli

Point de vue

L'origine de la Croix de Lorraine

La croix taillée dans le bois de la vraie croix, fut rapportée de Terre Sainte par Jean d'Alluye en 1241 et remise aux Cisterciens de La Boissière sous le nom de croix d'Anjou. Les moines construisirent une chapelle où elle fut exposée.

Cette merveille d'orfèvrerie, enluminée de pierres précieuses, fut réalisée à la fin du XIV^{ème} pour le compte du Duc d'Anjou.

Au XV^{ème} siècle, après la bataille de Nancy remportée sur Charles le Téméraire par René II, Duc de Lorraine, la croix fut alors appelée : croix de Lorraine, car les troupes du Lorrain l'avaient adoptée comme marque de reconnaissance.

Pendant la Révolution la croix fut transportée à l'hospice de Baugé, où elle se trouve toujours, dans la chapelle des filles du cœur de Marie.

Fin juin, en quittant Gibraltar et en passant non loin du « Lieutenant de la Tour », où il avait fait embarquer les réfractaires à la poursuite de la guerre, l'amiral Muselier estimait qu'il était nécessaire de trouver un emblème pour les navires qui allaient continuer la lutte, pensant à son père qui était Lorrain, il choisit la croix de Lorraine.

C'est l'amiral Muselier et lui seul qui est à l'origine de la croix de Lorraine.

Voici un extrait, page 64, des « Souvenirs de guerre » de l'amiral

d'Argenlieu dans laquelle il attribue sans contestation possible la paternité de la croix de Lorraine à l'amiral Muselier :

Le lundi, 1^{er} juillet, à 9 h 30, nous arrivions à Saint-Stephen's House. L'ascenseur, déjà piloté par un volontaire, montait au troisième étage de l'immeuble, aussi banal que possible. Introduits sur-le-champ dans le bureau du Général, nous y étions accueillis avec une sobre courtoisie. À son invitation, nous nous assimes et la conversation s'engageait.

L'Amiral s'offre à former, sous la haute autorité du chef des Français Libres, les forces navales, il contactera sans délai les nombreux équipages et états-majors assemblés dans les ports britanniques, les pressant de répondre à l'appel et au programme du 18 juin. Avec les volontaires et l'appui de nos alliés, nos bâtiments, presque à la dérive, seront remis dans la guerre.

Satisfaction de principe est donnée en peu de mots.

L'Amiral enchaîne, en suggérant pour nos bateaux et notre personnel, le port d'un signe distinctif, une croix de Lorraine, face à la croix gammée.

Le général acquiesce.

Ci-dessous le fac-similé du manuscrit de l'Amiral, rédigé dans la nuit du 2 au 3 juillet sur papier à en-tête du Grosvenor Hotel à Londres où il résidait provisoirement.

GROSVENOR HOTEL,

LONDON. S.W.1.

1^o Les 6^o de juure et de couleur de la Marine Nationale Française Libre parti à la page le pavillon national français et à la page un pavillon varié bleu et blanc son centre de la croix de Lorraine par opposition à la croix jaune (FNFL) n'attaquent jamais les forces maritimes soumisses (FMED), mais se défendent contre elles si, par imprudence elles sont attaquées par elles - Pour éviter toute surprise, les forces maritimes françaises soumisses doivent porter à la fois pavillon blanc et croix de Lorraine - 3^o Il est interdit aux officiers de marine et de l'air français de servir au sein de l'Armée de terre en Angleterre et dans les Dominions la seule civile -

Extrait de la lettre manuscrite de l'amiral Muselier créant la croix de Lorraine (photo collection particulière).

Les jeunes volontaires français

Arrivés en Grande-Bretagne entre la fin du mois de juin 1940 et le 12 juillet pour la plupart, environ deux cent jeunes gens de 14 à 17 ans rallièrent la France Libre dès leur arrivée sur le sol britannique. Impatients de servir les armes à la main, il leur fallut rapidement déchanter car la loi anglaise leur interdisait tout engagement avant 17 ans révolus dans la Marine et 18 dans l'Armée de Terre.

Le général de Gaulle, pressentant qu'il avait là sous la main, pourvu que l'on attendit quelques mois, quelques-uns de ses meilleurs soldats, ne manqua pas de s'intéresser à leur sort. Réunis, encadrés, éloignés des bombardements de Londres, il entreprit sur-le-champ de les former.

L'absence d'archives n'a pas permis d'en établir la liste intégrale. Ce sont donc les souvenirs des uns et des autres qui ont permis de constituer celle qui suit.

ALLAIN Hervé *	COSQUER Joseph	LE DEVORE Jean-Raymond	PETITBOIS Henri
ALLIOT Louis *	COZ André	LE FRIANT Georges *	PEVRIER Armand
ANSQUER Marcel	COZIEN Jean	LE GALL Jacques	PIBRAC Lucien
BASSINE	CREACH	LE NOAN François	PICHAVANT Yves
BAUDRIN Maurice	DECREM	LE PEUTREC Maurice	PIERREPONT Guy *
BERGOT Yves	DE FLO Pierre	LE ROUX Louis *	PUILLE Raymond
BEUX Bernard	DENIEL Robert	LE SAOUT Michel	PRADERE Pierre
BILLARD Georges *	DESTREMONT Octave	LE VERN Yves	PRIGENT Henri *
BLANCHARD Joseph *	DUCHENE Jacques *	LEAUSTIC Pierre	QUEAU Louis
BOUCLET Jean *	FORJONEL Pierre	LEGROUX René	QUENTEL Jean *
BOUDON Lucien	GAILLIARDOT Claude	LEMARINEL Jacques *	QUERE
BOUGUEN André *	GALLIC	LESPAGNOL Gustave *	RAYEZ René
BOULANGER Michel	GUIGUEN Marcel	LIGAVANT Marcel *	ROUDAUT Jean
BOULANGER Claude *	HERBOUT Cyril *	MARC François	ROYER Jean-Charles
BOURGEOIS Quentin	HERBOUT Michel *	MARECHAL	SEITE François *
BOURVEAU Raymond	HERVE Charles	DIVE	SIMON Emile
BOYEAU	HOUET	HUYS	TABURET Alain *
BRIAND Jean *	IUNG Pierre	MENES Serge	TALARMIN Edouard
CACHERA Jules *	JAQUINOT Louis	MERDRIGNAC Jean	THAYRE Raphaël
CALONNEC Yves	JEANNE Jean *	MEVEL Célestin	TIELMANS
CARONS Ernest	JEZEQUEL Joseph	MILLINER Joseph	TOSSER Alphonse
CASALONGA Laurent *	JOANNIC Jean-Pierre	MOAL Louis	TREHOUX
CASALIS André *	JONQUET	MULSANT Robert *	TROADEC Pierre
CAZOULAT Pierre	KAMPA	NEDELEC Jean *	WEILL Michel
CHUQUET Pierre *	KLINCKEMAILLE Pierre	NORMAND Paul-Louis	
CLECH Yves *	LAMAY Pierre	OMNES Joseph	
COATPEHEN Pierre	LANCIEN Yves *	PELAY Marcel	
COCRIAMONT	LAURENT Etienne *	PELLE Jean *	
COLCANAP Robert *	LE BIHAN Jean	PERROT René	

* Dénote les futurs Cadets de la France Libre

Ceux du Bataillon de Chasseurs de Camberley (suite)

La liste que nous avons publiée dans le n°1 de la Revue de la Fondation ne pouvait être complète. Aussi avons-nous le plaisir d'y ajouter les noms suivants :

ALLEGRE Christian	DUBOIS de La PATTELIERE Charles	GAULTIER de CARUILLE Gérard (futur Cadet)	Il courait par ailleurs de supprimer les noms suivants :
ARNAULT de La MENARDIERE Hervé (futur Cadet de la France libre)	DULUAT Michel (futur Cadet)	PAUMIER Jacques	LE TOURNERET Jean
BOINVILLIERS Jean	DURAFOUR Serge	QUENTEL Jean (futur Cadet)	LESCURE Frédéric
CADALEN Jan	FABRE Gilbert (clandestin du Capo Olmo) ; contre-Amiral	ROYER Jean	TANGUY Alain
DARCHEN Joseph (ultérieurement à la 2 ^e DB)		TRIOLAIRE Pierre	TROADEC Pierre
			VERY Léon

Il est enfin nécessaire d'introduire les corrections qui suivent :

Au lieu de :	lire :	Au lieu de :	lire :
ALLENCON René	ALLANCON Yves	LABEAUME Jean	LABAUME Jean
ANDRE Jean	ANDRE Jean-Guy	LAPOTAIRESimon	LAPOTAIRE Yves
BAUDICHOT Jean	BAUDICHAU Jean	LEBRIX François	LE BRIS François
BEAUGE Henri	BERUBE-BEAUGE Henri	LEDALL Charles	LE DALL Charles
BEAUGE Jacques	BERUBE-BEAUGE Jacques	LE GALL Alexis	LE GALL Alexis
BELOIL Francis	BELOEIL Francis	LEGALL François	LE GALL François
BERSTEIN Christian	BERNTSEN Christian	LE GOFF Jean	LE GOFF André
BERTHE Gaston	BERTHE Jean	LE GUENN René	LE GUEN René
CESSOLI Georges	CESSOU Georges	LE MOIGNE Alfred	LE MOING Alfred
CORDIER Daniel	BOUYJOU-CORDIER Daniel	LE MOIGNE Jean	LE MOING Jean
DEBOISSESON Gilbert	de BOISSESON Gilbert	LHERMAN André	LEHRMAN André
DEBOURMONT Pierre	de BOURMONT Pierre	LEROY François	LE ROY François
DEBRAURVER Joseph	de BRAURVER Joseph	LEROY Joseph	LE ROY Joseph
DECADARAN Michel	de CADARAN Michel	LHARIDON François	L'HARIDON François
DERARUVAR Yves	de DARUVAR Yves	LOAREC Jean	LOAEC Jean
DORVAL Henri	DORVAL Hervé	LOUIS Gaston	LOUIT Gaston
DEFERRIERES Joseph	de FERRIERES Joseph	MAYARD René	MAILLARD René
GAUTHIER Francis	GAUTIER Francis	MARTEL Robert	MARTET Robert
GODART Théodore	GODARD Théodore	DE LA VILLEGLE Aymar	MAHE de La VILLEGLE Aymar
GOURIOU Jean	GOURIOU Louis	DE LA VILLEGLE Pierre	MAHE de La VILLEGLE Pierre
GOURVANEK Jean-Victor	GOURVENEK Jean-Victor	RODELLEC Jean	RODALLEC Jean
GOURVENNEC Jean	GOURVENNEC Jean-Antoine	DESAUZIER Marcelin	de SAUZIER Marcelin
JULIEN Manuel	JULIEN Emmanuel	DESCHERVER François	de SCHERVER François
KERMAREC Jean	KERMAREC Jean	DEVUILLEFROY	de VUILLEFROY
DEKERROS Tanguy	de KERROS Tanguy	de SILLY Georges	de SILLY Georges

Avis de recherche

Harry Jacks

Notre camarade Alain Godec s'est chargé d'effectuer des recherches pour le compte de citoyens Néo-Zélandais qui souhaitent obtenir des renseignements sur leur père.

Il s'agit du capitaine Harry Jacks : 2nd New Zealand Expeditionary Force. Voici les détails qui nous sont communiqués.

Fait prisonnier, évadé puis affecté à des missions très secrètes, parlant plusieurs langues, il est devenu « inconnu » vis-à-vis de son commandement pour éviter un traitement spécial en cas de nouvelle capture. Il en résulte qu'il n'y a pas d'archives militaires précises sur le dénommé Harry Jacks.

Les seuls renseignements que possède sa famille sont des lettres et manuscrits laissés par Harry à ses enfants.

- Génie au camp militaire de Trentham
- Campagne d'Erytrée, Keren
- Missions spéciales de renseignement et de destructions en Grèce, Crète, Scarpanto, Syrie, Kurdistan, Montenegro, Serbie, Italie, France (Jura)
- Parachuté (?) à Bir-Hacheim pour prévenir la récupération des chars ennemis immobilisés
- Officier de liaison, Cne Harry Jacks connu le colonel Broche (mention faite du bataillon du Pacifique dans une lettre datée de 1992)



- Deuxième campagne lybienne (Tobrouk)
 - Sidi-Barani, Buq-Buq, Passe d'Halfaya, El Alamein
- Peut-être les anciens du BIMP se souviendront-ils de ce Harry Jacks. Adresser tous renseignements à Alain Godec, 7 route de Bondy 93600 Aulnay-sous-Bois, tél. 01 48 69 99 95.

Sénia Juptzer

Evelyne LEMBERSKI, tél. 01 43 68 58 38 portable : 06 09 01 79 70 17, Place Bobillot Appt 267 94220 CHARENTON

recherche toutes personnes susceptibles d'avoir connu Salomon dit Sénia JUPTZER pendant sa captivité aux stalags :

- IA (STABLACK) situé en PRUSSE ORIENTALE vers le 25 juin 1940 jusqu'en décembre 1940/février 1941,
- XIA BATL (ALTENGRABOW en Allemagne) du 28 mars 1941 à février 1943,

- et/ou par le réseau grâce au « réseau CHARRETTE » dirigé par Michel CAILLIAU. Il était chargé de mission de troisième classe au grade de sous-lieutenant, et ses noms de code étaient Joseph SERRE et JUP.

Cette personne a été déportée le 15 mai 1944. Il faisait parti du convoi n°73 dont les destinations finales sont REVAL (ESTONIE) et le fort de KOVNO (LITUANIE).

Ces témoignages aideront un étudiant en doctorat d'histoire à l'Université de PARIS dans le cadre de sa thèse.

Jean-Pierre Aumont

Il avait fait ses débuts au théâtre avec Jouvet avant de choisir le cinéma sous la direction des plus grands réalisateurs, Allégret, Duvivier, Carné.

Un arrêt cardiaque a emporté Jean-Pierre Aumont, qui venait d'atteindre l'âge de 90 ans : il était né le 5 janvier 1911, sous le nom de Jean-Pierre Salomons, dans une famille de comédiens. Retiré dans le Midi, il avait interprété son dernier rôle en 1996, dans le film d'Ismaïl Merchant *La Propriétaire*.

Tout a commencé vraiment pour lui en 1934. C'est l'année qui lance vraiment Jean-Pierre Aumont, au théâtre avec *La Machine infernale* de Cocteau, au cinéma avec *Lac aux dames* de Marc Allégret et *Maria Chapdelaine* de Julien Duvivier.

C'est Jouvet qui met en scène. Le soir de la générale, la pièce est longuement applaudie. Jean-Pierre Aumont, lui, attend l'approbation de Jouvet, qui ne vient pas. « Alors ? », finit-il par demander. « Alors, répond tranquillement Jouvet, tache de refaire tous les soirs, consciemment, ce que tu as fait ce soir inconsciemment ».

Depuis l'âge de dix ans, il avait décidé qu'il serait acteur, et sa famille, qui comptait un grand-oncle comédien au Français, l'avait encouragé à suivre les cours du Conservatoire. Après Jouvet, cela le conduira vers Bernstein, Guitry, Giraudoux, Colette, G. B. Shaw, au cours d'une longue carrière sur les planches parisiennes, londonniennes, new-yorkaises ou californiennes.

Pendant l'Occupation, il commence par émigrer en Amérique, décroche un contrat de sept ans à Hollywood mais après son premier film, *Assignment in Brittany*, il s'enage dans les Forces françaises libres à New-York. En attendant son départ pour Alger, il tournera encore à Hollywood un film engagé, *La Croix de Lorraine* de Tay Garnett (1943). C'est alors qu'il fait la connaissance, d'après le Figaro, de Maria Montez, qu'il épouse juste avant de partir pour l'Afrique du Nord. Il participera à la campagne d'Italie et au débarquement de Provence, puis à la campagne d'Alsace, avec le courage et la simplicité qu'il a toujours eus.

« Chaque matin, il pose sur le monde un œil neuf, disait de lui sa femme, Marisa Pavan. C'est un rêveur que la réalité ennuie. « Peut-être est-ce ce qui lui conservait ce charme juvénile, cette fraîcheur et cette simplicité qui sont sa marque propre.

Robert Benard

Il y a un an, le 18 juin dernier, l'Association des Français libres se sublimait, pour ainsi dire, après tant d'années d'existence. Je démissionnais donc de mon poste de président local pour laisser la place au nouveau responsable que nous avions élu à l'unanimité. La Fondation qui succédait à l'Association des anciens s'ouvre maintenant à tous ceux, anciens et amis qui ont la volonté de faire durer le souvenir d'une épopée unique dans notre histoire et de tout ce qu'elle signifiait aux yeux du monde.

Parmi nous, il ne représentait mieux cet idéal que notre camarade Robert Bénard. Ayant été un des plus jeunes à rallier la France libre en Angleterre, au moment du désastre de 1940, il était donc le plus jeune d'entre nous au Havre, lorsque la Providence nous l'a fait revenir dans la région.

Avoir été un compagnon de Leclerc, tut au long de sa campagne d'Afrique l'auréolait d'un prestige étonnant. Pour Charles,

Leclerc de Hauteclouque, aujourd'hui avec nous dans cette église, c'était l'un de ceux qui avaient suivi son père dans le sillage de son combat et de sa gloire.

Pour ses compatriotes, c'est un de ces héros dont ils entendaient parler aux plus sombres heures de l'Occupation, l'un de ceux qui sauvaient l'Honneur au péril de leur vie. Un survivant certes, mais aussi un être étonnamment jeune et dynamique, que tout le monde aimait et appréciait.

Auprès de lui, son épouse était toujours là, dont le sourire réchauffait tous les cœurs. Elle ne se ménageait pas, l'accompagnant ans ses fréquents déplacements proches et lointains. Il maintenait en effet des contacts avec des vétérans d'autres associations et dans d'autres régions. Il fut le parfait organisateur du Grand Ouest 2000. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner de voir ici, beaucoup de ceux qui ont fait le voyage, afin de lui rendre un dernier hommage et entourer sa famille. Ils se rappellent tous de cette épouse aimante et attentionnée qui va nous manquer désormais, comme elle manque à ses enfants. Comme nous, elle était sous le charme de ce héros discret et peu bavard.

Quelle belle figure de guerrier normand il faisait ! On l'imagine fort bien sur un vitrail du Moyen-Âge, aux côtés du brave Grouchy et des Cent-quatre Résistants que l'on célèbre encore chaque année, ici, depuis plus de 500 ans. C'est la statue de Grouchy que l'on voit à l'entrée de Honfleur. On l'imagine sur les pas du Conquérant inscrit pour toujours sur la Tapisserie de Bayeux, en cote de maille, invincible.

Comme son chef Leclerc, il avait ce regard à la fois très doux et très volontaire. Clairvoyant et volontaire, ce fidèle et franc camarade l'avait été, ne déviant pas de sa ligne de conduite, et quelle ligne, celle de Koufra à Metz et Strasbourg ! Celle de ce petit nombre auxquels nous devons tant.

Mais la statue du héros de légende n'est pas méprisante, elle est compatissante, même si l'airain dont elle est faite ne laisse pas deviner cette tendresse. Alors que d'autres se contenteraient de présider, de se pavaner, lui, allaient au-devant des tâches difficiles, des tâches paroissiales qui connaissent les misères des pauvres gens de notre époque, sus les néons et les flonflons d'une civilisation si fière d'elle-même et si vaine.

Témoin et acteur de l'épopée, Robert voulait que la jeunesse n'oublie pas, alors que notre génération disparaît jour après jour. Qu'elle n'oublie pas le sacrifice des anciens sans doute, mais surtout n'oublie pas de se rendre digne de l'idéal qui les animait.

Nous, vos camarades, ne vous oublierons jamais. À votre famille nous disons que nous partageons pleinement et affectueusement leur peine. Une famille déjà éprouvée par la perte de leur frère Loïc. Nous avons évoqué la fidélité, l'amour, parlons maintenant d'espoir. La Foi, l'Espérance et la Charité sont les vertus théologiques inscrites sur le socle de la statue du héros chrétien que vous fêtes, à côté de votre épouse, cher Robert Bénard.

Dupont-Danican

Robert Bonneau

Robert Bonneau était né en 1919 à Bordeaux et se destinait à une carrière dans la marine marchande. Mobilisé en 1939, il suivait les cours de l'École des chefs de quart. Au moment de la débâcle, il quitte Brest avant l'arrivée des Allemands, débarque en

Angleterre et décide spontanément de répondre à l'appel du général de Gaulle.

Après avoir été promu aspirant et suivi un cours d'asdic, il embarque sur l'avis « Chevreuil » avec lequel il effectue, de septembre 1940 à juillet 1941, de périlleuses patrouilles en Manche, mer d'Irlande et en Atlantique nord. Il est ensuite nommé officier en second puis commandant de la ML 123 « Saint Ronan » et assure en Manche, sous les attaques des bombardiers ennemis, de nombreuses et meurtrières escortes de convois jusqu'en mai 1942. Il va alors rallier le théâtre de la bataille de l'Atlantique et servir d'août 1942 à mai 1945 à bord de la corvette « Commandant Drogou ».

Ses qualités professionnelles et son autorité naturelle lui valent d'être nommé très vite officier en second de la corvette. D'un caractère ouvert et bienveillant, modeste et discret, il avait gagné la confiance et le respect de tous à bord et contribué à créer un véritable esprit d'équipe, qualité essentielle pour le succès de lutte contre les sous-marins ennemis.

À la fin des hostilités, il se porte volontaire pour faire campagne en Indochine. Promu lieutenant de vaisseau, il sert de 1940 à 1951 à la flottille amphibie sud et sur un LCT atelier.

Breveté électricien-sécurité, il sera chef de service successivement de 1952 à 1958 sur le contre-torpilleur « Hoche », les croiseurs « Gloire » et « Georges Leygues », le porte-avions « Bois-Belleau ».

Après sa promotion au grade de capitaine de corvette, il quitte le service actif et commence en 1959 une nouvelle et brillante carrière à la compagnie des pétroles Total, assurant des explorations-au Sahara à Hassi-Messaoud, des forages off-shore au Sénégal, aux Antilles, à Abou-Dhabi. En 1985, il prenait enfin une retraite bien méritée et recevait à Locronan, où il s'était retiré, la croix d'officier de la Légion d'honneur.

Il est décédé le 10 octobre 2001 et laisse derrière lui le souvenir d'une personnalité attachante et généreuse et sera unanimement regretté.

Thérèse Bougrain née Peltier

Madame Thérèse Bougrain nous a quittés le 16 septembre 2001 à Paris.

En 1953 elle s'était engagée au service de notre association comme assistante sociale. Voici l'éloge funèbre prononcé par le colonel Castelneau (ancien vice-président de l'AFL), à l'issue de la cérémonie religieuse qui s'est tenue le 22 septembre en l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas à Paris.

« Merci, mon père, de 'autoriser à dire au nom de mes camarades Français libres un dernier adieu à Mme Thérèse Bougrain, notre assistante sociale depuis 48 ans. Sans relâche et toujours avec compétence, allant et désintéressément, elle a rempli sa mission à la satisfaction de tous.

Pour les fondateurs de notre association, à la fin du dernier conflit mondial, l'entraide constituait une obligation supérieure. La situation de certains de nos camarades était catastrophique, les malades, les blessés, les amputés étaient nombreux, qu'il fussent rentrés chez eux ou encore en traitement.

Les veuves, les orphelins attendaient, souvent sans ressources

suffisantes. Les services officiels, presque saturés, ne donnaient pas de tour de faveur aux volontaires des Forces françaises libres.

Devant cet état de fait, le comité directeur de notre association décida de consacrer l'essentiel de ses ressources disponibles à l'aide sociale. Thérèse Bougrain fut de celles qui parcoururent la France à la recherche de nos miséreux Français libres.

Grâce à leur savoir-faire, à leur obstination et bien avant que les services officiels aient pu le faire, les amputés furent appareillés, les veuves et les orphelins réconfortés secourus et défendus.

Au siège de Paris, elle veillait, jusqu'à un passé récent, à la préparation des dossiers et assurait leur étude.

Elle était notre représentante aux affaires sociales auprès du Ministère et de l'Office national des anciens combattants.

La croix de chevalier du Mérite national et la médaille d'or de notre association étaient venus récompenser son dévouement au service des Free French et leur famille. Sa nature discrète ne la portait pas vers le pathétique, elle préférait le frottement journalier du quotidien près des réalités. Sa domination de l'âme pour un grand sentiment l'inclinait vers l'amour de la passion noble, le rêve d'un monde de justice, de liberté et de fraternité.

Elle a su tout au long de sa vie vaincre les épreuves avec un front serein, rester aimable, accueillante, compréhensive et prodiguer une amitié fidèle.

À ses fils, à ses petits-enfants et à toute sa famille qu'il me soit permis au nom de notre président national, le général Jean Simon, chancelier de l'Ordre de la Libération, et au nom de tous les Français libres, de leur dire notre affection, notre sympathie et notre tristesse.

Que Dieu vous bénisse Thérèse et vous garde.

Nous les Français libres, que vous avez tant aimés et aidés, vous embrassons une dernière fois de tout cœur et très affectueusement.

Joseph Darchen

Notre camarade Joseph Darchen nous a quittés au mois de mai dernier. C'est un Français Libre de la première heure qui disparaît ainsi.

Arrivé à Londres à la fin du mois de juin 1940 alors qu'il n'avait pas 17 ans, il réussit à se faufiler dans les rangs du bataillon de chasseurs en compagnie de quelques jeunes gens de son âge. Bientôt débusqué, il est affecté au Prytanée de la France Libre de Rake-Manor au mois de septembre. On le retrouve bientôt à Malvern, à l'École des Cadets dont il suit les cours pendant un temps. Il n'a cependant pas abandonné l'idée de combattre dès que possible et c'est ce désir qu'il exprime directement au général de Gaulle quand celui-ci inspecte l'École le 13 septembre 1941.

Satisfaction lui est donnée et on le retrouve quelques mois plus tard à la 2^e DB, dans les rangs du 501^e RCC. Blessé devant Paris, il achèvera la campagne dans les rangs de cette glorieuse unité.

Que son épouse trouve ici les sincères condoléances de ses camarades de 1940.

A. Casalis

Paul Delmasure



Il a nous quitté le 1^{er} juillet 2001. Depuis plusieurs mois il affrontait la maladie avec le courage et la volonté que nous lui connaissions. Il allait avoir 80 ans. Sa vie fut toujours chargée d'espoir. Né dans une famille de médecins et de juristes, il sera plus tard attiré vers les sciences.

En juin 1940 il quitte la France, du Croisic, pour rejoindre la Grande-Bretagne et les premiers volontaires de la France Libre. Affecté au bataillon de chasseurs à Camberley, il suit les cours d'aspirants et en octobre 1941, avec le grade de sergent il est au Tchad sous les ordres du colonel Leclerc. Désigné à la 1^{re} Compagnie de Découverte et de Combat comme chef de pièce mortier de 81 mm. Il participe à toutes les opérations du Fezzan de Tripolitaine et de Tunisie. Puis c'est la 2^e D.B., le débarquement en Normandie, Alençon, Paris et Strasbourg.

Aspirant depuis le 10 novembre 1944, il est blessé à la tête en Alsace le 13 janvier 1945. Le 25 janvier 1945 il est promu sous-lieutenant et, toujours sur ordre du général Leclerc, est affecté comme officier d'ordonnance près du général Mast lequel dirige les hautes études militaires.

Plus tard ayant atteint le grade de chef de bataillon, Paul Delmasure s'éloigne de l'armée. Il devient alors directeur du Centre d'Insémination de Loire-Atlantique. Au cours de ses recherches, il innove avec des procédés inhabituels qui aboutissent à des solutions et des résultats encourageants voire déterminants.

Pour lui, aucune cause n'est jamais perdue. Caustique dans ses réflexions, il lui faut communiquer les fruits de son travail, il se rend à l'étranger, en Hollande, aux USA. Son tempérament le conduit souvent à des heurts, mais il impose son choix, sa théorie, son expérience.

Paul Delmasure, professionnellement décoré du Mérite Agricole, arborait à titre militaire la Légion d'honneur, la Croix de Guerre, la Médaille de la France Libre et l'US Présidential citation dont il était fier.

Michel Chauvet

Henri Duvillard

Henri Duvillard, ancien ministre du général de Gaulle et de Georges Pompidou, grand résistant, est décédé à l'âge de 90 ans, a-t-on appris hier auprès de son entourage. Né à Luxeuilles-Bains (Haute-Saône) en 1910, Henri Duvillard fut ministre des Anciens Combattants de 1967 à 1972 dans les gouvernements de Georges Pompidou, Maurice Couve de Murville puis Jacques Chaban-Delmas. Il fut longtemps député gaulliste du Loiret.

Henri Duvillard, membre de l'Institut Charles-de-Gaulle, a présidé le comité national du mémorial du général de Gaulle à Colombey-les-Deux-Eglises. C'est dans ce petit village de Haute-Marne où repose Charles de Gaulle qu'il doit lui aussi être enterré jeudi, a-t-on indiqué à la mairie de Colombey.

Le président Jacques Chirac a exprimé sa « très profonde tristesse » et a salué les « qualités de conviction, de cœur et de fidélité » d'Henri Duvillard. « Chef des corps francs du Loiret, Henri Duvillard avait fait très tôt le choix de la Résistance, choix qui se confondait pour lui avec celui du gaullisme », a écrit le chef de l'État dans un communiqué. Le président de la République a rappelé que « sa fidélité au général de Gaulle et à son œuvre l'avait tout naturellement conduit à présider avec intelligence le Comité national du mémorial du général de Gaulle » à Colombey-les-Deux-Eglises.

Albert Labbens

Né le 1^{er} juin 1919 à Mouvaux (Nord), Albert Labbens était élève à l'École d'Hydrographie de Boulogne-sur-Mer en 1939. Mobilité en 1939, il suit les cours de l'École des timoniers. Embarqué sur le patrouilleur P 22 « Sauternes » de mai à juillet 1940, il se trouve à Plymouth au moment de la débâcle et rallie la France libre dès le 1^{er} juillet.

Embarqué de juillet à septembre sur le « Courbet » puis sur les chasseurs 42, 41 et 43 où il assure les fonctions d'officier en second jusqu'en novembre 1941.

Nommé aspirant le 1^{er} janvier 1941, il suivra un cours de perfectionnement sur le « Président Théodore Tissier » de novembre 1941 à juillet 1942. Il est alors embarqué sur la corvette « Lobélia » comme officier canonnière et officier en second, participe à l'escorte des convois en Atlantique nord (destruction du sous-marin ennemi U-609). Promu enseigne de vaisseau de 1^{re} classe le 1^{er} juillet 1943, il embarquera sur la frégate « La Découverte » comme officier canonnière d'octobre 1943 à janvier 1945.

Début 1945 il suit un stage d'observateur aéro en Grande-Bretagne et à la fin des hostilités il servira dans les bases aéronavales d'Arzew, Hourtin, Dakar et Rochefort. Lors de son affectation à l'escadrille 7 F, il est chef navigation et météo sur Sunderland (1946).

Il fait campagne en Indochine une première fois aux Forces amphibies, une seconde fois, étant breveté fusilier et parachutiste, à la tête du commando « François » et au groupement des commandos aéroportés (1950-1953) il sera blessé à Ninh-Binh (1951).

Il sert au 1^{er} bataillon de la Division blindée de fusiliers marins et Nemours (1957-1958), commandant la 1^{re} compagnie, il est chef de cabinet de l'amiral commandant la base stratégique de Bizerte (1959), attaché naval à Moscou, Varsovie et Helsinki. Embarqué sur le croiseur « Colbert » (1963-1965) comme chef du service intérieur puis commandant en second, il commandera ensuite l'escorteur d'escadre « Maillé Brézé ».

Affecté à l'état-major du général Inspecteur de la Défense opéra-

tionnelle du territoire (1967-1971), il est promu capitaine de vaisseau le 1^{er} février 1971.

Comme capitaine au long cours, il a commandé le voilier « Bel Espoir » (1971-1977), puis a effectué deux expéditions : croisière des sables et croisière sauvage.

Il séjourne pendant un an chez les esquimaux sur l'île de Banks (nord-ouest Canada) et a été secrétaire général de l'Institut des Études arctiques.

Le capitaine de vaisseau (H) Labbens est commandeur de la Légion d'honneur, titulaire de la croix de guerre, croix de la Valeur militaire, officier du Mérite maritime et croix de la Vaillance du Viêt-Nam.

Décédé le 13 août 2001, les obsèques de notre camarade ont eu lieu le 17 août en l'église Saint Pierre-de-Montrouge à Paris.

Henri Pinçon

Décédé le 16 juillet dans sa 81^e année, ses amis de la France Libre et de la S.E. de la Légion d'Honneur lui ont rendu un dernier hommage lors de ses obsèques en la basilique Notre-Dame de Mayenne, le jeudi 19 juillet 2001.

Monsieur Henri Pinçon a participé très activement à la Résistance durant la deuxième guerre mondiale. Engagé volontaire à l'âge de 19 ans dès le début du conflit comme élève pilote de l'Armée de l'Air, il répond à l'Appel du général de Gaulle le 18 juin 1940 et entre dans la clandestinité. Il rejoint alors le maquis de la Chartreuse et participe, sous des identités diverses, à des missions entre les Alpes et les Pyrénées. Le but : mettre en place des filières qui permettent aux soldats anglais et alliés de rejoindre Londres par l'Espagne.

Arrêté à Lourdes, il subit les interrogatoires de la gestapo. Emmené à Toulouse, il s'évade en sautant d'un train et gagne Caunterets qu'il quittera quelques jours plus tard pour passer en Espagne. Là il se fait arrêter, est détenu dans une prison puis interné au camp de sinistre réputation « Miranda ». En 1943 il réussit à rejoindre le Maroc puis gagne les États-Unis en 1944 pour une formation de pilote.

De retour en France il exerce la fonction de journaliste en 1946 à Ouest-France Mayenne, Saint-Nazaire et Caen jusqu'à sa retraite en 1981. Monsieur Henri Pinçon avait été fait Chevalier de la Légion d'Honneur en 1969.

André Ribeiro

Né à Reims en mars 1923, notre camarade, alors âgé de dix-sept ans, décide de rejoindre le Général de Gaulle dont il a entendu l'Appel. Arrêté en Espagne, il est libéré du camp de Miranda en février 1941 et s'engage à Londres peu après comme élève-pilote. Breveté en 1943, il sera de ceux qui auront pour mission de tendre et d'entretenir le rideau de fumée destiné à masquer le débarquement des troupes américaines à Utah Beach. En octobre 1944 il passe du groupe « Lorraine » au groupe de transport français « 1/15 Touraine » et termine la guerre comme sergent-chef.

Nommé sous-lieutenant en quittant l'Armée de l'Air, il s'y retrouve en 1947 et prend sa retraite en 1973.

Il nous a quitté le 12 mars dernier.

Bernard Saulnier



Né le 20 décembre 1919 à Maiche dans le Doubs, il est décédé le 5 juillet 2001 à Besançon.

Tous les Français Libres et particulièrement les chasseurs du bataillon de Camberley le retrouvaient avec joie lors de congrès et réunions AFL. Malheureusement ces dernières années, il ne s'éloignait pas de Besançon luttant avec courage contre sa terrible maladie. Toutes nos pensées vont vers son admirable épouse.

Nous l'avons connu en 1940. Il était Saint-Cyrien de la promotion Amitiés Franco-Britannique d'août 1939. Il arriva en Angleterre avec 3 autres sous-lieutenants de sa promotion : Louis Dupuis, Gilbert Paris et Charles Rossignol. Ces 4 Saint-Cyriens étaient des amis depuis le lycée. Nous les avons vite appelés les « 3 Mousquetaires ». Ils furent dès août 1940 des chefs de sections de notre merveilleux bataillon.

Pour nous, jeunes soldats, Bernard Saulnier fut un instructeur idéal, compétent, donnant l'exemple, ses parents enseignants lui avaient donné l'art de communiquer et il était très près de ses hommes. Ses ordres précis et brefs ne venaient qu'après des explications que nous apprécions.

En AEF puis en Italie avec le BM12, il débarqua en Provence et fit la campagne de France avec la 13^e Demi-Brigade de la Légion Étrangère. Chevalier de la Légion d'honneur et capitaine en 1946, il partit en Algérie puis en Indochine de 1951 à 1954. Revenu en Algérie il est le second de son camarade de promotion Vambremerch qui commande le 27^e BCA d'Annecy au moment où le putsch tente d'entraîner la 27^e Division Alpine. Ce bataillon contribua à maintenir la Division Alpine dans le droit chemin. Bernard Saulnier fut fier de succéder à son camarade comme commandant le 27^e BCA.

Pour de graves raisons familiales il prit sa retraite de colonel en 1963. Il fut rapidement un des dirigeants de l'important centre de production de Rhône-Poulenc à Besançon grâce à ses qualités de communication, d'organisation et de commandement.

Dans les années 1970 le mousquetaire Gilbert Paris était à la 7^e Division de Mulhouse commandée par un jeune de 1940 devenu grand : Jacques Bourdis. Un autre jeune de 1940 devenu grand aussi : le breton Henri Baugé était dans le Doubs pour créer et diriger le Centre Culturel d'Arc et Senams. Ils se réunissaient chez Bernard Saulnier et, entre autres, ont monté la première magnifique réunion des anciens du bataillon de chasseurs de Camberley à Brest.

Bernard Saulnier, très actif Président de l'AFL dans le Doubs, était très apprécié dans les milieux résistants et contribua beaucoup à la création du très important Musée de la Résistance établi à la célèbre citadelle de Besançon.

Les membres de l'AFL à l'honneur

Légion d'honneur

Chevalier

AMAZIT Ydir (porte-drapeau)
HASCOET Rolland, FFL 5041
KNAEBEL Marcel
PEREZ André
VISELTHIER Joseph, FFL 10903
VOIRIN André, FFL 16900

Commandeur

BOILEAU Henry (M^{le} 18187).

Grand officier

GUENA Yves, FFL 20620
JEAN Edmond, Compagnon de la Libération, FFL 4479
VILLEROT Angel, Compagnon de la Libération, FFL 17520

Ordre National du Mérite

Chevalier

MORISSEE Pierre.

Officier

COHEN Albert.

Croix du Combattant Volontaire de la Résistance

Mme MACHY Olympe.

Médaille militaire

BOURLES Jean, FFL 3745
LE GALL Jacques.

Naissances

Mr et Mme **ROZIER Michel** annoncent la naissance de leur petite-fille, Emma, née le 21 février 2001 et de leur petit-fils, Matthias, né le 28 août 2001.

Mariage

LANDRIEU Philippe et Charlotte LECOEUR le samedi 14 juillet 2001.

Noces d'or

M. et Mme **DOUSSE Guy** à Bordeaux.

Décès

ALBERTINI Auguste, FFL 12450 à Villa di Pareso (Corse)

ANGELOT Jacques, FFL 25488, décédé récemment.

BAZIN Pierre, décédé le 4 juin 2001.

BENARD Robert, FFL 13.435, tué accidentellement le 7 juin 2000.

BENAZETH Robert, FFL 13132, le 2 février 2001.

BOUGRAIN Thérèse, décédée le 16 septembre 2001.

BOURRILLON Paul, FFL 18 048, décédé récemment.

CAMERINI Gustave, FFL19960, le 26 septembre 2001 à Varese (Italie)

CARLIER Madeleine née PHARISAT, FFL 25775, le 16 juillet 2001 à Golfe Juan.

CARON Louis, FFL 13864, le 11 juillet 2001 à Saint-Germain-en-Laye.

CHARPENTIER Alfred, FFL 16231.

CHEDEVILLE Pierre, FFL 13031, le 24 juin 2001 à Alençon.

COLOMB René, le 8 août 2001 à Thou.

COUDERT Jean, Combattant Ami de la France Libre (n° 9163), le 1^{er} février 2001.

DARCHEN Joseph, FFL 5234, en mai 2001.

DIVRY Daniel, FFL 31.664, le 16 septembre 2001.

DUVILLARD Henri, FFL 36591, en juillet 2001.

FARDEGUES Jacques, FFL 13.398, le 4 février 2001 à Rueil-Malmaison.

FARINA Antoine, FFL 11.103, à Pontarlier.

FOURNIER Félix, FFL 6958, décédé en août 2001 à Dardilly

FRANCOIS Marie-Georges, FFL 14514, le 12 septembre 2001.

GATISSOU Juliette née DURANDAU, le 18 octobre 2001 à Saint-Germain-en-Laye.

GORGEON Paul, FFL 37882, le 13 juin 2001 à Jouet s/ l'Aubois.

Baron HALNA du FRETAY, frère de Maurice HALNA du FRETAY, décédé le 12 juin 2001.

KEULEYAN Dick, participant de la Fondation, décédé le 17 juillet 2001.

KORENBEUSSER Georges, FFL 9088, en août 2001.

LAB Albert, décédé le 15 septembre 2001.

LACROIX Pierre, Combattant Ami de la France Libre (n° 1756), le 31 août 2001 à Dole.

LAMOUR Yvon, FFL 8003, le 14 juillet 2001 à Saint-Denis.

LANNOU Jean, FFL 2237, le 2 juin 2001 à Saint-Servan.

LEROY Georges, FFL 27070, le 11 mai 2001 à Saint-Valery-sur-Somme.

Claudie LORENZI (membre Combattant Ami n° 367) et son époux, nous font part du décès de leur fille **Corinne LORENZI** épouse **LE DU**, survenu le 10 octobre 2001, à l'âge de 40 ans.

LETOCART Roger, FFL 4391, à Nouméa

LUISADA Charles, FFL 24289, le 21 juillet 2001 à Paris.

MACIA Maurice, FFL 6624, le 17 juillet 2001 à Cavenllen

MEYER Henri, FFL 4347, à Nouméa

MOUNIER Antoine, FFL 12270, le 11 août 2001 à Roquefort

ONADU Robert, FFL 38838, le 5 novembre 2000 à Aix-en-Provence

PEIRE André, FFL 4302, à Nouméa

PEYRUSSE Raoul, FFL 6729, le 28 février 2001 à Foix.

PINCON Henri, FFL 36028, le 16 juillet 2001.

REVELLI Pierre, FFL 3872, le 9 août 2001 à Cannes.

RICHOU Jean, FFL 23900.

ROBIN Jean, FFL 3224, décédé le 26 septembre 2001 à Saint-Martin de Bréal.

ROFIDAL Yvan, le 29 juillet 2001 à Soisy-Montmorency.

SAULNIER Bernard, FFL 523, le 17 juillet 2001 à Besançon

SELVE Joseph, décédé le 11 novembre 2000.

SERRES Clément, FFL 8624, décédé récemment.

SILVIC François, FFL 20368, le 22 juin 2001 à Troyes

SOUWEINE Robert, FFL 7640, décédé le 14 août 2000.

STOLOFF Simon, FFL 5069, le 14 avril 2001 au Touquet.

VILLIN Raymond, FFL 14239, décédé le 21 septembre 2001.

Note : C'est par erreur que nous avons annoncé le décès de M. Jean BOURLES dans le N° 1 de la revue. Nous prions l'intéressé de bien vouloir nous excuser de cette confusion involontaire.

LA MÉMOIRE DES FRANÇAIS LIBRES HOMMES ET COMBATS

BULLETIN DE COMMANDE

Mme, Mlle, M.

DEMEURANT

commande exemplaires de l'ouvrage

LA MEMOIRE DES FRANÇAIS LIBRES HOMMES ET COMBATS

Au prix de souscription de 1 580 francs (franco),

Date Signature

A retourner au siège de la Fondation, 59, rue Vergniaud, 75013 Paris.

Accompagné d'un chèque libellé au nom de « Fondation de la France libre - Revue ».

ÉCRIVAINS

Les éditions La Bruyère publient
Récits, Mémoires de Guerre
et Résistance en France et à l'étranger

OUVRAGES PARUS :

AGLION Raoul : « De Gaulle et Roosevelt - La France libre aux États-Unis », couronné par l'Académie française
272 pages - 180 F

CALATAYUD-TORMO Félix : « C'était hier... sur le chemin de l'Europe 1936-1948 », récit et témoignage
152 pages - 86 F

COUASSE Jean : « Les Dix - Dans la galère du STO 1942-1943 », préface d'André Tissier, professeur émérite à la Sorbonne - 182 pages - 120 F

LUC Francis : « Témoignage d'histoire - Sous le régime de Vichy 1940-1944 »
110 F

GÉNÉRAL SAINT HILLIER : « Les premiers soldats du Général de Gaulle »
100 F

Renseignements : Éditions La Bruyère
128, rue de Belleville, 75020 Paris
Tél. : 01 43 66 16 43 - Fax : 01 43 66 13 62



Abonnement - Abonnement - Abonnement - Abonnement

Abonnez-vous à la revue de la Fondation de la France Libre.

Notre revue de l'Amicale des Anciens de la France Libre était notre indispensable trait d'union. Celle de la Fondation a la même vocation. Nous voulons que, d'aussi belle tenue, cette édition trimestrielle maintienne ce lien auquel vous tenez tant.

Elle vous informera sur tout ce qui reste, pour nous, le plus beau de nos souvenirs : l'épopée de la France Libre, mais aussi sur les combats menés par tous ceux qui nous ont rejoints pour répondre à l'appel du Général de Gaulle. Elle permettra de revenir sur ce passé multiple et de vous associer à tous nos projets.

Cependant sans votre aide, nous ne pourrions pas donner à cette revue la qualité qui doit être la sienne, ni peut-être en maintenir la parution.

Abonnez-vous et faites abonner vos amis pour la somme annuelle modique de 90 Francs ou 14 Euros.

Recevez directement ou offrez un abonnement à un ami.

Montant annuel de l'abonnement : 90 F (14 Euros)

Mme, Mlle, M. : Prénoms :

Adresse :

Désire s'abonner à la revue de la Fondation de la France Libre pour 1 an (4 numéros).

Désire offrir l'abonnement à la revue de la Fondation de la France Libre pour 1 an (4 numéros).

à Mme, Mlle, M. : Prénoms :

Adresse :

Je joins à cet effet un chèque de :F

Adresse :

Le club de la France libre

Un espace de convivialité...



... un lieu de retrouvailles unique.

59, RUE VERGNIAUD 75013 PARIS
TEL. : 01 53 62 81 82 - FAX : 01 53 62 81 80



*Hommage des Saint-Cyriens de l'an 2000
à leur grand ancien de la promo « Fès ».*

*Statue du Général de Gaulle
sur les Champs-Élysées de Paris.*